



Digitized by the Internet Archive
in 2025

JULES KAHN

histoires Californiennes

(1866-1875)

PRÉFACE DE SUZANNE TEISSIER



PARIS
ÉDITIONS SANSOT
R. CHIBERRE, ÉDITEUR
7, Rue de l'Éperon

MCMXXV

RAY BRIAN



HISTOIRES CALIFORNIENNES

JULES KAHN

Histoires Californiennes

(1866-1875)

Préface de SUZANNE TEISSIER



PARIS
ÉDITIONS SANSOT
7, rue de l'Éperon, 7.
MCMXXV

*Tous droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.*

PRÉFACE

Monsieur JULES KAHN — que nous devons vous présenter aujourd'hui dans ces quelques lignes préliminaires — n'appartient pas à cette jeune génération, qui néglige d'observer et de vivre avant d'écrire. Son existence tout entière a été une suite de journées laborieuses, depuis l'époque déjà lointaine où il quitta sa ville natale pour conquérir à l'étranger une situation, dûe à sa solide intelligence comme à son sens inné des grandes affaires.

Né à Phalsbourg, dans cette province lorraine, aux marches d'Alsace, qui eut tant à combattre, il en avait gardé l'esprit tenace, le don d'observation, la flamme enthousiaste.

Et je me l'imagine très bien, avec sa belle tête de vieillard à la Hugo, racontant ses Histoires Californiennes à ses petits enfants, auprès du poêle de faïence ancestral, là-bas,

dans la petite ville robuste et gaie — la ville d'Erckmann-Chatrian — où, l'hiver, on entendait jadis hurler les loups, pas loin du lourd pont-levis de la Porte d'Allemagne.

Ces Histoires Californiennes sont vraies ; c'est à peine si l'auteur a changé par-ci par-là quelques noms ; ce pays dont il nous parle, il le connaît bien ! il y a vécu pendant vingt ans ! ses personnages ne sont pas les héros conventionnels d'un roman d'aventure, il les a vus... ou bien, on les lui a fidèlement décrits en des anecdotes savoureuses.

C'est tout une époque qu'il fait revivre devant nous, il nous parle de coutumes locales, il nous apprend beaucoup d'événements concernant ce riche pays californien que nous ignorons ; car on ne trouve dans aucun ouvrage traitant ces sujets, autant de détails pittoresques, pris sur le vif — comme des plantes de terroir réunies dans un album par un collectionneur, les aventures tragiques, plaisantes, sentimentales, abondent dans ce volume ; tout cela est raconté avec bonhomie ; Jules Kahn a pris des notes depuis longtemps, au jour le jour, sans penser peut-être au début qu'il en ferait jamais un livre. Pourtant, ce livre est né... et il ne faut rien y changer, il est nature ! c'est le journal de voyage d'un homme curieux plein de bon

sens et de franchise. Cet homme raconte ce qu'il sait, il sait beaucoup de choses et il nous intéresse.

Je ne voudrais pas terminer cette préface par des éloges trop pompeux... je préfère dire à Monsieur Kahn, tout simplement... que nous relirons souvent son livre, là-bas, dans la ville d'Erckmann, durant les soirées d'hiver, quand la neige tombe sur les remparts plus vieux que nos souvenirs et solides comme notre vieille amitié.

SUZANNE TEISSIER.



RLTA ET LE PETIT TAMBOUR

Par une belle journée ensoleillée du mois de Juin 1868, on célébrait à l'église de la mission de San Juan Bautista, le mariage de la jeune et jolie Rita, fille de Dona Concepcion Mercédès de Lopez, la blanchisseuse de l'avenue appelée *L'Alameda*, avec Juan Rosa, le petit tambour qui, trois ans auparavant, avait quitté à San Juan une troupe de soldats américains de passage, à laquelle il avait appartenu. Rita avait dix-sept ans, lui en avait vingt. Tous deux étaient enfants du pays. Rita n'avait pas connu son père, et Juan n'avait connu ni père ni mère. Il avait été recueilli et élevé par une californienne nommée Maria, qui était morte lors de sa huitième année, du côté de San Luis Obispo. Alors il avait erré de *rancho* en *rancho*, chez des compatriotes, rendant de petits services, et, plus tard, avait pris du goût pour la guitare et les chansons espagnoles du pays, avec lesquelles il distrayait ceux qui l'hébergeaient. A l'âge de quinze ans, il avait suivi une troupe de soldats qui avaient séjourné à San Luis Obispo, et, de garnison en garnison,

dans les comtés du Sud de la Californie, il avait appris à battre la caisse, et avait été le tambour de la troupe, jusqu'au jour où, à San Juan, il la quitta, encouragé à rester par des compatriotes pour qui il avait chanté. Il était joli garçon et quand, avec sa jolie voix, il chantait les vieilles chansons espagnoles s'accompagnant sur la guitare, dont il jouait avec maestria, Rita n'avait d'yeux que pour lui.

Il s'était vite fait de nombreux amis, à cause de son talent, et était hébergé dans les maisons de son choix, parmi les *paisanos*. Ces anciennes familles californiennes, descendants des pionniers mexicains, à qui les Gouverneurs de la Californie avaient concédé de grandes étendues de terres, allant de tel *rio* à telle montagne, avaient élevé leurs troupeaux, les laissant errer en liberté toute l'année ; ils se réunissaient dans chaque contrée, une seule fois dans l'année, pour faire un *rodeo* où chaque *ranchero* faisait marquer du fer rouge et de la taille à l'oreille, les veaux qui suivaient les vaches leur appartenant. A part ces *rodeos* annuels et le soin de leurs chevaux de selle, le seul travail fait sur les *ranchos*, (et ce travail était fait par des Indiens) consistait en la culture du maïs, d'un peu d'avoine, et de quelques légumes et arbres fruitiers.

Lorsqu'un *ranchero* tuait une bête à corne, il partageait la viande avec ses voisins. Les voyageurs trouvaient l'hospitalité dans tous les *ranchos*,

avant la venue des Américains, et ils repartaient avec un cheval frais remplaçant le leur. La vie des Californiens de cet âge d'or, avant la découverte du précieux métal, et avant que les Américains leur aient fait connaître le luxe et le jeu, était une vie patriarcale, sans ambitions, sans soucis et sans besoins. Mais les Américains avaient apporté de l'or, le goût du jeu ; ils achetaient leurs terres et leurs troupeaux, et dès lors ç'avaient été des bals et des *fandangos* tant que durait l'or de ces ventes. Cette vie de plaisirs continua jusqu'à ce que la plupart des Californiens n'eurent plus rien à vendre. Ce ne fût qu'alors qu'ils reconnurent la valeur de ces terres qui n'avaient rien coûté à leurs ancêtres, et de ces troupeaux qui s'augmentaient sans cesse, et sans presque aucun travail. Et bientôt il leur fallut travailler durement pour ces nouveaux maîtres, les *gringos* détestés.

Ces Californiens avaient conservé le goût de ces vieilles chansons espagnoles qu'avaient apportées au Mexique les conquistadors ; aussi Juan était-il accueilli avec faveur, et hébergé chez ses compatriotes. En jouant dans les *bailes*, il gagnait le peu d'argent nécessaire à ses besoins.

Rita avait voulu l'épouser malgré les conseils de sa mère, et malgré la cour assidue que lui avait faite Jésus Romero. Ce dernier âgé de vingt-cinq ans et l'ainé de trois frères, tous joueurs de profession, habitait, avec ses deux

frères et la maitresse du cadet, une maison au centre d'un enclos, au nord de la petite ville. Ensemble ils allaient à cheval dans les villes et villages environnant, toujours vêtus de la longue redingote noire, et coiffés du chapeau à large bord; la longue redingote couvrait le long revolver, et les larges bords du chapeau s'abaissaient lorsqu'ils jouaient, afin de cacher les impressions que les cartes pouvaient faire paraître. Les bergers et les *vaqueros* qui venaient toucher leur paie de quelques mois, étaient leur proie habituelle. Mais on racontait que deux des frères avaient été proprement dévalisés au poker, à Wisky Hill, par un professionnel de San Francisco, déguisé en berger qui, mieux qu'eux, savait manier les cartes.

Jésus Romero avait fait miroiter aux yeux de Rita la vie de plaisirs qu'elle mènerait avec lui, toujours en fête : les belles bottines, les bijoux d'or, les robes de mérinos, voire, même, de soie qu'elle aurait. Il lui avait apporté, de San José, un châle de crêpe de soie blanc, brodé de bouquets multicolores, et une autre fois, de Watsonville, des boucles d'oreille en or.

Mais rien n'avait pu détruire le sentiment qui s'emparait d'elle lorsque Juan, le petit tambour, ainsi qu'on l'appelait, lui chantait de sa voix douce, en s'accompagnant de la guitare :

*Una noche yo sonaba
Que m'estrabas en tus brazos
Dulce sueño no me dejás recordar.*

A ces sons si doux, un frisson courait dans ses moelles et son cœur fondait en extase. Le son de sa voix pénétrante, ces notes attendrissantes, que lui seul savait tirer de l'instrument, s'étaient gravés dans sa petite cervelle. Seul, Juan avait su la toucher et l'émouvoir. Il ne possédait que sa guitare, et elle aidait sa mère dans son ménage, pendant qu'elle lavait le linge d'autrui pour gagner son pain. Mais il faut si peu pour vivre dans ce pays où le soleil luit presque toute l'année, où toutes les maisons leur étaient ouvertes, chez ceux de sa race. Et, à son âge, on croit pouvoir vivre d'amour et d'eau fraîche!

Tous les *amigos*, tous les *paisanos*, avaient assisté à la messe du mariage, célébrée par le curé franciscain espagnol de la mission, dans l'église construite par des indiens, civilisés et christianisés par les moines franciscains, au dix-huitième siècle, sous la direction du padre Junipéro, supérieur.

Les statues du Christ, de saint Jean-Baptiste et de la Vierge étaient taillées dans le chêne, d'une façon un peu primitive et sculptés grossièrement. La peinture en était très vive et leur teint était celui des indiens mexicains.

Après la messe, tous s'en furent à la maison de Dona Concepcion où, dans le jardin, une table garnie de tartes, de gâteaux de maïs, de *tamales*,

et de saladiers de *sangria* (vin rouge sucré, mélangé d'eau) avait été dressée.

Dans la maison, on dansait des *fandangos* et des *jotas*, ou des *valsas cuadrillas*. Tous, de la ville et des environs, étaient venus qui désiraient venir, sans invitations particulières. Telle était la coutume.

Il y eut, dans l'après-midi, un petit scandale : Antonio Castro surprit sa jeune et jolie femme causant intimement avec son *compadre* Matteo Luiz, tous deux assis, très près l'un de l'autre, au premier étage, sur le lit de Dona Concepcion. Il y eut des mains posées sur des revolvers, on entendit des : « *Soy hombre para morir !* » des « *amigos !* » « *hombre !* » « *compadre !* ». Et les deux hommes sortirent de la maison, discutant, Castro très en colère. Ils s'arrêtèrent à discourir plusieurs fois sur l'avenue qui conduisait à la ville, et ils entrèrent dans plusieurs bars, puis à l'hôtel de la Plaza où on les vit, tard dans la soirée, jouant ensemble, au billard. Quant à Dona Isabello Castro, elle descendit où l'on dansait, rougissante et souriante.

Assis sur le bord du fossé qui bordait l'avenue, et près de la porte d'entrée du jardin, Juan, s'accompagnant de la guitare, chantait la *Novia de Monterey*, cette ancienne chanson espagnole que Vidal a reproduit dans *la Maladetta*. Rita était à ses côtés, tendre et heureuse, vêtue d'une robe d'indienne à fond blanc et fleurettes noires, son châle noir sur la tête, le bout de ce châle rejeté

par dessus l'épaule. Juan, qui ne possédait pour toute garde-robe que ses culottes, son ancienne vareuse et son manteau de soldat, avait emprunté, pour l'occasion, un veston noir de Ramon Carreaga. Sur la route passaient et repassaient, au galop de leurs chevaux mustangs, les jeunes *paisanos* tirant en l'air, et de droite à gauche, en signe d'allégresse, les balles de leurs revolvers, qu'ils portaient dans leur gaine attachés à une ceinture de cuir ciselé, laquelle complétait la tenue de tout Californien à cheval.

Jésus Romero était venu, lui aussi, sombre ; ses yeux, brillants de colère, n'annonçaient rien de bon. On l'avait entendu dire à son frère qui l'accompagnait : « *Soy cabron* (je suis un lâche) si elle est à lui. »

Dans la maison, on dansait au son du violon de José Noriégua, et le long du fossé bordant l'avenue, au dehors, les jeunes mariés et des amis étaient assis. On demanda d'autres chansons à Juan, qui chanta, alors, de la voix de fausset des Mexicains de la Sonora, une chanson douce et romanesque qui remuait l'âme en cette soirée claire où l'air doux et pur, embaumé par la végétation des jardins, se respirait avec délice. Tout à coup, des jeunes *paisanos* galopant sur l'avenue, passèrent tirant des salves de leurs revolvers, et la fatalité voulut, ou peut-être était-ce la grande adresse de l'un des tireurs, parmi lesquels était Jésus Romero, qu'une balle frappa Juan au beau milieu de la

face de son corps. Oui... là même ! Le pauvre petit tomba en arrière criant et gémissant. La petite Rita poussait des cris de désespoir. Tous accoururent à ces cris. On entendit des : « *Jésus Maria !* » « *Valga me Dios !* » des *Simberguenza !* » « *Que lastima !* » « *Pronto el doctor !* »

On transporta Juan, criant et gémissant, sur le lit nuptial. Un des cavaliers, au grand galop de son cheval, s'en fût chercher le docteur Mac Dougal, dont le *rancho* était situé à deux kilomètres.

La triste nuit de noces que passa Rita ! Lorsque le docteur arriva, il ordonna que toutes les femmes qui encombraient la chambre sortissent. Seules, Rita et sa mère restèrent. Le docteur passa la nuit au chevet du blessé et fit venir une sœur infirmière du couvent, à côté de la Mission. Il soigna Juan sérieusement, malgré qu'il sût que ce serait gratuitement comme, du reste, c'était presque toujours le cas chez les Californiens, dont le plus grand nombre étaient déjà appauvris. Mais le docteur Mac Dougal avait épousé une Californienne riche, atteinte d'une maladie de cœur à qui il avait prescrit le mariage avec lui, comme remède, pour la soigner. Elle était morte, après plusieurs années, et lui, déjà passée la cinquantaine, avait épousé la sœur de sa femme, veuve de trente-cinq ans, jolie et très riche. Il devait bien cela, aux compatriotes de ses deux épouses, de les soigner gratuitement, lorsqu'il était dans le pays !

Lorsque Juan fut guéri, sa voix devint plus

douce encore, mais, aussi, plus féminine. Toutefois, Rita était triste, toujours triste. Sa tendresse pour son mari n'existait plus. Un après-midi elle s'en fut au magasin de don Adolfo acheter dix yards d'indienne. C'était l'heure de la sieste. Le commis, Robert Dufour, était là, seul, don Adolfo faisant sa sieste à l'étage. Tout en causant Robert dit à Rita avoir vu Sam Harris, le frère du marchand Dan Harris, aller apparemment chez elle, plusieurs fois.

— « Oui, dit-elle, il est venu et il m'ennuie, cet anglais, je lui ai dit de ne plus venir.

— Et si je venais vous voir, moi, me recevriez-vous ?

— Oh ! vous, ce n'est pas la même chose. »

Et elle rougissait et baissait les yeux tout en souriant.

Robert, tout joyeux, ferma la porte du magasin, mit la barre et attira Rita dans sa chambre, au fond du magasin. Et lorsque Robert de nouveau ouvrit la porte du magasin, Rita s'échappa, la figure épanouie et souriant à Robert.

Depuis lors, Rita n'était plus triste, elle avait regagné sa gaité d'antan. Robert allait souvent passer la soirée chez elle. Il offrait alors un dollar à Juan pour pouvoir jouer au billard dans un cabaret, ce qui était devenu une passion pour le petit tambour. Et Dona Concepcion repassait le linge dans la cuisine. Juan ne rentrait jamais alors avant dix heures. Et les deux jeunes gens passaient la soirée ensemble, heureux tous deux.

Mais il est dit que le bonheur ne dure pas toujours, et il en fut ainsi.

Robert fréquentait des familles américaines. Il était invité à leurs bals, et, comme on le savait musicien, il était souvent prié d'apporter sa flûte pour faire de la musique d'ensemble dans certaines maisons. San Harris avait appris son intrigue avec Rita et avait surpris ses visites chez elle. Il en informa les jeunes filles américaines. L'une d'elles fitsavoir à Robert que s'il continuait ses visites chez la Californienne, il ne serait plus reçu, et que les américaines ne danseraient plus avec lui. Ce serait, pour lui, une humiliation et une déchéance sociale. Que faire ? D'un côté l'amour, de l'autre des plaisirs sociaux, des relations agréables...

A ce moment, Robert vit un jour son ami Ramon Carreaga revenir en ville, de l'*Alameda*. Il le questionna et apprit, en confidence, que Ramon était devenu l'amant de Rita. Robert en souffrit dans son amour-propre, tout d'abord ; et puis, il se consola, se disant que Rita ayant appris à connaître les réalités de l'amour, et le petit tambour se passionnant de plus en plus pour le billard, il était arrivé ce qui devait arriver. Robert cessa ses visites chez Rita, et d'autres, en plus de de Ramon Carreaga, y vinrent. Le petit tambour passait maintenant tous ses après-midi et ses soirées à jouer au billard.

A quelque temps de là, Dahlia, la voisine et amie de Rita, une jeune et jolie Californienne, se fit

enlever par Luiz, le frère de Jésus Romero, qui l'installa dans la maison que les trois frères habitaient, un peu en dehors de la ville. Rita la recevait chez elle, et fût la voir deux ou trois fois. Elle subissait alors une période d'ennui et de découragement. Mécontente d'elle-même et influencée par Dahlia, elle se laissa enlever par Jésus Romero, qui l'installa dans sa maison avec Dahlia et ses frères. Mais ce ne fut pas la vie de plaisirs et de luxe qu'il lui avait promis autrefois. Elle dût vaquer aux soins du ménage avec les deux autres femmes. Elle accompagnait rarement Jésus aux fêtes des environs. Elle avait trouvé un maître qu'elle craignait et à qui elle devait obéir. Il lui fit défense d'aller chez sa mère, de voir son mari et de rien lui donner. Le pauvre petit tambour ne pouvait plus jouer au billard, et il manquait de tout. Il était à charge à Dona Concepcion et seuls les bals californiens lui rapportaient de rares subsides, ses compatriotes s'appauvrissant de plus en plus.

La crainte n'est pas garante de la fidélité. Aussi, arriva-t-il qu'un soir, en l'absence des trois frères et de la maîtresse de l'un d'eux, Rita et Dahlia reçurent chez elles Robert Dufour et son ami Breen. Or, à un moment (un moment bien mal choisi) on entendit le trot d'un cheval, puis un coup frappé à la porte. Les deux amis mirent leurs mains sur leurs revolvers. Les deux femmes tremblaient de terreur. Ce furent deux minutes

tragiques ! Qu'allait-il advenir ? Mais plus de bruit... rien !

Un cheval en liberté dans l'enclos, trottant jusqu'à la porte de la maison, avait frotté sa tête contre la porte...

Peu de jours après, les trois frères s'étaient de nouveau absentés. Les trois femmes causaient à la clarté de la lampe, Rita faisait face à une fenêtre, lorsqu'un coup de feu retentit et une balle la frappa en plein cœur.

La ville était endormie, la maison était éloignée des autres maisons. Personne n'avait rien vu. Il n'y avait aucune preuve contre personne. Il n'y eut aucune plainte et aucune suite ne fut donnée au meurtre. Les *paisanos* se doutaient bien que c'était le petit tambour qui s'était vengé de son abandon.

De même que les loups ne se mangent pas entre eux, de même les *paisanos* ne dénoncent pas leurs compatriotes aux *gringos* américains. Jésus Romero lui-même ne dérogea pas à ce principe.

Ainsi mourut la jolie Rita.

LA LOI DE LYNCH

Le premier mai 1868, le fermier Wilcox quittait sa ferme, située à un mille environ de la ville de San Juan Bautista, dans le Comté de Monterey, vers sept heures du matin, pour aller en ville. Il longeait l'avenue de l'*Alameda*, bordée de sycomores dont le feuillage était traversé par les rayons du soleil se levant derrière le mont Gabilan, lorsqu'il aperçut, étendu sous un arbre, le corps d'un homme dont la tête était ensanglantée. Il s'approcha et vit que l'homme ne donnait plus signe de vie. Son pantalon avait dû être enlevé, et, près de lui, un pieu, qui, sans doute, provenait de la barrière proche, avait un bout trempé de sang.

Il hâta ses pas vers la ville et s'arrêta à la première maison de la Main Street, celle du charron Twitchell. Celui-ci était déjà au travail, ainsi que son frère Silas, tous deux, ainsi que leur aide, l'allemand Moeller, une éternelle chique à la bouche.

Wilcox, leur dit ce qu'il avait vu et, de suite, tous quatre s'en furent au bar de l'hôtel de la

Plaza, emmenant avec eux ceux des habitants qu'ils rencontraient en y allant, ou dont les boutiques étaient ouvertes à cette heure.

C'étaient le forgeron Durin, don Adolfo le marchand, le cabaretier Pancho Bravo, le boulanger Murphy, Filloucheau qui vendait des épiceries ainsi que le produit des vignes de Théophile Vaché. Ils arrivèrent ainsi en commentant le meurtre, dans la grande salle du bar de la Plaza, où Wilcox s'adressant à John Comfort, le propriétaire de l'hôtel, lui raconta de nouveau, avec tous les détails, ce qu'il avait vu. Quelques personnes, qui se trouvaient dans la salle, se joignirent au groupe, et d'autres habitants, qui avaient vu l'état d'excitation du petit groupe d'hommes qui s'étaient dirigés vers l'hôtel, étaient venus aussi.

John Comfort était un personnage important de la ville, comme propriétaire de l'hôtel principal, grand maître des francs-maçons et, de plus, cet homme grand, mince, au regard perçant et d'apparence énergique, avait acquis une réputation de grande sagesse parce qu'il parlait peu, tandis que ce manque de versatilité était, en réalité, causé par la lenteur et la paresse de son esprit. Le peu de paroles qu'il prononçait produisaient généralement un grand effet, en raison de leur rareté.

On discuta ce qui était à faire : Prévenir le juge de paix, John Bilk, toujours à moitié ivre, afin qu'il réunît un jury de *coroner* ; lancer à la

recherche du meurtrier le *constable* James Peck, cet être mou et paresseux qui, du reste, habitait à quatre milles de la ville ? Il en résulterait des frais et un procès coûteux pour le Comté ; le châtiment du coupable serait retardé et demeurerait incertain, car, depuis deux ans, plusieurs meurtres avaient été commis dans les environs, et rarement les coupables payèrent leur forfait du châtiment suprême. Les mauvaises langues racontaient qu'après chacun de ces procès, le juge du Comté apparaissait vêtu d'un complet neuf !

John Twitchell demanda à Comfort ce qu'il pensait que l'on devait faire. Alors, John Comfort parla. Il dit, qu'à son avis, il fallait agir promptement. Le meurtrier devait déjà être loin. Néanmoins, comme la tête fracassée indiquait que le crime avait dû être commis par un indien, qu'il n'y avait pas trace de pieds de cheval, à l'endroit du meurtre, ce que Wilcox avait constaté, il se pouvait que le meurtrier étant à pied, ne fût pas encore loin, et que, par suite, sa piste serait assez facile à trouver. Il était donc d'avis que l'on formât quatre troupes de cavaliers armés, lesquelles suivraient chacune des quatre routes partant de la ville, tandis qu'une cinquième troupe ferait des recherches dans les collines proches de la ville où vivaient des indiens.

Ce plan obtint l'approbation de tous. Rarement John Comfort avait parlé si longuement. On avait

remarqué, en ville, depuis deux jours, un jeune indien du pays, qu'on savait avoir passé deux ans à la prison d'Etat, pour vol de chevaux. Celui-là pouvait bien avoir été le meurtrier. Un quart d'heure après que la proposition de Comfort avait été adoptée, deux troupes de quatre cavaliers étaient déjà en selle. L'une, dont faisait partie Comfort, prit la route de Watsonville, opposée à celle qui, hors ville, continuait l'avenue de *Palameda*. Dix minutes plus tard, les autres troupes étaient parties.

A un mille de San Juan, la troupe de John Comfort rencontra, devant sa maison, Gregorio Sanchez qui, étant mis au courant du but de leur chevauchée, leur dit avoir vu, vers six heures du matin, un jeune indien passer sur la route, tenant à la main une bouteille de whisky et suivant le chemin de Watsonville. Sanchez, qui avait son cheval sellé, se joignit à la troupe.

Gregorio Sanchez était un jeune propriétaire californien, dont le père, Espagnol d'Europe, avait su conserver son bien. Il aimait les plaisirs, les courses de chevaux et avait à son actif d'avoir tué deux hommes, non par intérêt, mais honorablement, pour questions d'amour-propre, et parce que, plus agile, il avait, chaque fois, tiré le premier. Ayant dû répondre à la justice pour l'un de ces meurtres, il parvint à établir qu'il avait dû tirer pour défendre sa vie menacée. Le fait est qu'il avait un caractère violent et était très

orgueilleux. Il avait des amis et de l'argent, ce avec quoi on pouvait se permettre bien des choses.

La troupe, encouragée par le renseignement obtenu, continua à suivre le chemin de Watsonville. A quatre milles environ de San Juan, ils aperçurent, étendu dans un champ près de la route, un homme qui, dès qu'il les vit, courut à travers champs, et, tout en courant, jeta une bouteille qu'il tenait à la main.

Les cavaliers prirent le galop à sa poursuite. Dès qu'ils furent à peu de distance, Sanchez dénouant sa *reata* la fit tournoyer au-dessus de sa tête pour la lancer en lasso, ce qu'ayant vu, l'indien, qui avait tourné la tête, s'arrêta subitement.

Les cavaliers lui lièrent les mains avec la *reata*, dont ils attachèrent les deux bouts aux pommeaux des selles de deux chevaux, et, l'indien marchant entre eux, ils se dirigèrent vers San Juan, non sans avoir ramassé la bouteille qu'il avait jetée.

Pendant ce temps, la nouvelle du meurtre s'était répandue dans la ville, et nombreux furent ceux qui se dirigèrent vers l'*Alameda*. Là, la victime fut reconnue par plusieurs personnes. C'était un irlandais, berger de Flint Bixby & Co, dont le *ranch* était situé à quatre milles de San Juan. Il était venu en ville la veille au matin, avait touché un chèque pour son salaire chez Daniel Harris, avait acheté un pantalon, des

souliers, s'était enivré, et avait été vu, le soir, quittant la ville, après avoir acheté, chez Pancho Bravo, une bouteille de whisky.

Il était aisé de reconstituer le crime. Le berger avait dû, étant trop ivre pour continuer sa route vers le *ranch*, s'asseoir ou se coucher sous un arbre, au bord de la route, puis s'était endormi. L'assassin lui avait fracassé la tête avec le pieu, et lui avait enlevé son pantalon, ses souliers neufs et la bouteille de whisky.

Personne ne songeait à s'occuper du mort avant le retour des cavaliers partis à la recherche du meurtrier. Un *vaquero* qui vint à passer à cheval et qui se dirigeait vers la montagne du côté du *ranch* des Flint, fut chargé par John Twitchell, le charron, de prévenir ses patrons du meurtre de leur berger.

Soudain, la troupe amenant le meurtrier supposé, fût aperçue à l'autre bout de la Main Street. Plusieurs personnes suivaient le cortège, qui s'augmentait pendant la traversée de la ville. Le boucher Giacomo, quittant sa boutique, entra, en face, dans le magasin de Dolheguy, prit plusieurs mètres de grosse corde, en disant, avec un rire féroce, au marchand qui la pesait, d'en facturer le montant au Comté, puis il se hâta de rejoindre le cortège, auquel il montra la corde, en ricanant.

Giacomo grand, large d'épaules, à la forte mâchoire, à la tignasse de cheveux noirs, épais et

bouclés, les manches retroussées, avait des airs de bourreau.

Le cortège, suivi maintenant d'une centaine d'habitants, tous hommes ou petits garçons, se dirigeait vers l'endroit où le meurtre avait été commis.

Dès qu'on l'atteignit, John Twitchell interrogea l'indien. Celui-ci, tremblant de terreur, niait ou ne répondait pas. Mais le pantalon taché de sang qu'il portait et ses souliers furent reconnus comme étant ceux que le berger avait achetés la veille. Dans sa poche, l'indien avait, aussi, la bourse du berger. La bouteille, qu'il avait jetée en fuyant, fut reconnue par Pancho Bravo pour avoir été vendue par lui à la victime.

John Comfort, descendu de cheval, dit alors : « Pendez-le un peu, cela le fera peut-être avouer? »

Alors Giacomo, qui avait fait un nœud coulant à la corde, la lui passa autour du cou et jeta l'autre bout par dessus une branche de l'arbre au pied duquel gisait le cadavre. John Comfort dit : « Tout le monde à la corde » et une douzaine de paires de mains tirèrent, soulevant l'indien à quelques mètres, pendant qu'il battait l'air de ses jambes. Puis, au commandement : « Abaissez-le ! » on le redescendit, tout pâle et les dents claquant de peur.

Sanchez lui dit, en espagnol, que s'il avouait on ne le pendrait pas, qu'on l'enverrait à Monterey,

tandis que s'il persistait à ne pas répondre on allait sûrement le pendre. Alors il avoua.

Là dessus John Twitchell, mâchant fortement sa chique, ainsi qu'il faisait lorsqu'il était très ému, déclara : « L'accusé ayant avoué son crime, je propose qu'on le pendre, sans plus tarder. » Des voix crièrent : « Oui, pendez-le ! pendez-le ! » et Giacomo lui ayant attaché les jambes et les mains derrière le dos, avec la *reata*, on tira sur la corde. Moeller qui avait fait partie des poursuivants, s'approcha alors à cheval, se plaçant au-dessous du pendu qui, la langue hors de la bouche, les yeux exorbités, bavait et noircissait. Il se dressa sur sa selle et, s'accrochant aux jambes de l'indien qu'on venait d'exécuter, il les tira d'un coup sec ; et l'on entendit le bruit de la nuque qui se brisait.

C'était la justice populaire. Il y eut quelques minutes de silence. Puis le curé franciscain espagnol de la Mission apparut et, s'adressant à ceux qui lui paraissaient être les meneurs, il dit : « Vous venez de commettre un crime plus atroce que celui dont vous accusez cet indien, en l'exécutant sans lui permettre de se confesser. Je ne discute pas sa culpabilité, ni votre droit de vous ériger en juges, mais, à un être humain catholique, on n'a pas le droit de retirer la consolation de se confesser avant de mourir. La perte de son salut éternel pèsera toujours sur vos consciences, et pour cela vous serez tous damnés. »

Les catholiques présents baissèrent la tête, sauf

Giacomo qui ricanait. Les autres assistants gardèrent le silence, et le curé s'en fut à son église dire la prière des morts.

En s'en retournant, le curé avait rencontré James Breen, jeune homme d'origine irlandaise et catholique, et qui était le *district attorney* (procureur) du Comté. Il lui dit ce que la foule venait de faire, et son indignation.

Breen s'en fut au lieu du supplice et menaça d'une enquête suivie de l'arrestation des meneurs, pour l'acte illégal, (un meurtre, disait-il), qui avait été commis. Mais il disait cela de mauvaise grâce, et il n'effraya personne, car Breen, enfant du pays, était de nouveau candidat aux prochaines élections, et ne pouvait se mettre la population à dos.

John Comfort et d'autres, lui dirent comment le meurtrier portait les vêtements qu'il avait enlevés au mort dont on avait trouvé la bourse sur lui. Il ajouta que le meurtrier ne valait pas les frais que son procès aurait occasionné au Comté.

James Breen aurait pu apparaître plus tôt, et peut-être empêcher l'exécution, mais il avait probablement cru sage de ne pas s'opposer à la vengeance populaire. Ayant publiquement protesté, il pensait avoir accompli son devoir.

Aucune enquête ni aucune poursuite n'eurent lieu, car aucun fonctionnaire ne désirait s'aliéner des votes aux élections prochaines.

Les Flint firent enterrer leur berger. Quant au pendu, personne ne s'intéressait à lui, pas même le curé qui ne pouvait le faire enterrer en terre sainte, puisque l'exécuté ne s'était pas confessé avant de mourir.

On ne toucha pas à sa dépouille, afin que ce fut un exemple. Mais le lendemain matin, le corps avait disparu. On crût probable que des Indiens habitant des huttes dans les collines, l'avaient transporté et enterré.

La ville avait repris son aspect accoutumé ; mais, pendant quelques jours, aucun Indien ne vint en ville, et, pendant plusieurs semaines, les *vaqueros* cessèrent de parcourir la Main Street au galop de leurs chevaux, ivres, et tirant des coups de leur revolver à droite et à gauche, et pas toujours en l'air, ainsi que cela arrivait fréquemment !

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

Don Manoël Vasquez avait, de son vivant, possédé un *ranch* important où un troupeau de bêtes à cornes, et de nombreux chevaux, paissaient en liberté. Ce *ranch*, avec tout ce qui s'y rattachait, était situé sur les bords de la rivière Salinas, à peu de distance de San Juan, et lui avait été légué par son père. La maison était en *adobe* (briques de terre glaise) avec un large balcon, à l'étage, dans toute sa longueur, et qui était couvert par le toit de tuiles rouges. La salle basse, qui servait de salle à manger, était vaste, et on y dansait souvent. Don Manoël aimait les plaisirs, les *bailes*, les *ferias*, les *rodeos*, qui se terminaient toujours par une fête quelconque.

Sa femme Dona Guadalupe, savait tenir une maison hospitalière comme l'était la sienne, et était aidée en cela par trois indiennes, dont une avait été dressée par elle en cuisinière émérite, au goût des Californiens. Elle n'avait donné à Don Manoël qu'un enfant, un garçon, Mariano.

On disait dans le pays, que Don Manoël avait eu une vie agitée, et on lui attribuait de nom-

breuses fredaines, lors de ses voyages avec de gais compagnons dans les villes environnantes.

Lorsque vinrent les Américains, comme tant d'autres, il vendit des troupeaux, puis un lopin de terre et, peu à peu, tout ce qu'il avait hérité à la mort de son père. En cela, il battit le record de la course à la ruine de ses compatriotes, ayant fait la fête, sans arrêt, jusqu'à ce qu'il dût se résigner à être une sorte de majordome pour l'Américain qui avait acheté la plus grande partie de son *ranch* et de ses troupeaux. Mais le travail régulier et l'ordre n'était pas son fait. Il quitta le *ranch* et avec les débris de ce qu'il avait possédé, il installa dona Guadalupe et son fils à San Juan, tandis qu'il prenait part aux *rodeos* de la contrée, mais alors comme *vaquero*, et seulement lorsque les besoins d'argent le rendaient nécessaire.

Il dressait aussi les jeunes chevaux rétifs, mais il n'eut pas accepté de faire aucun travail qui ne fût un travail de *caballero* à cheval.

Un jour, dont Manoël ayant jeté le lasso à un taureau, celui-ci se rebiffa, le poursuivit, le projeta en l'air et puis lui enfonça les côtes.

On le rapporta mort à San Juan.

Dona Guadalupe, ne voulant accepter l'hospitalité d'aucun de leurs amis, d'ailleurs presque tous en train de se ruiner, et ayant un fils à élever, décida d'ouvrir un restaurant mexicain à San Juan, avec l'aide d'une *peone* indienne qui l'avait suivie.

Elle loua une maison appartenant au père Bautz, dans la Main Street, sur le fronton de laquelle celui-ci peignit, tant bien que mal : *Restaurante Mexicano*, au dessous de deux drapeaux croisés, mexicain et américain.

Au rez-de-chaussée, sur le devant, se trouvait la salle du restaurant, dans toute la largeur de la maison; à l'arrière : deux pièces d'égales grandeur, toutes deux s'ouvrant sur la grande salle, ainsi que sur l'enclos, derrière la maison, et communiquant entre elles. L'une était la cuisine, l'autre servait, en même temps, de salon, de lingerie, et d'annexe du restaurant. L'étage était divisé en quatre chambres à coucher. Celle de dona Guadalupe, une pour son jeune fils, et les deux autres étaient réservées à des clients de passage ou, éventuellement, destinées à être louées au mois.

Dans la salle du fond pendaient des guirlandes de piments verts, séchant et rougissant, et de viande de bœuf en losanges, séchée au soleil et préparée pour la conserve.

Personne, dans le pays, mieux que Dona Guadalupe, ne s'entendait à préparer les ragoûts bien pimentés, avec des tomates et des plantes odoriférantes, ou à cuire les haricots secs, petits et ronds, qu'elle laissait mijoter vingt quatre heures dans le four ; de plus, elle était passée maître dans l'art de confectionner les *tamales*, composées de farine de maïs, de poulet haché menu et bien pimentés, roulés dans des feuilles de maïs et cuits au four.

Aussi avait-elle plusieurs pensionnaires, et, dans tout le pays, son restaurant était renommé pour la cuisine mexicaine.

L'ameublement était de bois blanc, et très simple. Au rez-de-chaussée, quelques petites tables et des chaises de paille. Dans chacune des trois pièces, une armoire. Comme éclairage, des lampes à pétrole, car l'usage du gaz était encore inconnu à San Juan, et Edison n'avait pas encore découvert le fer à cheval qui permit, plus tard, la diffusion de la lumière électrique.

Dona Guadalupe avait eu maintes difficultés économiques à surmonter, et elle avait trouvé peu d'aide auprès de son fils, qui avait fait partie des jeunes garnements de la ville. Mais les années avaient passé et elle était parvenue, tout de même, à force de travail et d'économie, à achever sa maison et à se libérer des dettes du début.

Maintenant, elle avait dépassé la cinquantaine, et son fils était âgé de trente ans. Depuis une dizaine d'années, il travaillait irrégulièrement dans les *ranchos* d'élevage des environs, où il s'employer à conduire des fractions de troupeaux des comtés du Sud vers San Francisco, soit dans les *rodeos*, ou encore à dresser les jeunes chevaux mustangs élevés en liberté. Maintes fois, avec un camarade, il avait pris un ours grizzli au lasso. Il lançait le lasso presque toujours avec certitude, arrêtant les bêtes, par les cornes ou par une patte, comme il le voulait ; roulant la *reata* autour du

pommeau de sa selle, il faisait tomber l'animal, ou le trainait jusqu'à ce qu'il cessât toute résistance. Il lançait la *navaja* avec maestria et savait jeter un dollar en l'air et l'atteindre au vol d'un coup de revolver.

Il trouvait à s'occuper quand il le voulait, mais il ne le voulait pas toujours. Aimant les jeux et les plaisirs, pour lesquels il ne pouvait toujours satisfaire son goût, il était réduit à s'approprier quelques fois les économies de sa mère.

Il n'avait jamais voulu se placer comme charretier à la mine de New Idria, pour conduire le mercure au chemin de fer, comme le faisait son ami Chaves, ainsi que le père de celui-ci, ou s'employer à un quelconque autre travail de la mine, pas plus qu'il ne consentait à se louer comme garçon de ferme.

Il aurait cru déroger que de faire une besogne autrement qu'à cheval.

Après une expédition, comme conducteur de troupes, il venait se reposer à San Juan, et, étant hébergé gratuitement chez sa mère, l'argent qu'il rapportait durait chez lui plus longtemps que ce n'était le cas avec ses collègues. Aussi le jouait-il souvent au poker, dans les cabarets. Les joueurs de profession n'osaient risquer avec lui les dèss plombés, ou les portées de cartes dissimulées : il était redouté, car on le savait habile à manier toutes les armes.

Mais son argent ne durait pas assez longtemps,

à son gré, et disparaissait bien plus vite qu'il ne pouvait le gagner.

Le père de Chaves, atteint de maladie mentale, de par l'abus du *mescal* et du *whisky*, avait dû être enfermé à l'asile d'aliénés de l'Etat. Chaves, alors, était venu rejoindre son ami, Mariano Vasquez à San Juan, et souvent ils devisaient sur ce qu'ils pourraient faire afin de n'avoir plus à s'astreindre à un travail dur et qui leur déplaisait.

Quelquefois, le soir, ils s'en allaient chevauchant de compagnie, s'absentant deux ou trois jours, quelquefois davantage. Ils ne travaillaient plus. Et des *rancheros* se plaignaient de la disparition de chevaux ou de bétail. C'étaient les deux amis qui avaient trouvé plus simple, afin de se procurer de l'argent, de voler des chevaux, voire, même, du bétail, la nuit dans les *ranchos*, et d'aller les vendre à des compatriotes dans les comtés environnants. Mais, ceux-ci, ne les leur payaient pas cher, ayant à effacer la marque au fer rouge des chevaux, qui pouvaient encore possiblement être reconnus, et à abattre le bétail dont il eut été bien difficile de maquiller la coupure pratiquée dans l'oreille.

Ils désiraient trouver quelque occupation causant moins de risque, et un meilleur rendement.

Vasquez avait l'esprit plus vif que Chaves. Ce fut lui qui trouva la bonne idée, qu'il communiqua à Chaves.

— « Les gens qui voyagent, dit-il, ont toujours de l'argent sur eux. Ils ont souvent d'assez fortes sommes. Pourquoi cet argent doit-il être à eux plutôt qu'à nous ? »

— Oui, dit Chaves, mais comment le leur prendre ?

— Très facilement et très simplement. A nous deux, si c'est un voyageur isolé, et sans être reconnu si nous nous couvrons le visage. Moi, je le mets en joue, et toi tu le fouilles. »

Vasquez était si heureux de son idée que, cette semaine-là il ne fit aucun emprunt à sa mère !

Ils se mirent tous deux en route, à cheval, vers la montagne, ayant leur long revolver Colt pendu à la ceinture de cuir ciselé, ce qui faisait partie du costume de tout *vaquero*. Ils avaient, aussi, chacun, deux revolvers courts dans les jambières de cuir, un dans chacune. Une bonne *navaja*, bien aiguisée, était dans sa gaine, dans la jambière de droit.

Ils avaient appris que Tom Mac Mahon, le marchand, était parti vers la montagne pour acheter des laines, dont la tondaison se faisait à cette époque. La coutume obligeait l'acheteur de laines à emporter de l'argent, afin de pouvoir verser une somme au vendeur pour rendre le marché ferme.

A Tres Pinos, chez Joaquin Lepulseda, parent de Vasquez, ils apprirent, sans avoir eu à le questionner, que Mac Mahon devait passer la nuit

au *ranch* de Bolado. Vasquez décida qu'ils iraient s'embusquer et l'attendre au détour de la route, à trois mille de ce *ranch*, vers le Sud. Ils passèrent la nuit à Tres Pinos et, dès le lever du soleil, ils atteignirent l'endroit choisi, et se cachèrent derrière un roc qui les dissimulait, eux et leurs chevaux.

Bientôt Thomas Mac Mahon, à cheval lui aussi, parut dans le lointain. Ils le laissèrent s'approcher jusqu'à une courte distance, puis, tous deux le visage couvert, galopèrent vers lui, l'encadrant et le menaçant de leur revolver. Mac Mahon, quoique armé, fut immobilisé par la surprise et leva les mains. Du reste, il n'eut pas résisté à un seul brigand, préférant perdre de l'argent que de perdre la vie. Pendant que Vasquez continuait à le tenir en joue, Chaves était descendu de cheval et, ayant fait signe à Mac Mahon de faire de même, il le touilla, consciencieusement, avec des gestes brutaux. Il lui prit environ mille dollars en billets de banque et deux cents dollars en or, puis, lui fit signe de remonter sur son cheval et de continuer sa route vers le Sud.

Mac Mahon ne se fit pas répéter cet ordre. Il piqua des deux, heureux de n'avoir pas reçu de mauvais coups, et sans regarder en arrière.

Nos deux gaillards reprirent le trot vers San Juan. A quelques milles de Tres Pinos, ils aperçurent un piéton qui se dirigeait apparemment vers San Juan. Ils le rejoignirent et l'encadrèrent,

ayant, de nouveau, couvert leurs visages. C'était un homme à la barbe blonde et rare, long et efflanqué, à figure d'ivrogne. Il parlait un peu l'espagnol et beaucoup moins l'anglais. Il dit être berger chez Joaquin Bolado, et se rendre à San Juan toucher le salaire de six mois de travail. Il avait perdu la plus grande partie de son nez et avait remplacé son appendice nasal par un appareil en argent, ce qui lui donnait une apparence drôle et une voix désagréable. Tout en causant, il dit être Jean, Baron de Batz, d'une famille notable de Bretagne.

Comme il déclarait n'avoir pas d'argent sur lui, Chaves proposa de lui prendre son nez en argent, mais le pauvre diable supplia tellement, qu'ils le lui laissèrent, et ils le quittèrent au croisement de deux routes, prenant celle qui n'allait pas à San Juan, afin de ne pas être soupçonnés du vol de Mac Mahon. Ils ne rentrèrent à San Juan que le surlendemain, et, sur d'autres chevaux que ceux sur lesquels ils étaient montés lorsqu'ils avaient dépouillé ce dernier.

L'argent qu'ils avaient pris leur permettait d'attendre l'occasion d'un bon et grand coup, et de le préparer, si besoin était. Ils eurent soin de ne pas en faire montre, et ne jouèrent pas alors au poker.

Lorsque Thomas Mac Mahon rentra à San Juan, il raconta ce qui lui était arrivé, mais, l'exagérant, il dit qu'il avait été poursuivi par une demi dou-

zaine. au moins, de brigands armés et masqués, qu'il avait essuyé une fusillade avant d'être rejoint par eux, et que les assaillants n'avaient trouvé sur lui qu'une faible somme. Il ne se doutait pas que ses voleurs étaient si près de lui. Il soupçonnait que le coup avait dû être fait par des Mexicains qui, un an auparavant, avaient arrêté la diligence à cinquante milles de San Juan sur la route de San Luis Obispo.

Chez Dona Guadalupe, on jouait souvent au poker, le soir, et quelquefois jusqu'au matin, dans la salle du restaurant. C'étaient les frères Romero, joueurs de profession, ou l'un d'eux, avec quelque berger ou quelque *vaquero* qui, le plus souvent, venait là perdre ce qui lui restait de son salaire de plusieurs mois. C'étaient aussi, quelquefois, des joueurs de profession jouant entre eux, ou avec quelque Californien qui avait opéré la vente d'une terre ou de troupeaux. Presque toujours, c'était, par deux à une table, le *freeze out* poker où chacun des joueurs avait son long Colt-revolver sur la table, à sa portée, le bord du chapeau abaissé sur sa figure, afin de ne pas en laisser voir l'expression. Et ces parties là duraient souvent jusqu'au matin.

Ce fut là, chez sa mère, que Vasquez fit la connaissance d'un français nommé Gaston Dartois. C'était un gaillard à poil, sans peur mais non sans reproche, qui racontait avoir fait, autrefois, partie de l'expédition dans l'Etat de Sonora, que

le Comte de Raousset-Boulbon avait entreprise avec une bande levée à San Francisco et composée de trois cents aventuriers, presque tous Français.

C'était à l'époque où, après la découverte de l'or, San Francisco regorgeait d'aventuriers et de gens de sac et de corde, venus de toutes les parties du monde, et où il se trouvait tant de Français, que lorsque le Comité de Vigilance organisa trois régiments, de garde nationale, ou milice volontaire, pour purger la ville de tous les indésirables, l'un de ces régiments était totalement composé de Français.

Or, Raousset-Boulbon, ayant affreté un navire, débarqua avec sa troupe dans l'Etat de Sonora, au Mexique, prit possession de Guaymas, y leva des contributions, et envoya un messenger au ministre de France à Mexico, lui offrant l'Etat de Sonora pour la France et demandant aide et soutien.

Mais le ministre de France refusa de reconnaître aucun acte de Raousset-Boulbon, qui avait arboré le drapeau français.

Ce dernier fit alors ses offres et sa demande d'appui au gouvernement de Louis Phillippe, avec le même insuccès. Et, pendant ce temps, le gouvernement mexicain envoyait une troupe de la ville de Chihuahua à Guaymas, laquelle cerna les hommes de Raousset-Boulbon. Ce dernier, avec cinq des principaux chefs, fut pendu haut et court, sans autre forme de procès.

Le reste de la bande qui, pendant trois mois, avait fait bombance à Cuaymas, à l'aide de contributions levées sur les commerçants, les banquiers et la douane, eut l'ordre de s'embarquer, sans délai, sur le navire qui les avait amenés, et de retourner à San Francisco.

Gaston Darlois avait fait alors toutes sortes de métiers. Tour à tour : mineur, berger, laveur de vaisselle, garçon de restaurant, veilleur de nuit, figurant de théâtre, aide-charpentier, commis-pharmacien et médecin de village, il avait couru à toutes les découvertes d'or de la côte du Pacifique, sans rencontrer la fortune.

Il revenait alors des mines de mercure de New-Idria, où il avait travaillé aux fours, le temps d'amasser une petite somme qui lui permettrait de trouver autre chose.

Car le travail des fours déchaussait les dents à la longue, la poussière et la fumée du mercure pénétraient dans les poumons et dans les pores de ceux qui consentaient à faire ce travail. Seuls des aventuriers, des hommes tarés, des besoigneux acceptaient pareille besogne, grâce aux quinze dollars par jour qu'on le payait.

Le Français Gaston Dartois, fréquentait quelquefois le magasin du basque Dolheguy. Là il apprit que le frère de ce marchand, Bernard Dolheguy de San Francisco, l'armateur qui possédait deux petits voiliers faisant habituellement la traite de Tahiti, l'île française du Pacifique, où

il transportait la malle ainsi que les frêts, et d'où il rapportait des coquilles de nacre, allait exceptionnellement charger un de ces voiliers, la *Belle Gabrielle*, en vins, liqueurs et épiceries pour la Paz, port et capitale de la Basse Californie. Ce chargement serait vendu aux marchands de la Paz, et le navire reviendrait chargé de *coquilles* de nacre.

Gaston Dartois, à qui Vasquez avait fait des confidences, vit de suite la possibilité d'un bon coup. Le Mexique était au lendemain de la guerre civile, tout désorganisé, et son gouvernement ne s'intéressait guère à la péninsule de la Basse Californie, peu habitée, pays de montagnes sans culture et sans routes. Dartois avait séjourné à la Paz. Il n'y avait là aucune garnison. De rares navires y venaient. Un coup de main énergiquement conduit, y serait facile. L'idée première de Vasquez, et qu'il proposa, était d'aller tous trois à San Francisco, s'embarquer sur la *Be'le Gabrielle*, et, une fois près du Mexique, enfermer le capitaine et son petit équipage, les tuer au besoin, et alors vendre la cargaison dans un port quelconque du Mexique. Chaves appuyait sa proposition. Leurs idées primesautières ne leur faisaient pas envisager toutes les difficultés de ce plan. En revanche, Dartois avait eu tant d'aventures, vu tant de choses, subi tant de déboires, qu'il put démontrer de suite les dangers et les difficultés de ce projet :

D'abord, la probabilité de ne pas être admis comme passagers, la difficulté de garder à eux trois, et même en s'adjoignant des acolytes, de tenir enfermé, durant plusieurs jours, l'équipage du navire et de le nourrir. En outre, comment manœuvrer le voilier, comment le faire entrer dans un port sans documents, sans expérience d'aucune sorte ? Quant à tuer les hommes de l'équipage, il préférerait ne pas y être obligé.

— « Laissez moi réfléchir, dit-il, et demain j'aurai un projet à vous soumettre ». Le lendemain lorsque les trois compagnons se réunirent, Dartois exposa son projet.

— « Il faut dit-il que nous ne soyons pas moins de quinze à vingt hommes à cheval, afin de pouvoir, divisés en trois troupes, dont une pour surveiller la ville et servir de renfort, au besoin, attaquer en même temps le capitaine sur son navire, et les principaux marchands de la ville. Nous devons avoir un certain nombre de rifles à répétition, au moins deux pour chaque troupe.

— Cela me paraît bien compliqué, dit Vasquez.

— Mais le jeu en vaut la chandelle, comme on dit dans mon pays. Car si nous attaquons le voilier, huit ou dix jours après son arrivée à la Paz, le capitaine aura déjà dû vendre pour une forte somme de son chargement. »

Il déploya le plan qu'il avait mûri, dans tous ses détails. Racoler des amis dans le pays, ainsi qu'au hasard de la route ; partir par groupe de trois ou

quatre, à cheval ; se donner rendez-vous à la frontière du Mexique, et entrer à la Paz à l'heure de la sieste... Ainsi fut-il décidé !

Gaston Dartois et Chaves partirent le lendemain pour San Francisco, où ils devaient se renseigner sur la date de départ et l'arrivée probable de la *Belle Gabrielle*, de la composition de l'équipage et acheter les rifles et les munitions, les charger sur le steamer et les expédier à San Diego, où l'une des troupes les prendrait. ils descendirent dans un hôtel de *Barbary Coast*, où Dartois avait l'espoir de rencontrer d'anciens compagnons d'aventures.

Le soir, il emmena Chaves au Théâtre Metro-politain, où l'on donnait un drame de Dion Boucicault : *Cora or slavery*. A cette époque les spectateurs, pour témoigner leur satisfaction à un acteur, au lieu d'applaudir, jetaient sur la scène des pièces de un dollar ou un demi-dollar en argent. L'acteur, la tirade finie, les ramassait sans aucune vergogne.

Au quatrième acte, le traître apporte un serpent boa-constrictor mort, et le place sous le hamac où l'héroïne vient chaque jour faire sa sieste, puis il se retire, en disant d'une voix caverneuse ; « Le serpent mort attire le serpent vivant. »

Chaves n'avait jamais encore été au théâtre, et il suivait avec le plus vif intérêt, et avec angoisse, les pérépéties du drame.

Au moment où l'héroïne, la jeune persécutée,

allait pénétrer dans la charmille où se trouvait son hamac, et où l'on avait vu un serpent boa vivant se glisser, ainsi que l'avait prédit le traître, Chaves tout angoissé, cria en espagnol : « N'entrez pas, il y a un serpent ! » .

Rien ne pouvait être plus flatteur pour les acteurs. Si cela intéresse le lecteur, qu'il sache que le nègre fidèle, charmeur de serpent, était arrivé à temps pour sauver l'héroïne de la mort.

Dartois obtint chez Dolhéguy, dans la rue Front à San Francisco, les renseignements au sujet du départ de la *Belle Gabrielle* et de son arrivée probable à la Paz. Dans les bars du quai, fréquentés par les marins, il apprit que l'équipage consistait, à part le capitaine, en trois marins et un mousse. Le navire faisait voile le jour même. Ils retournèrent à San Juan, emmenant avec eux, un ancien compagnon d'aventures de Dartois qui devait se joindre à eux.

Vasquez de son côté, avait racollé trois amis *vaqueros*; Chaves s'en fût du côté de la mine de mercure, et trouva encore quatre acolytes. Rendez-vous fût pris pour partir dans trois jours, de Très Pinos, en trois groupes, chacun sous la direction d'un des trois compagnons. Il s'agissait de passer pour des *vaqueros* allant dans le Sud pour en ramener un troupeau de bêtes à cornes. Le voyage devait être fait par petites chevauchées.

A cette époque, Los Angeles qui, un demi siècle plus tard devait avoir un million d'habitants, était une ville de cinq mille âmes, et la plus peuplée des villes du Sud, du Comté de Monterey, jusqu'à la frontière du Mexique.

Tout le long de la route, nos amis trouvèrent des compatriotes, alliés, parents ou anciens compagnons. A San Diego ils prirent possession des rifles et s'en partagèrent les pièces démontées. Ils étaient maintenant seize cavaliers qui se rencontrèrent à la frontière du Mexique, à l'endroit fixé. Là, ils se divisèrent de nouveau en deux troupes, pour se rassembler à un campement désigné, à trois milles de La Paz. De ce campement, Dartois, qui connaissait le pays, s'en fut avec Vasquez, en reconnaissance à la Paz. Ils apprirent que la *Belle Gabrielle* était arrivée depuis six jours et avait déchargé une cinquantaine de barils et plusieurs centaines de caisses et de sacs vendus aux marchands de la ville.

De retour au campement, les derniers arrangements furent pris. La bande, toujours divisée en trois groupes, entrerait à la Paz à l'heure de la sieste. Cinq hommes, commandés par Vasquez iraient droit au navire, l'un deux tenant les chevaux, les autres monteraient à bord. D'autre part quatre hommes, sous les ordres de Gaston Dartois, attaqueraient la poste, la banque et deux magasins, tandis que Chaves, à la tête de quatre autres hommes armés de rifles, surveillerait la ville.

Le capitaine fut surpris, dormant dans sa cabine, par Vasquez accompagné de deux de ses hommes. En voyant trois longs revolvers braqués sur lui, il leva promptement les mains et ne put refuser d'ouvrir le coffre-fort, placé bien en vue dans sa cabine ; après quoi il fut garotté. Pendant ce temps un des brigands fit descendre dans la cale le mousse, ainsi qu'un marin, qui se trouvait sur le pont. Tous deux ne se firent pas prier, voyant des armes braquées sur eux, tandis que les compagnons de Vasquez fermèrent à la barre, la trappe recouvrant la soute où les deux marins dormaient. Vasquez fit appeler l'un de ses hommes, afin d'aider à transporter une partie des dollars volés.

Dartois qui avait réussi à s'emparer de quelques milliers de *pesos* à la banque, gardée par deux employés seulement, qu'il avait fait baillonner et ligotter, fit de même de deux employés de la poste où il rafla l'encaisse du tiroir ainsi que les lettres chargées, et négligea les magasins, car il avait aperçu Vasquez et ses hommes quittant le navire. Il crut prudent de se contenter de ce que lui et ses complices avaient pris.

Vasquez avait dit au Capitaine que la saisie se faisait sur l'ordre du gouvernement de Juarez, parce que le navire naviguait sous pavillon français. Dartois fit la même déclaration aux employés de la banque et de la poste. Aux yeux des brigands, cela devait empêcher, tout au moins retarder, toute possible tentative de poursuite

immédiate. Jusqu'à plus ample informé, on crut, à la Paz, à l'exécution d'un ordre de Juarez. Tout cela ne dura pas une demi-heure, et les seize cavaliers se retrouvèrent à leur campement, où le partage se fit. Le butin se montait à une trentaine de mille *pesos*. Ainsi qu'il en avait été convenu d'avance, on fit vingt parts. Deux parts furent données à chacun des trois chefs, une part à chacun des autres, et la vingtième part remboursa les frais dont le montant avait été avancé par Vasquez et Chaves.

Sans tarder, et se dissimulant dans la proche montagne, seuls Vasquez et Chaves se dirigèrent vers la Californie et San Juan, tandis que tous les autres s'en furent vers différents points du Mexique.

Il n'y avait alors aucune troupe dans la Paz ni, du reste, dans la péninsule de la Basse Californie. En ces temps troublés au Mexique, pays où les prononciamentos n'étaient pas rares et où les réquisitions forcées l'étaient encore moins, la chose n'eut aucune suite et ne fut commentée ailleurs que comme un fait divers quelconque.

Seul, parmi les journaux l'*Alta California*, de San Francisco, avait publié la relation suivante, reproduite ensuite par quelques autres journaux. Nous la donnons ici dans son texte original :

« We are informed from la Paz (lower California) that, on the 13th inst. a troop numbering about fifteen to twenty mounted guerillas, rode in to the town where a sailing vessel

« *La Belle Gabrielle* » under French colors, had landed. This vessel belongs to the firm of B. Dolheguy of this city, and usually trades between Tahiti and this port.

It is presumed that these men belong to a corps of guerillas stationed in the state of Sonora, where they had fought for Juarez and that they came over to la Paz to seize the vessel.

The small troop entered the town at about 1. 30 o'clock while most every inhabitant was enjoying the siesta. They boarded the « *Belle Gabrielle* » and seized the funds of the boat, and then also those of the Post office and of a Bank thus punishing the town for having allowed a vessel, floating the French flag, to land goods and trade there.

The troop then disappeared in the mountains. »

La traduction est la suivante :

On nous informe de la Paz (basse Californie), que, le 13 de ce mois, une troupe d'environ quinze à vingt guérillas à cheval entrèrent dans la ville où un voilier « *La Belle Gabrielle* » naviguant sous pavillon français, avait touché. Ce navire appartient à la maison B Dolheguy de cette ville et généralement fait la traite entre Tahiti et ce port.

On présume que ces cavaliers font partie d'un corps de guérillas stationné dans l'Etat de Sonora, où il avait combattu pour Juarez et qu'ils sont venus à la Paz pour saisir le navire.

La petite troupe avait fait son entrée dans la ville vers 1 h. 30 lorsque la plupart des habitants faisaient leur sieste. Ils abordèrent la « *Belle Gabrielle* », saisirent les fonds du bateau et ensuite ceux de la Poste et d'une Banque, punissant ainsi la ville pour avoir permis qu'un navire, sous pavillon français, entre dans le port et y fasse du commerce.

La troupe disparut alors dans la montagne.

Vasquez et Chaves, une fois arrivés à la frontière des Etats-Unis, n'ayant plus rien à craindre, chevauchèrent lentement. Ils s'arrêtèrent à San

Diego, à Los Angèles, dans d'autres villes le long de la côte, profitant des plaisirs qui s'offraient à eux. Mais ils ne pénétrèrent pas dans Mouterey, se sentant en délicatesse avec les autorités du chef-lieu où ils avaient commis leurs larcins.

Ils avaient accepté l'hospitalité, le long de leur route, de quelques compatriotes, à leurs *ranchos*, et ce ne fut que quarante jours après leur départ de la Paz, qu'ils arrivèrent à San Juan, où dona Guadalupe fut heureuse de revoir son fils.

Nos deux compagnons, retrouvant la bonne cuisine de dona Guadalupe, arrosée de Riesling, d'Anaheim ou de Sauterne que vendait Adolfo, se laissaient vivre, paresseusement et sans soucis. Ils offrirent un bal aux compatriotes, chez dona Guadalupe, où l'on dansa dans la salle du restaurant jusqu'à une heure avancée de la nuit au son d'un violon et d'une guitare. Les autres nuits, ils les passèrent à jouer au poker, tantôt chez la mère de Vasquez, tantôt au cabaret d'Ignacio Lopez. On jouait par deux ou par quatre à une table, le bord du chapeau de feutre rabattu sur les yeux, afin que l'adversaire ne pût s'apercevoir de l'impression produite par une bonne ou une mauvaise main. Chacun des joueurs avait, posé sur la table, son long revolver à sa portée, ce qui ne pouvait manquer de maintenir l'adversaire dans les règles honnêtes du jeu. Une bonne partie de la journée était prise par le sommeil.

C'était une vie de délices mais, comme ils avaient

joué trois nuits de suite avec des joueurs de profession et perdu une forte somme, il leur fallut songer à une nouvelle affaire.

Chacun dans la ville, savait que le Colonel Hollister, après avoir vendu son bétail, venait de vendre son *ranch*, situé à environ huit milles de San Juan, à un groupe de fermiers d'un des Etats de l'Est.

J. Worstley Smith, l'arpenteur, était occupé depuis trois semaines déjà, à lotir la plaine ainsi que les collines du *ranch*, en lots de 160 et de 320 acres. Les quarante familles de fermiers devaient venir le mois suivant, prendre possession de ces terres, qu'ils cultiveraient en céréales et betteraves.

Par un des *vaqueros* du Colonel Hollister, les deux amis apprirent que John Crow, le marchand établi près du *ranch*, avait reçu de Hollister une somme importante, pour payer les chèques que le Colonel tirait sur lui, réglant et liquidant ses affaires dans le pays. Le *vaquero* en question avait touché ainsi plus de deux cents dollars. Il avait encore un nombreux personnel à régler.

Vasquez s'en fut rôder par là. Il apprit que John Crow vivait seul avec un employé et qu'à l'heure de midi, il était rare qu'il y eût aucune personne étrangère au magasin. Crow et son employé déjeunaient à l'étage, à tour de rôle. Encore faudrait-il que le coffre-fort soit ouvert!

Vasquez et Chaves allèrent passer quelque

jours chez Lepulseda, à Tres Pinos, peu éloigné du magasin de Crow. Le troisième jour, au matin, un berger de Hollister s'arrêta à Tres Pinos et, tout en causant avec Lepulseda, lui dit qu'il lui paierait ce qu'il lui devait dès qu'il aurait touché un chèque que le Colonel lui avait donné sur John Crow.

C'était là l'occasion guettée par Vasquez. Il proposa au berger de lui payer le chèque, ayant affaire chez Crow, ce à quoi consentit le berger. A l'heure de midi, Vasquez et Chaves arrivèrent au magasin de Crow. Il n'y avait personne en vue aux environs. Dans le magasin, Crow était seul. Ayant attaché leurs chevaux à la barrière devant la maison, ils entrèrent. Vasquez présenta le chèque et Crow, leur ayant demandé s'ils désiraient acheter quelque chose, sur leur refus, il ouvrit le coffre-fort.

A ce moment, Vasquez se précipita sur le marchand, courbé devant le coffre-fort ouvert, afin de le baillonner et de le ligotter. Chaves, le revolver à la main, surveillait le haut de l'escalier, qui, du magasin, conduisait à l'étage. Mais Crow, homme robuste, se défendit et cria. Le commis apparut au haut de l'escalier, un revolver à la main. Plus vif que lui, Chaves l'abattit d'une balle à la tête, tandis que Vasquez plantait sa *navaja* dans le dos de Crow.

Vasquez et Chaves remplirent leurs poches d'or et de *Greenbacks*, enfourchèrent leurs chevaux

et, s'étant donné rendez-vous dans la soirée du troisième jour à Tres Pinos, ils s'en furent au trot d'abord, puis au galop, chacun dans une direction différente.

« *Lastima*, avait dit Chaves, *pero no se podia evitar.* »

(C'est regrettable, mais cela n'a pu être évité).

Le double meurtre causa une violente émotion dans le pays, en raison de ce que c'était un meurtre suivi de vol. Les journaux rappelèrent, à ce sujet, les brigandages célèbres de Joaquin Murietta. Le Coroner fit une enquête et réunit un jury.

On avait trouvé le chèque du Colonel Hollister. Le berger à qui il avait été remis, témoigna qu'il l'avait passé, contre paiement, à Vasquez et Chaves. Ceux-ci furent alors recherchés. Ils avaient été vus, dans le voisinage, les jours précédant le meurtre. Le jury du Coroner, dans son verdict, les impliqua, disant que le meurtre avait probablement été commis par eux. Le district attorney remit, au Shériff Watson un mandat d'arrestation. Le Colonel Hollister offrit la somme de cinq mille dollars pour l'arrestation des assassins de John Crow et de son commis. Cette offre tentante incita le Shériff à se mettre en campagne sérieusement. Il put se procurer une photographie de Vasquez, mais non de Chaves, plus sauvage que son compagnon, et qui ne s'était jamais fait photographier.

Watson se grima, fit boire des *paisanos* et obtint des confidences. Il eut la certitude que Vasquez se cachait dans la montagne, tantôt ici, tantôt là, où il trouvait un asile. Watson connut bientôt l'un de ses gîtes occasionnels. Par la promesse d'une forte somme, il réussit à le surprendre la nuit, pendant son sommeil, avec deux aides, chez un compatriote Californien. Vasquez ne put faire aucune résistance. Il fut ligotté et conduit à Monterey. Il avoua tous ses méfaits, s'en glorifiant, et donna pour motif de ceux-ci la haine qu'il avait vouée aux *gringos* américains, qui s'étaient emparés, disait-il, de tout ce que possédaient autrefois ses compatriotes.

Le juge du Comté prononça la sentence de mort, qui condamnait Vasquez à être pendu dans la cour de la prison.

La veille de son exécution, le condamné demanda à son gardien comment il serait enterré. Ce dernier lui dit qu'on avait fait venir pour lui un cercueil d'acajou doublé de satin blanc. Il demanda à le voir, et, à sa vue, dit : « *That is way up.* » (C'est très chic).

Lorsqu'elle apprit sa mort, dona Guadalupe s'alita tout un jour et puis, tristement, reprit ses occupations, mais elle ne porta pas le deuil.

Quant à Chaves, on n'entendit plus parler de lui. Il n'était pas venu au rendez-vous que lui avait donné Vasquez à Tres Pinos, il avait dû réussir à passer au Mexique.

Robert Dufour, racontait qu'ayant rencontré à San José, le père de Chaves, qui venait d'être libéré de l'Asile de l'Etat, celui-ci lui dit, d'un air de gloriole : « Hein ! mon fils. c'est un brave?! »

La renommée des hauts faits de son fils, lui était parvenue à Stockton, à l'asile où il était depuis quatre mois.

SAN JUAN DE MONTEREY

CHAPITRE 1^{er}

La ville de San Juan Bautista, dans le Comté de Monterey en Californie, est située entre le rio San Benito et les montagnes de la côte du Pacifique, près du mont Gabilan. Son climat est doux et tempéré. Jamais de neige, jamais aucun frimas. Parfois, cependant, ce climat, doux en toute saison, est quelque peu gâté, en été, pendant une heure environ quand tombe la brume, sous l'effet du vent venant de la mer et qui soulève des nuages de poussière.

Le sol environnant est riche et fertile. Trois voies traversent la ville dans toute sa longueur. Celle qui fait suite à la route de Gilroy, est bordée par l'hôtel National, le Couvent, des villas, peu de boutiques, et aboutit à la Plaza, seule place de la ville, sur laquelle sont, d'un côté, les bâtiments de la Mission avec son fronton d'arcades, et l'Eglise qui y fait suite ; de l'autre côté, l'hôtel de la Plaza, le plus important de la ville.

La Main Street, rue principale, qui est en

parallèle, comprend les magasins, les cabarets et les boutiques de moindre importance. C'est la rue du commerce; elle aboutit d'un bout à la route de Watsonville et de l'autre à l'avenue de l'*Alameda*. La troisième rue qui est parallèle aux deux autres est celle qu'habitent les familles de Californiens demeurant en ville.

Les bâtiments de la Mission et son église, ainsi que les édifices d'autres missions, tout au long de la côte, avaient été construits par des Indiens du pays, sous la direction des pères Franciscains espagnols, au 18^me Siècle. Les Franciscains avaient civilisé et christianisé les Indiens, dans toute la Californie.

La Mission était un bâtiment de large façade sur la Plaza et peu profond, sans étage, construit de briques de terre glaise, ainsi que l'église attenante. Mais celle-ci était haute et profonde. Les statues du Christ, de la Vierge et de Saint-Jean-Baptiste étaient grossièrement sculptées dans le chêne et naïvement coloriées.

A l'époque que nous décrivons, en 1866, la Mission de San Juan n'était plus habitée que par un seul Franciscain, le curé de la ville et ses aides. La seule ligne de chemin de fer allant de San Francisco vers le Sud, s'arrêtait à San José, soit : deux heures de trajet. De là, partait une diligence à six chevaux qui allait jusqu'à Los Angeles. L'arrivée et le départ de la diligence, à San Juan, était, deux fois par jour, un petit évènement dans la ville, où se faisait une halte

d'une heure pour le repas des voyageurs, à l'hôtel de la Plaza, dont la cuisine française était renommée dans le pays.

A cette époque, San Juan était encore un centre de voyages et d'affaires. De gros marchés de bétail et de moutons se traitaient là. C'était le passage de tous les troupeaux du Sud, et du Mexique, vers San Francisco.

La population de San Juan était composée, surtout, d'Américains et de Californiens, descendants des Mexicains, pionniers de la Californie. Il s'y trouvait aussi un certain nombre de Français, épave du temps de la découverte de l'or, où tant de Français étaient venus en Californie.

Il restait dans le pays un nombre, toujours diminuant, d'Indiens de Californie, indigènes du pays, qui habitaient des huttes dans les collines, ou qui travaillaient aux *ranchos*. Le Dimanche, ils venaient à la messe. Il en venait un, devenu cul-de-jatte avec l'âge, qui trottinait sur ses petites béquilles, parcourant quatre milles à l'aller et autant au retour, recevant l'aumône de ceux qui le connaissaient. Sa figure parcheminée n'avait que les os et la peau ; son corps s'était rétréci, ses jambes étaient devenues menues, le reste de sa force paraissait s'être réfugiée dans les bras et les mains. Il avait presque perdu l'usage de la parole. On disait qu'il avait 126 ans. Les archives de la Mission indiquaient qu'il avait été élevé par le padre Junipéro, supérieur de la

Mission aux environs de 1740, date à laquelle sa naissance avait été inscrite.

Les Californiens avaient été les maîtres du pays avant la venue des Américains, lors de la découverte de l'or. Leurs besoins étaient petits, et leur indolence était grande. Leurs troupeaux paissaient en liberté, et leurs besoins matériels se réduisaient à la viande coupée en losanges, salée et séchée au soleil, au maïs, aux haricots secs, et aux piments qui formaient le fond de leur nourriture. Leur luxe était les cigarettes roulées en papier de paille, ou en feuilles de maïs, et que fumaient hommes et femmes, même durant le repas.

Une grande hospitalité était la règle. Tout voyageur, qui s'arrêtait sous leur toit, en repartait sur un cheval frais, sans qu'il fût accepté aucune rémunération. Que l'on tuât un bœuf, ou un mouton, il y avait toujours la part des voisins. Les Indiens faisaient le travail de la terre et servaient de domestiques, appartenant, familles entières et de père en fils, au *rancho*.

C'était, chez les Californiens, une vie patriarcale. Leurs troupeaux croissaient et se multipliaient. Les terres avaient été concédées à leurs pères, par les Gouverneurs de la Californie, par lots de tant de lieues carrées, ayant comme limites telles collines, ou tel *rio*.

Mais les Américains avaient apporté de l'or, des objets de luxe et le goût du jeu. Ils

achetèrent aux Californiens des terres et du bétail, contre de l'or, avec lequel on faisait une fête continuelle, la maison ouverte aux amis, tant que durait l'argent. Puis c'étaient de nouvelles ventes et la fête continuait. On festoyait et on dansait. On jouait aussi, parents et amis partageant les plaisirs.

A l'époque dont nous parlons, la plupart des Californiens voyaient leur avoir considérablement réduit. Ils durent travailler pour vivre, et travailler pour les nouveaux maîtres du pays, afin de conserver le peu qui leur restait. Mais ils n'acceptaient que des besognes de *caballeros*. Pour les autres, ils ne travaillaient qu'à cheval.

CHAPITRE II

Les Français qui habitaient la ville, n'avaient jamais pu apprendre l'anglais ; ils s'étaient vite familiarisés avec la langue espagnole et se sentaient plus en sympathie avec les Californiens qu'avec les Américains.

Plusieurs étaient ce que l'on appelait alors les *lingots*, c'est-à-dire qu'ils avaient été des insurgés de la deuxième République, pris les armes à la main sur les barricades. Au lieu de les envoyer à Lambessa, on les avait fait partir pour la Californie, avec le produit de la loterie du lingot d'or.

Ces anciens révolutionnaires étaient devenus, avec l'âge, des gens paisibles, industriels et même avares.

Les Français de San Juan étaient divisés en deux camps : Les rouges, dont les lingots faisaient partie, et les bonapartistes. Sans être ennemis, les rouges ne frayaient pas avec les bonapartistes. Un drame intime, qui avait eu San Juan pour théâtre, avait accentué leurs divergences.

Un Italien, nommé Protolongo, marié à une Française, jolie et de vingt ans plus jeune que lui, avait pris pour commis, dans son magasin,

un jeune Français. L'Italien avait cru s'apercevoir qu'une trop grande intimité s'était établie entre sa femme et son commis.

De là des scènes violentes, la femme quittant le domicile conjugal, plaidant en divorce et prétendant que son mari était fou.

L'Italien voulut se défendre lui-même devant le Tribunal. Méfiant, il n'avait plus confiance en aucun avocat. Irascible et violent, il avait donné prise contre lui, sans avoir aucune preuve sérieuse contre sa femme.

Le tribunal avait ordonné une enquête, et il avait été examiné au point de vue mental.

« Fou, avait-il dit devant le Tribunal, je l'ai été lorsque j'ai fait sortir cette femme d'une maison publique, au Pérou, et que je l'ai épousée. »

Sans preuves, sans défenseur, il n'avait aucune chance de gagner son procès, dans un pays où la femme à tous les droits et tous les privilèges. Aussi, le divorce fût-il prononcé contre lui, son avoir fut liquidé et partagé. Tous les frais avaient été mis à sa charge.

Peu après, sa femme se remariait avec le commis, à San Francisco. Les bonapartistes avaient, en quelque sorte, épousé la querelle de l'Italien, tandis que les rouges avaient pris fait et cause pour la femme.

C'est alors que fut apposée sur une clôture en planches de la Main Street, en face de la maison

d'un bonapartiste, le coiffeur Léon, une longue diatribe, en vers, qui était une satire contre l'Italien et contre les bonapartistes eux-mêmes. On apprit que le père Bautz en était l'auteur.

Quinze jours plus tard parut, à la même place, la réponse du berger à la bergère. C'était une pièce de vers satiriques, de même longueur que l'autre, dont le coiffeur Léon était l'auteur, et qui cinglait la partie adverse et les rouges en général.

L'Italien avait quitté le pays. Son ancienne femme et son commis, après leur mariage, s'étaient établis à San Francisco, mais la lutte continuait entre les deux partis à San Juan. Chaque quinze jours paraissait, à la même place, une pièce de vers satiriques, à tour de rôle, contre l'un ou l'autre des deux partis.

Le père Bautz, poète des rouges, avait été ouvrier fabricant de billards, dans le faubourg Saint-Antoine, à Paris. Pris les armes à la main, sur la barricade du Faubourg, il resta emprisonné plusieurs mois et puis fit partie d'un des convois du lingot d'or.

Comme tant d'autres, il partit aux mines, dans l'espoir d'y trouver la fortune. Mais, pour lui, l'or fût une chimère. A travailler comme mineur au *claim* d'un autre, il attrappa la fièvre intermittente.

Pendant deux mois, sous la tente, chaque jour, à heure fixe, il grelottait, pour ensuite avoir la

tête chaude et transpirer. Il avait fait connaissance d'un compatriote, le marquis de Blainville, qui travaillait, comme mineur, au même *claim*, et qui l'aïda à passer cette épreuve.

Lorsqu'il fut guéri, il partit à San Francisco, où il se fit ébéniste, menuisier, colleur de papier. Il se faisait de belles journées. Au bout d'un an, il avait amassé quelques économies et fréquentait chez une blanchisseuse française, qui avait habité Paris. Il fut question de mariage entre eux ; puis, un jour, son ancien compagnon, le Marquis de Blainville, descendu des Mines, vint le voir.

Bautz le présenta à sa quasi-fiancée, chez laquelle ils allaient de compagnie passer les soirées. Au bout d'un mois, le Marquis épousait la blanchisseuse.

Le couple quitta San Francisco, et alla fonder une épicerie à Stockton, sur le fleuve San Joaquin. Bautz perdit courage, devint misanthrope, et quitta San Francisco pour San José. De là il s'échoua à San Juan où, depuis une douzaine d'années, il vivait seul dans une petite maison en planches qu'il avait construite, couchant sur un grabat, faisant sa cuisine dans la seule pièce de la maison.

Son intérieur, mal entretenu, était sale, et il en était ainsi de lui-même. On lui avait toujours connu la même redingote noire boutonnée jusqu'au col, crasseuse, ne montrant aucun linge. Il était toujours coiffé du même chapeau

panama, devenu presque noir ; le reste de son costume était à l'avenant.

Mais il possédait six maisons dont il percevait les loyers. Il n'avait aucun vice, sauf l'avarice, et vivait isolé, ne fréquentait guère les rouges eux-mêmes, que dans leurs réunions du dimanche soir.

Le coiffeur-poète Léon, dont personne ne connaissait le nom de famille, avait épousé quelque part, autrefois, une indienne pur-sang de qui il avait eu neuf enfants, lesquels l'appelaient Monsieur Léon. Toujours pommadé, le menton rasé, portant moustache et favoris, les cheveux longs et bouclés, à la mode 1830, on le voyait rarement autrement qu'en bras de chemise, pantalon et gilet gris, souliers de chevreau, et toujours propre.

Aucun Français de la ville n'avait jamais vu sa femme, qui ne sortait jamais. Lui, était toujours aimable et souriant, ne s'occupant pas de ses enfants, qui ne parlaient qu'espagnol.

Le dimanche soir, les bonapartistes se réunissaient chez le forgeron Durin, où l'on jouait au loto. On buvait un vin du pays, récolté par Théophile Vaché, que l'on payait avec la cagnotte. Vers le tard, on cessait de jouer, et alors quelqu'un entonnait une chanson de sa province, et puis un autre chantait : « *Petit oiseau, sur ma fenêtre...* »

ou bien : « *Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes.* »

Et l'on finissait toujours par un chant avec chœur, auquel tous se joignaient. C'était, souvent, le *chant des Girondins*.

Ces gens étaient de situations diverses, marchands, artisans, cultivateurs. Mais là, le dimanche soir, ils étaient tous égaux, se sentant comme en un coin de la France lointaine, que, plusieurs, arrivés au déclin de leur vie, n'espéraient plus jamais revoir.

Les souvenirs, les anecdotes du pays natal, étaient toujours écoutées avec plaisir ; mais d'aucuns ne parlaient jamais de leur passé, en France. Le père Durin, le forgeron, avait plus de soixante-dix ans. Sa compagne avait passé la soixantaine. Ils n'étaient pas mariés. Ils avaient dû être parrain et marraine, autrefois, à San Juan, de l'enfant du menuisier Bernard. Mais le curé espagnol refusa de les admettre, parce que non mariés. Alors Durin dit qu'il ne se marierait jamais. Quel mystère avait été cause qu'ils ne s'étaient pas mariés jusqu'alors ?

Les rouges, ainsi que les qualifiaient l'autre camp, se réunissaient le dimanche soir, et d'autres soirs quelquefois, au cabaret du père Gerbet, que l'on disait avoir été un violent révolutionnaire qui, dans sa jeunesse, à Paris, ne parlait, disait-on, que de tout faire sauter et de massacrer tout le monde. Et quand on le voyait

travailler sa vigne, derrière son cabaret, dans une vareuse tricotée grise, sa calotte sur la tête et ses lunettes sur le nez, on l'aurait pris pour le plus paisible des petits propriétaires terriens. Et c'est ce qu'il était devenu. Lui aussi, avait été un *lingot*, mais il n'en paraissait plus rien. Il était devenu doux, aimable et serviable. Mais le dimanche soir, chez lui, « Badinguet » n'en menait pas large ! Et ce n'était pas : « *Petit oiseau*, » ni : « *Partant pour la Syrie* » qu'on chantait chez lui, mais la « *farouche Marseillaise* » ainsi qu'on disait alors, ou le « *Ça ira* » !

Robert Dufour, venait d'arriver à San Juan, et était commis chez Adolfo. Comme il n'était ni bonapartiste, ni rouge, les deux camps s'unirent sur son nom, afin qu'il fût nommé correspondant du Consulat de France à San Francisco. Depuis un an, le Consul leur demandait de choisir l'un d'eux à cet effet, sans qu'ils aient jamais pu s'accorder sur aucun.

CHAPITRE III

A côté du magasin d'Adolfo, était une maisonnette composée de deux pièces seulement, derrière laquelle était un petit jardin. Elle était habitée par l'horloger Châtelain, suisse français. Robert Dufour ne tarda pas à faire sa connaissance. Il prenait plaisir à causer avec ce presque compatriote qui, mal vêtu et d'apparence plutôt repoussante, était un lettré, presque un savant. Comment lui, docteur ès-science de la Faculté de Genève, fils de professeur, ainsi que Robert l'apprit plus tard, comment était-il tombé dans l'abjection dans laquelle il vivait? La pièce d'entrée lui servait d'atelier et de magasin. Celle du fond était son appartement et sa cuisine. Le tout était malpropre, ainsi que sa tenue et sa personne. Sa figure était frippée, ses cheveux et sa barbe blonde étaient incultes et le poil rare. Ils paraissaient n'avoir pas connu le fer de longtemps. Lorsque, ce qui était rare, Châtelain faisait passer un peu d'eau sur son visage, c'était à la pompe, dans le jardin. Portant toujours le même tricot, qui n'avait plus de nuance, les pantalons rapiécés, les savates éculées et le chapeau de feutre, qui n'avait plus de forme ni de couleur, Robert le voyait, à travers la fenêtre, à son établi, dès le

matin, à quelque heure qu'il sortît. Mais, dès neuf heures, l'horloger allait au bar de son voisin Pancho Bravo, et commençait à boire.

C'était là son vice. Un jour qu'il était venu causer avec Robert, au magasin, tout à coup ses yeux devinrent fixes et voilés, sa langue sembla paralysée, ses bras tremblèrent et, comme un automate, il s'en alla et eut juste le temps de rentrer chez lui ; le corps raidi, la bouche baveuse, il tomba comme une masse sur son grabat. Robert courut chez le pharmacien. Celui-ci déclara qu'il n'y avait rien à faire qu'à le laisser tranquille jusqu'à ce que la crise fût passée. C'était le *delirium tremens*, dont il avait de fréquentes attaques. Et ces attaques, auxquelles il se savait exposé, étaient la raison pour laquelle il n'osait plus s'éloigner de sa demeure même à peu de distance. Craignant de se donner en spectacle, il ne sortait plus que pour aller dans son jardin, ou chez ses voisins immédiats. À réparer les montres et les pendules, ce en quoi il était très habile malgré son vice et la nervosité que ce vice avait créée en lui, il gagnait de quoi vivre misérablement et satisfaire son besoin de boissons fortes.

Il buvait discrètement, comme en cachette, faisant suisse et fermant sa porte, ne recevant personne, lorsqu'il avait trop bu.

Comment avait-il échoué à San Juan et était devenu cette épave ? Robert ne voulut pas

commettre l'indiscrétion de le questionner à ce sujet. Buvait-il pour étouffer le regret de son passé, ou bien l'attrait de l'alcool était-il si puissant en lui, qu'il lui avait sacrifié tout ce que la vie eut pu lui apporter de bonheur et de confort?

Peu à peu, il devint familier avec Robert, et lui parla des relations qu'il avait eues jadis avec des habitants du pays avant d'être tombé aussi profondément dans l'ivrognerie.

Il avait connu et fréquenté l'ancien curé franciscain de la Mission qui, autrefois, avait fait partie de la Mission de Monterey. Celui-ci lui révéla comment l'existence de l'or, dans la Sierra, avait été connue des moines depuis longtemps, mais que l'ordre avait été donné de le tenir secret, de crainte que l'affluence de monde ne fit perdre aux Franciscains la quasi-royauté qu'ils exerçaient sur le pays.

Et c'est ce qui arriva, lorsque la découverte de nombreux lingots fût faite par le Suisse Sütter, en creusant un puits dans la vallée de Sacramento. Dès lors, le bruit s'en répandit aux environs, puis sur toute la côte. Les mineurs affluèrent de tous côtés. On trouvait de l'or à peu de profondeur dans toutes les terres le long des collines de la Sierra et dans les lits des ruisseaux et des rivières, dont on lavait l'alluvion. Tout le long des collines, on avait trouvé des lingots et de la poussière d'or en creusant et lavant la terre, jusqu'à deux mètres

de profondeur. Dans les forêts, dans les champs, sous les routes, dans les caves et sous les maisons. De tous côtés, des Etats-Unis et de tous les pays européens, des chercheurs d'or se dirigeaient vers la Californie. On avait trouvé des filons de quartz aurifère, mais la grande quantité d'or provenait surtout de poches, à peu de profondeur. Le sol de tout le Comté d'Eldorado, de Sonora, et beaucoup des terres environnantes furent retournées et lavées, — et cela à plusieurs reprises.

Une autre fois, Châtelain avait raconté aussi à Robert, comment, sous le règne de Louis-Philippe, roi des Français, le Mexique avait offert la Californie à la France, pour se libérer d'une dette d'un million de francs. Le curé ayant alors fait partie de la Mission de Monterey, en connaissait tous les détails Autre histoire : comment le Gouvernement français avait envoyé à Monterey, une escadre de deux navires, commandée par un amiral, qui devait visiter le pays et faire son rapport...

L'escadre devait arriver pendant l'été. C'était une année où les pluies avaient été rares, de sorte que les terres avaient produit peu d'herbe, particulièrement dans tout le Sud de la Californie. Dans le beau verger de la Mission, les arbres furent dégarnis de leurs fruits et de leurs feuillages, par ordre du supérieur.

Lorsque l'escadre arriva à Monterey, le gouverneur Pacheco et les moines de la Mission firent fête à l'amiral et à ses officiers. Des guides

les avaient conduits, traversant la passe de Pacheco, dans la vallée du San Joaquin.

Cette vallée, longue de 500 kilomètres, la plus vaste de la Californie, était alors dépourvue d'arbres et recevait toujours moins de pluie que les autres contrées. Et, en cette année stérile, il n'y avait pas eu d'herbe et il ne s'y trouvait plus de troupeaux, tous ayant été conduits dans la Sierra.

Sur les deux rives du fleuve, aussi loin qu'ils allèrent, ce n'était qu'un désert, au sol de terre cuite et durcie par le soleil, ou le sable.

L'expédition revint assez vite à Monterey. Le rapport, établi sur les dires des moines franciscains et du Gouverneur, autant que sur le résultat de l'exploration dans la vallée du San Joaquin, fut déplorable.

Mais la Californie n'avait échappé à la France que pour tomber, plus tard, entre les mains des Américains, qui l'ont vue devenir leur Etat le plus riche en or, en pétrole et en fruits de toutes sortes, ayant un des plus grands ports du monde, et le climat le plus beau des Etats-Unis.

Châtelain avait fait part à Robert de tous ces faits, que lui avait appris son ami, l'ancien curé franciscain. Il lui avait aussi appris à herboriser la flore du pays. Par lui, Robert put connaître la *Yerba buena* qui guérissait les rhumes et cicatrisait les plaies, et la *yerba de la vipera*, qui poussait partout où se trouvait la vipère, et qui guérissait la morsure de ce serpent. Il arrivait

parfois que Châtelain allait à la chasse. A courte distance de San Juan on trouvait à tirer lièvres et lapins, grives et perdrix.

Aucun règlement de chasse n'existait. La chasse était libre partout, et c'était rendre service aux propriétaires des terres que de tirer le gibier qui détériorait les terres et détruisait les récoltes.

Certains chasseurs de profession vivaient des primes payées par le Comté, pour les destruction des oies sauvages, des écureuils, des taupes et des chacals.

Robert avait accompagné Châtelain, qui lui avait inculqué le goût de la chasse, et lui avait appris quand il fallait tirer sur le gibier de poil ou de plume.

Il lui avait aussi indiqué comment l'accommoder à la cuisson. En plaisantant, il lui disait de ne pas en croire les livres de cuisine qui affirmaient que le lièvre demande à être cuit faisandé tandis, qu'en réalité, cet animal, si on le consultait, demanderait plutôt qu'on lui laissât la paix.

Châtelain cultivait son petit jardin avec art. Il y récoltait, à part les salades, les tomates, les concombres et autres légumes, des piments, particulièrement agréables au goût, des petits pois, des radis roses et des herbes odoriférantes pour la cuisine, sortes originaires de France d'où il avait fait venir les semences, et qu'il récoltait et distribuait à ses amis.

Robert, qui prenait ses repas à l'hôtel de la

Plaza s'était excusé, lorsque, un jour, Châtelain l'invita à goûter un râble de lièvre qu'il avait fait mariner plusieurs jours durant, et avait fait cuire, au sauterne, flanqué de certains intérieurs d'oiseaux, d'un arôme particulier. Mais Robert n'aurait pu partager son repas, tellement son logis était repoussant.

Mais il était agréable de causer avec l'horloger, et sa conversation était des plus intéressante... lorsqu'il était sobre.

CHAPITRE IV

Un dimanche, Robert avait été se promener à cheval vers les collines. Il s'engagea dans un col boisé, au milieu duquel coulait un ruisseau, où un troupeau de moutons s'abreuvait, lorsque, derrière un bouquet d'arbustes, il entendit une voix d'homme, qui chantait :

Vive le vin
L'amour et le tabac
C'est là, c'est là, c'est là
Le rêve du soldat.

Cet air du *Châlet* le surprit et le ravit. Il avait arrêté son cheval pour ne pas interrompre le chanteur... et la voix reprit :

Au service de l'Autriche
Le militaire n'est pas riche
Chacun sait ça
Chacun sait ça !

Mais, apercevant Robert, il se tût. C'était le berger qui gardait les moutons.

« — Bonjour, Monsieur, lui dit Robert, êtes-vous Français ? »

— Non, je ne suis pas Français », répondit le berger en français, mais avec un certain accent. Il

était assis à l'ombre des arbustes, sur un quartier de roc, son chien surveillant ses moutons.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au visage ridé, aux yeux rapetissés par les rides et la patte d'oie. Il s'était levé et souriait. Il n'avait pas l'aspect grossier des bergers habituels. Il portait, avec une certaine aisance élégante, le manteau bleu à large pélerine et boutons de cuivre de la cavalerie américaine que, depuis la fin de la guerre, on voyait partout dans les campagnes. Son chapeau de feutre noir n'était non plus le chapeau déformé et déteint de tous les bergers.

— « Mais vous chantiez en excellent Français », lui dit Robert, en anglais.

— « Oui, ces airs sont des souvenirs que j'aime à évoquer, et qui me rappellent dix années de rêve, de folie, que j'ai passées à Paris. »

S'étant assis, tous deux, pendant que le troupeau de moutons continuait de s'abreuver, le berger dit à Robert qu'il était berger des Flint depuis plusieurs années, et peu à peu il lui raconta son passé.

Anglais, fils de baronet, il avait hérité une grosse fortune, à sa majorité, ses parents étant morts. Libre de vivre comme il lui plairait, il s'en fût à Paris, eut de nombreux amis, et se mit à aimer la vie aimable de la grande ville, ses boulevards, ses théâtres. Il avait mené une existence de plaisirs pendant dix années, tant que dura sa fortune !

— « Et vous êtes réduit à garder des moutons, lui dit Robert. N'avez-vous pas de famille en Angleterre ? »

— Oui, j'ai, entre autres, ma sœur qui a épousé un lord, mais je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis vingt ans. J'étais trop fier lorsque je fus à peu près ruiné, pour le lui faire savoir, ou retourner en Angleterre. Avec ce qui me restait je partis en Amérique. La découverte de l'or m'attira en Californie, aux mines. J'ai été membre de la première législature de Californie. J'ai eu un *claim* payant, je l'ai vendu. J'ai joué et, surtout, pour oublier, j'ai appris à boire. Je ne suis plus qu'une ruine.

— Mais pourquoi ne cherchez-vous pas à vous relever et retourner en Angleterre ?

— Je préfère que les miens me croient mort. Je ne voudrais pas qu'ils voient ce que je suis devenu. Là-bas, ou dans une ville, je ne pourrais me garder de boire. Ici, dans la montagne, j'ai pu me maîtriser, parce que je sais que dans un mois je pourrais aller à San Juan avec le salaire de trois mois, et y vivre trois semaines comme je le désire, dans les rêves que me donne le whisky. Si j'étais parmi les miens et que j'en aie les moyens, je serais ivre chaque jour de l'année. De toute façon je serais une honte pour eux. Il me prend quelquefois une fringale de la vie que j'ai menée à Paris, vie de plaisir et de débauches ; et alors je me console en songeant que, dans un nombre

de jours fixé, je pourrai aller à la ville et y vivre un certain temps en gentleman et me procurer l'oubli de tout avec le whisky.

— Il faudra venir me voir, chez Adolfo, lorsque vous viendrez à San Juan.

— Certainement, et je vous demanderai de causer en français avec moi. J'aurai plaisir à me rappeler cette langue que je suis en train d'oublier, et de parler de Paris... Avez-vous habité Paris ?

— Oui, je l'habitais avant de venir en Californie, mais en travaillant ; et non comme vous en gentleman riche.

— Et comment se fait-il que vous soyez venu dans ce pays ?

— Mon frère m'avait précédé en Californie. N'ayant guère l'espoir d'améliorer ma situation d'employé de commerce, je me décidai à partir. Mon père avait consenti à me donner ce qui me manquait pour parfaire la somme nécessaire aux frais du voyage.

Des amis, à San Francisco, m'ont aidé à me placer. J'espère qu'un jour je pourrai me faire une situation comme tant d'autres.

— Je l'espère pour vous, et laissez-moi vous donner un conseil. Gardez-vous de l'alcool. Ne vous laissez pas entraîner à boire outre mesure... Vous êtes jeune... Gardez-vous en bien !..

— Je vous remercie de votre conseil... je le suivrai... Mais vous, ne vous ennuyez-vous jamais dans votre solitude ?

— Je suis habitué, maintenant, à vivre seul, ou à peu près. Et encore, n'ai-je pas mon chien et mes moutons, dont je suis le roi ? Mon bâton est mon sceptre. Mon ministre c'est mon chien. Lui et mes moutons m'obéissent aveuglément. Les hommes... Je ne désire pas leur société... mes pareils, les bergers, je les évite... Mes patrons... ils ne me parlent que pour me donner des ordres. Non, ma vie est bien ainsi, et je ne voudrais rien y changer. »

Robert, lui ayant fait renouveler la promesse de venir le voir à San Juan, remonta à cheval et retourna vers la ville tout pensif.

Un mois environ après cette rencontre, James Grey vint voir Robert, chez Adolfo. Il s'était fait raser, portait un complet propre et de bonne coupe, le col de sa chemise et sa cravate faisant deux fois le tour du cou, étaient d'une mode ancienne et d'une certaine élégance, ses souliers de veau bien cirés, avec son chapeau de feutre noir, de bonne forme, lui donnaient l'air d'un gentleman rentier, ou d'un propriétaire de *ranch*.

La réserve de ses manières et la recherche de son langage, étaient plus frappants avec ses vêtements de gentleman qu'il gardait, dans sa malle, au Plaza Hôtel.

Mais il ne fut pas longtemps avant de s'imbiber de whisky, et ce fut ainsi chaque jour. Il ne

manquait pas un jour de venir causer de Paris avec Robert, fier de pouvoir le faire en français tant bien que mal.

Mais un jour, il ne parut plus. Son salaire de plusieurs mois dépensé, sans adieux, discrètement, il était retourné dans la montagne.

Durant son séjour de trois semaines, quoique toujours sous l'influence du whisky, il ne s'était pas départi un instant de ses manières de gentleman.

CHAPITRE V

En ce temps, le candidat de la liste démocrate aux fonctions d'arpenteur du Comté, vint à San Juan poser sa candidature. Lorsque miss Elisabeth Boncœur, la jolie fille du boulanger canadien, vit le grand beau garçon à figure joviale qu'était S. Wortley Smith, elle dit à ses amis : « Je voterai pour lui. »

Le temps n'était pas encore où miss Suzan B. Anthony et ses sœurs suffragettes avaient conquis, pour les femmes, le droit de vote. Mais le cœur de Miss Elisabeth avait parlé. La remarque fut rapportée à Smith, qui avait remarqué la belle fille. Il dit : « Si je suis élu, je l'épouserai. »

Il fût élu, et, quinze jours après le vote, le mariage eut lieu au *ranch* de John Sargent, le riche propriétaire minier qui avait épousé la sœur aînée de miss Elisabeth. La plupart des grands *ranchos* vendus à des Américains par leurs anciens propriétaires, les Californiens de race mexicaine, n'avaient été délimités, lorsqu'ils étaient concédés par le Gouverneur, que très superficiellement, le cadastre du pays n'ayant jamais été fait.

Telle concession était indiquée partant de tel col ou de telle colline, et aboutissant à tel cours

d'eau. Aussi Smith était-il affairé à arpenter les *ranchos* pour les nouveaux propriétaires.

Il habitait avec sa jeune femme San Juan, où il devint vite populaire. A cette époque, la boulangerie du beau-père de Smith prit feu, et l'incendie se communiqua à la villa contigüe. Heureusement, ces maisons étaient séparées par un verger d'un côté et un jardin de l'autre, des maisons voisines, car il n'y avait, à San Juan, aucun moyen de combattre l'incendie !

Il n'y avait d'ailleurs pas eu d'incendie de mémoire d'habitant, et ce n'est, habituellement, que lorsque le mal surgit qu'on cherche le remède. On ne put que laisser brûler les deux maisons et sauver ce que l'on put en sortir.

Mais Smith, qui avait appartenu à une compagnie de pompiers volontaires, appela les citoyens à se réunir chez lui, dans le but d'organiser une compagnie semblable. On n'avait pas fait appel aux Californiens ; du reste ceux-ci se tenaient à l'écart de ce que faisaient les Américains ; les Américains appelant les Californiens *greasers*, tandis que ces derniers les appelaient des *gringos*. Les deux races ne se fréquentaient pas, mais se toléraient alors et vivaient en paix.

Tous les jeunes hommes et nombre de père de familles, artisans pour la plupart, firent partie de la compagnie de pompiers. Smith fut élu *Foreman*, grade suprême. Le charron Gregg devint le premier assistant *Foreman*, et le charpentier Lewis,

le second. A la réunion, on buvait du whisky et des grogs, on fumait et on délibérait.

Il fut décidé que l'on créerait une compagnie disposant d'échelles et de crochets, car on ne pouvait espérer réunir une somme assez forte pour acheter une pompe à incendie.

Cette compagnie possédait aussi des haches, des piques et des seaux de cuirs de toile forte, le tout accroché, avec les échelles et crochets, sur un long châssis que l'on traînait par des cordes. Quant au costume, il serait, selon la tradition, pantalon noir et chemise de flanelle rouge ; mais la casquette d'uniforme remplacerait le casque de cuir bouilli, que les compagnies plus anciennes et plus riches, seules, pouvaient s'offrir.

Tous les samedis soirs on faisait la parade et l'exercice de feu. Les hommes s'attelant tous, en double haie, aux deux cordes, tandis que les chefs marchaient en serre-file.

On choisissait une maison pas trop haute, et on faisait le simulacre d'éteindre un incendie. Tout l'attirail était décroché et on montait sur le toit. Une chaîne de seaux était formée jusqu'à la prochaine pompe, et les chefs criaient des ordres à travers leurs porte-voix. Puis on reprenait la marche, le long des deux rues principales, s'arrêtant à chaque bar et cabaret, pour boire une tournée.

A dix heures, on rentrait le châssis dans son hangar ; chacun retournait chez soi, sauf que quelques-uns des jeunes gens accompagnaient

Smith chez lui, sur son invitation, et là on fumait et buvait encore des *drinks* quelconques jusque vers minuit.

Smith était un *good fellow* (bon garçon) et tout *good fellow* savait boire.

Mais il n'y avait pas d'incendies. Or, sans incendie à combattre, la compagnie paraissait ridicule, avec ses parades et ses exercices hebdomadaires. Aussi y en eut-il. Le premier fût sans importance : une petite villa, dans un enclos au bout de la ville. On sauva des meubles, mais la villa, toute en planches, brûla entièrement. Les pompiers avec leurs haches et leurs crochets, avaient plutôt contribué à la destruction de la cheminée du toit et des chambranles des portes dans l'intention d'enrayer les progrès du feu.

Robert Dufour s'était signalé, par son intrépidité, montant sur le toit, assujettissant deux crochets de corde à la cheminée, afin de détruire le foyer de l'incendie, puis, hachant à tort et à travers, dans le toit qui brûlait. Le *Foreman* le complimenta à la première réunion de la Compagnie.

Robert avait été, un soir, à l'Hôtel National, où il arriva juste à point pour assister à un combat dans le bar, entre le *bar-keeper* de l'hôtel et le palefrenier de la Plaza. Ce dernier, nouvel arrivé, à San Juan, était un pugiliste professionnel. Ses poings énormes, à nus, de véritables marteaux, eurent vite fait de mettre son adversaire knock-out. Celui-ci était étendu, sur le dos, la figure

sanglante et tuméfiée, le nez en bouillie, les yeux fermés, bavant ; il avait craché deux dents. Il ne bougeait plus. Le palefrenier, de deux coups de pied, le poussa sous le billard, et s'en alla.

Personne ne s'occupa du pauvre diable, le propriétaire de l'hôtel étant absent.

Lorsque Robert le revit, quelques temps après, sa figure avait changé de forme. Son nez était aplati, des dents de devant manquaient. Il était devenu méconnaissable.

Une nuit vers onze heures, on cria, dans la Main Street : *Fire ! Fire ! (au feu !)* — et la cloche du hangar des pompiers, sonnait à toute volée. Le feu était dans le magasin de Daniel Harris, et avait déjà gagné le premier étage, qui servait d'appartement.

Il était trop tard pour pouvoir sauver la maison de Harris, aussi Smith employa tous ses efforts à empêcher les flammes d'atteindre la maison voisine, celle de Harris formant le coin d'une rue. Il fit verser constamment des seaux d'eau sur le toit voisin, ainsi que sur ceux d'en face.

Mais, tout à coup, le bruit courut que la resserre, en retrait du magasin, contenait des barils d'explosifs, de la poudre Géant pour la mine de mercure. Déjà des flammèches tombaient sur le toit. Smith fit enfoncer la porte à coups de hache et demanda des hommes pour sortir les barils, ce qui fut fait promptement.

Pendant qu'on sortait les marchandises de la

resserre, Robert et deux camarades étaient montés à l'étage du magasin. L'escalier y conduisant prit feu aussitôt après et, tout à coup, s'effondra dans la fournaise. Pendant que les trois pompiers descendaient des meubles par la fenêtre, à l'aide de cordes, des parties du parquet s'effondraient dans la fournaise du magasin. Par l'escalier, la retraite leur était coupée. « Sauvons encore le piano », dit Robert. C'était un piano carré d'une ancienne fabrication. Ils ne pouvaient le faire passer par la fenêtre à cause des quatre pieds. Alors Robert, prenant une hache abatit un des pieds et le piano fut descendu à l'aide d'une corde.

Puis les trois pompiers descendirent par la corde, attachée à l'appui de la fenêtre.

Le lendemain, Daniel Harris, rencontrant Robert, lui dit, en guise de remerciement : « Maladroit, pourquoi n'avez-vous pas dévissé le pied, au lieu de le briser ? » En effet, le pied eut put être dévissé, à condition que le pas de vis, en bois, ne fut pas gonflé et fonctionnât bien.

CHAPITRE VI

Dans la belle saison, lorsque le jour se prolongeait jusque vers dix heures, et que, dans ce climat idéal il était doux de contempler le beau ciel et de respirer l'air pur embaumé par les jardins et les rosiers, qui fleurissaient toute l'année, un groupe de jeunes filles américaines et de jeunes gens, se rencontraient après le repas du soir, et se promenaient aux environs de la ville, quelque fois s'asseyant, ou s'étendant contre une meule de foin, ou dans les hautes herbes d'un champ. Ils devisaient agréablement, car les jeunes ont toujours quelque chose à se dire. Une grande sympathie existait entre ceux qui composaient ce groupe d'amis, sauf entre Robert Dufour et Sam Wollenberg, le commis de Daniel Harris, un allemand, de quinze ans plus âgé que Robert.

Sam Wollenberg ne manquait aucune occasion de desservir ou de critiquer aigrement Robert. Un cas se présenta où cette inimitié prit une tournure plus prononcée.

Lewis le second assistant *foreman* de la Compagnie de pompiers, ayant quitté la ville, on devait élire son successeur à la réunion mensuelle prochaine. Le *foreman* Smith avait dit qu'il proposerait Robert Dufour. Son élection était à

peu près certaine. Mais Sam Wollenberg demanda à un de ses amis de le proposer aussi, et il se mit en campagne pour empêcher l'élection de Robert, s'imaginant être assez populaire pour arrêter les votes sur son nom. Le résultat fut désastreux pour lui. Il n'eut que deux voix, tout le reste fut pour Robert. Cette défaite attisa sa haine, et il ne tarda pas à le montrer.

Robert fréquentait les *bailes* californiens, aussi bien que les bals des Américains. Un matin, il aperçut de loin son ami Ramon Carreaga qui, levant la main, abaissa l'index, et le fit tourner, ce qui voulait dire : « Dansons ce soir ». Robert ne refusait jamais de danser. Ensemble, ils furent chez dona Guadalupe, obtinrent la salle du restaurant pour ce même soir, et engagèrent les musiciens californiens habituels, violon et guitare. Ils en informèrent ceux qu'ils rencontrèrent durant le jour. On se le disait l'un à l'autre, et presque tous les *paisanos* vinrent.

C'était pendant le carnaval où, selon la coutume des Californiens, on casse sur la tête de celui, ou celle, du sexe opposé que l'on veut distinguer, une coquille d'œuf remplie de miniscules morceaux de papier d'or et d'argent. Toutes ces chevelures dorées et argentées produisent un effet assez original aux lumières. Cette coutume, très ancienne, est l'occasion de déclarations sentimentales faites ainsi. Entre les danses on passait, comme rafraîchissements, des *sangrias* (punch

au vin rouge). Deux couples exécutèrent le fandango. Tout à coup le palefrenier de la Plaza, en tenue d'écurie, entra dans la salle et cassa un œuf frais sur la tête de l'un des musiciens. Robert Dufour qui, avec Ramon Carreaga, ayant organisé le bal, avait la responsabilité des bienséances, s'approcha du palefrenier et le pria de se retirer. Celui-ci tira Robert par le bras jusque dans la rue, et tâtant sa poche de revolver afin de savoir s'il était armé, se mit en posture de boxe.

Rapide comme l'éclair. Robert voyant, devant lui, l'image du *bar-keeper* de l'hôtel National étendu, la figure défoncée et sanglante, prit ses jambes à son cou et se sauva chez lui.

Tout aussitôt, on frappa à la porte du magasin.

« Ouvrez, disait-on, c'est moi, Simon Breen.

— Que voulez-vous dit Robert.

— Je sais ce que vous voulez faire. Vous voulez retourner là-bas avec votre revolver, mais je ne veux pas que vous fassiez cela.

— Oui, je le ferai. Je le tuerai, cette brute », dit Robert, qui n'avait eu aucune intention de retourner au bal ni de tuer personne.

Il ouvrit à Simon Breen, qui était député shériff, et qui lui assura qu'il allait arrêter le palefrenier et l'enfermer pour la nuit.

Donnant le temps au député shériff d'arrêter le boxeur, il mit son petit revolver en poche et retourna au bal.

Le lendemain, Simon Breen vint dire à

Robert que le palefrenier lui avait avoué que Sam Wollenberg lui avait offert vingt dollars s'il lui cassait la figure, à lui Robert ; qu'il n'avait aucune haine contre lui, et qu'il n'avait agi que pour l'appât des vingt dollars.

Simon Breen lui avait donné le choix de quitter la ville ce même jour, ou d'être arrêté. Il avait choisi de quitter San Juan.

Dans la soirée du même jour, Robert, entrant au Plaza, vit Sam Wollenberg dans un petit groupe. Il s'approcha et, racontant ce que ce dernier avait fait, il le traita de lâche et lui dit : « Pourquoi ne prenez-vous pas en mains vos propres querelles ; vous avez donc peur ? » Mais il ne put obtenir aucune réponse. Wollenberg se contentait de ricaner sans répondre.

CHAPITRE VII

Robert trouvait la vie douce, à San Juan. Les gens lui étaient sympathiques. Comme il était musicien, gai, aimant la danse, frayant avec tous, toutes les portes lui étaient ouvertes, et partout il était accueilli avec faveur.

Il allait souvent faire la causette avec le vieux père Breen qui, d'ordinaire après le repas de midi, chauffait ses rhumatismes au soleil, assis sur un banc devant sa maison, couvert de son éternel manteau.

Le père Breen était né en Irlande en 1790. Il se vantait, quoique ayant traversé l'Atlantique et le Continent américain, de n'avoir jamais vu ni bateau à vapeur, ni chemin de fer. Non pas qu'il n'eût pas les moyens de voyager, car lui et ses fils aînés avaient acquis des terres et du bétail, lesquels n'avaient fait que de s'arrondir et s'augmenter. Comme beaucoup d'Irlandais, il avait une grande sympathie pour la France et les Français. Parlant de l'Irlande, il disait que dans son île, en fait de reptiles, il n'y avait que des Anglais.

Il avait fait partie, avec sa femme et ses enfants, de la caravane d'émigrants qui étaient partis du Missouri avec leurs charriots couverts de toile,

trainés par des bœufs, ces grands chariots, que l'on appelait les steamers de la prairie.

En effet, toute l'étendue du pays entre le fleuve Missouri et les montagnes rocheuses, est plate comme une prairie. Selon la théorie du professeur Agassiz, toutes ces terres, tous ces Etats ont été, à une époque lointaine, le fond d'un Océan. A l'appui de sa théorie, il produisit des morceaux de squelettes de poissons, trouvés dans des fouilles faites dans ces terres et qui, reconstitués, se trouvent dans les musées.

Cette caravane d'émigrants emmenant avec eux tout ce qu'ils possédaient allait s'établir sur la côte du Pacifique, peu peuplée encore à cette époque. Elle était sous la conduite de l'un d'eux, nommé Donner, nouveau Moïse, qui a donné son nom à un lac fameux pour avoir été le témoin du martyre d'une grande partie de ces émigrants, lesquels y trouvèrent la mort.

Toutes les caravanes d'émigrants devaient, après avoir traversé les plaines interminables, passer les montagnes rocheuses, peuplées d'Indiens, souvent en guerre contre les blancs, et toujours mal disposés envers eux. Puis le désert du lac salé, où les Mormons, nouvellement installés, et qui avaient dû fuir les Etats où l'on ne les tolérât plus, car leur polygamie y était considérée comme criminelle, voyaient avec déplaisir leur nouvelle retraite découverte et constamment violée par les émigrants. Afin d'arrêter ce flot continuels ils

avaient, s'étant alliés avec des tribus d'Indiens, poussé ceux-ci à massacrer de faibles contingents d'émigrants. Il était même arrivé que des Mormons déguisés en Indiens avaient attaqué des caravanes d'émigrants !

La nuit, ces émigrants campaient, formant leurs nombreux chariots en cercle. C'était un rempart au centre duquel étaient les animaux. Les familles couchaient dans les chariots ou sous des tentes improvisées avec les toiles qui couvraient les chariots. Des hommes à tour de rôle montaient la garde et veillaient.

Les émigrants conduits par Donner, avaient subi maintes attaques, pendant lesquelles une partie importante de leur bétail leur avait été enlevée. Des mécontents accusaient Donner de s'être montré incapable dans l'organisation de la défense, ainsi que dans la direction de la route. Un drame intime aurait augmenté les dissensions.

La caravane déjà affaiblie, se divisa, et de ceux qui restèrent sous la conduite de Donner, aucun ne survécut aux malheurs dont ils furent frappés, perdus dans le désert, succombant finalement aux affres de la faim, sur les bords de ce lac nommé depuis : le lac Donner.

Breen avait pris la direction et la conduite de ceux qui s'étaient séparés de Donner, et avait réussi à les amener en Californie.

Lorsqu'après avoir, au milieu des plus grandes difficultés, traversé la Sierra Nevada, couverte

d'un linceul de neiges, la caravane réduite, usée, décimée par les privations et le froid, était arrivée en vue de la vallée du Sacramento, au versant ouest de la Sierra, et avait contemplé ce pays inculte alors, mais baigné par le doux soleil du printemps, au mois de février ; lorsqu'ils virent les arbres en feuilles et l'herbe verte des collines, ils se crurent dans un nouvel Eden.

Le père Breen n'aimait guère parler de ces temps. Mais il avait dit, un jour, à Robert qu'il ne voudrait plus revivre le passé, et ne voulait plus y penser. Un jour, Robert avait amené la conversation sur le voyage à travers le continent américain. Sans rien dire, le père Breen s'était levé et était rentré chez lui.

CHAPITRE VIII

Vers la fin de l'année 1868, une épidémie violente de petite vérole noire s'abattit sur la ville !

Un étranger était arrivé à San Juan, malade, et était descendu à l'hôtel National où il s'était alité. Le docteur Mac Dougall, qui avait été élu Sénateur des Comtés de Monterey et Santa Cruz, à la législature de l'Etat, habitait Sacramento, la Capitale.

Un jeune docteur était venu s'établir à San Juan. On ne connaissait de son passé que ce fait, qu'il avait été employé dans une pharmacie de San Francisco. Appelé auprès du malade, qui était fiévreux et se plaignait de douleurs dans les reins, il diagnostiqua une fièvre intermittente. Quelques jours après une éruption se produisit sur le corps du malade, et le docteur ordonna une purge. Mais la fièvre augmentait, le malade eut le délire. Le médecin paraissait ne pas comprendre son cas. Il le comprit bien moins encore lorsque le huitième jour, le malade mourut et que son corps se couvrit de plaques noires.

On l'enterra. Mais le lendemain, le nouveau *bar-keeper* de l'hôtel, fût pris des mêmes symp-

tômes. Comme il appartenait à la Compagnie des pompiers, deux de ses camarades le veillaient chaque nuit. Le troisième jour, il avait eu le délire, et deux autres cas semblables se produisirent dans la ville. Alors, le jeune docteur ayant demandé à la famille de l'un des malades de faire venir un médecin de San José, celui-ci avait déclaré que c'était la petite vérole d'un genre aigüe. Il prescrivit les soins à donner, indiqua les précautions à prendre, pour le public, parmi lesquelles la vaccination, mais s'en retourna chez lui, refusant de rester plus longtemps à San Juan.

Cinq jours plus tard, on comptait une vingtaine de personnes atteintes de la contagion. Le *bar-keeper* de l'hôtel était mort, et jusqu'à l'arrivée du médecin de San José, aucune précaution n'avait été prise, par personne. Les camarades s'étaient relayés à son chevet. On l'avait enterré avec le cérémonial habituel et sans que personne, ait, jusque-là, pris aucune précaution contre la contagion.

Ce ne fut qu'après l'arrivée du médecin de San José que l'on avait commencé à agir. Un comité s'était organisé, qui fit construire un baraquement, à un mille de la ville, pour servir de lazaret, et dans lequel on mit douze lits.

Le juge de paix John Bilk et un berger sans emploi voulurent bien servir d'infirmiers au lazaret, au salaire de cinq dollars et une bouteille de whisky par jour, pour chacun.

L'épidémie était venue de Chine, disait-on, et malgré les mesures de quarantaine et toutes autres mesures de prévention et de précautions très strictement exécutées, dans le port et la ville de San Francisco, il y eut quelques cas dans la ville, le drapeau jaune indiquant les maisons atteintes.

La diligence ne passait plus par San Juan. Tout le trafic prit une autre direction. Sans qu'aucune mesure fut prise par aucune autorité d'ailleurs, la ville était mise en quarantaine. Personne n'y venait plus. Malgré la sévérité de l'épidémie, il ne paraissait pas qu'un seul de ses habitants l'eut quittée.

Le docteur Mac Dougall, lors de sa campagne électorale, avait convoqué les *paisanos* à un meeting au bar de Lopez où, debout sur le billard, il leur avait dit : « Où que vous soyez, où que je sois, si jamais l'un de vous avait besoin de moi, qu'il n'hésite pas à me le faire savoir, je serai toujours prêt à vous servir. »

San Juan, sans autre médecin qu'un incapable et un inexpérimenté, avait besoin des soins du docteur Mac Dougall, mais il ne venait pas. La politique, sans doute, le retenait à Sacramento.

Les bars faisaient de bonnes affaires, car le bruit s'était répandu que l'alcool était un préventif.

On installa douze lits de plus au lazaret. Mais les malades qui avaient une famille, restaient chez eux. Néanmoins, les lits étaient tous occupés. On

avait fait des cercueils grossiers, d'avance, pour les besoins du lazaret. Chaque nuit, une voiture venait prendre les morts de la journée et les conduisaient au cimetière. Un matin, Robert, ouvrant le magasin, vit un cercueil, occupé, gisant au milieu de la chaussée. Le conducteur de la voiture des morts, ivre, avait mal chargé les cercueils et il en avait perdu un en route.

Le bruit courait que les Californiens avaient memacé de mettre le feu à la Main Street, afin de purifier l'air et de chasser ainsi l'épidémie.

Les marchands, réunis, organisèrent alors, entre eux, une patrouille de nuit de trois hommes armés, chacun devant à son tour en faire partie.

Il y avait eu un commencement d'incendie vite éteint dans le magasin de deux Français nommés Sayou et Marcou. Une nuit que Robert avait offert de remplacer un de ceux qui étaient de patrouille, il y eut, de nouveau, une alerte de feu dans ce même magasin. Une mince colonne de fumée sortait du toit de l'arrière boutique. L'alerte avait eu lieu à temps. Quand la patrouille pénétra dans la maison, ayant éteint le commencement d'incendie, l'un des hommes, Daniel Harris, s'aperçut que le plancher du magasin était arrosé de pétrole.

Se tournant vers l'un des deux associés qui ne s'étaient pas couchés, il lui dit : « Prenez garde, on trouvera toujours un morceau de corde pour ceux qui le méritent. »

Une autre nuit, où Robert était de patrouille,

cette dernière avait été se reposer et se chauffer autour du poêle de l'hôtel de la Plaza, dans la salle basse où se tenait le veilleur de nuit. Quelqu'un entra en courant et s'assit sur une chaise près du poêle. C'était un malade, la figure couverte de pustules, qui venait du lazaret.

Il raconta qu'il avait eu le délire, avait fait du bruit et dérangé les infirmiers en se levant plusieurs fois. Alors, ceux-ci, lui avaient dit que s'il ne mourait pas, afin de ne plus les déranger, et s'il n'abandonnait pas son lit à d'autres malades, qui en étaient dépourvus, ils l'étoufferaient. C'est pourquoi il avait fui le lazaret.

On ne put le faire retourner au lazaret qu'en lui donnant deux bouteilles de whisky à offrir aux infirmiers, afin qu'ils acceptassent de le recevoir.

Plus de la moitié des habitants payèrent leur tribut à l'épidémie.

Parmi ceux qui lui échappèrent, la plupart avaient été vaccinés. Deux ou trois fois par semaine, Robert, un des rares valides de la Compagnie, mettait en berne le drapeau du hangar qui annonçait la mort d'un de ses membres. Il n'avait plus de relations avec personne en dehors de la ville. Son frère, qui, auparavant, correspondait rarement avec lui, ne lui écrivait plus, afin de ne pas recevoir ses lettres qui eussent pu transmettre la maladie, si contagieuse.

Lorsque l'épidémie eut disparu de San Juan, elle avait fait 136 victimes, principalement parmi

les Californiens qui, presque tous, n'avaient jamais été vaccinés. Il y eût ceci de remarquable, qu'il n'y avait eu qu'un seul mort, le menuisier Bernard, parmi les européens. Il n'avait probablement jamais été vacciné.

Le curé espagnol de la Mission avait été très exposé, ayant été appelé journellement pour administrer l'extrême onction aux mourants. Mais il ne fut pas atteint par la maladie.

Pendant qu'avait duré l'épidémie, personne n'avait été vacciné, à San Juan. Le jeune médecin ne l'avait pas conseillé. Peut-être n'eut-il pas su le faire !

CHAPITRE IX

Peu à peu, la ville ayant retrouvé son apparence et son animation coutumière, la diligence revint et reprit son ancien itinéraire. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Le chemin de fer avait été construit de San José à Gilroy, et de là, il était projeté de lui faire suivre la vallée qui contournait San Juan. Il allait traverser la nouvelle ville qui se créait au centre du *ranch* du Colonel Hollister, et qui allait porter ce nom. Une autre ville était née, plus au midi. C'était Salinas City.

Pour quelque temps, San Juan jouissait encore de son animation et de son ancienne gloire de ville de passage, où de grands marchés s'étaient toujours traités.

On avait revu les *vaqueros*, en goguette, au galop de leurs petits chevaux mustangs, tirer les balles de leurs revolvers en l'air, à droite et à gauche, criant : « Viva California » ou : « Viva Mexico, *Carajo* ! ».

On avait revu des *rancheros* californiens, entrer à cheval dans la grande salle du bar de la Plaza, et faire une partie de billard, sans descendre de leurs chevaux.

Il arrivait que l'un d'eux, à la fin de la partie,

lançait une bille d'ivoire dans la grande glace qui ornait le fond du bar.

John Comfort, qui trônait derrière le bar ne perdait pas, pour cela, son calme habituel. Mais il ne manquait pas, lorsque, le lendemain, redevenu sobre, le coupable venait régler la casse, de lui faire payer le dommage à trois fois sa valeur.

Un soir, à l'heure du dîner, Robert étant seul au magasin, vit un *vaquero* ivre qui faisait mine d'entrer à cheval. Il prit un manche de pique, dans un baril, et, comme le cheval, rétif d'abord, mettait le pied sur le seuil, il appliqua, sur le front de l'animal, un coup qui le fit reculer et sauter en arrière de douleur !

Le *vaquero*, alors, attachant son cheval à la barrière devant le magasin, tira sa *navaja* et se précipita vers Robert. Mais ce dernier reculant de quelque pas, lança son manche de pique à la tête du *vaquero* qui tomba sur le dos, étourdi. S'il s'était approché suffisamment de Robert, il lui eut ouvert le ventre, comme à un mouton...

Robert alla quérir le Shériff, qui, d'un coup de pied, fit se relever le *vaquero* et qui l'enferma pour la nuit dans un réduit de l'hôtel. Le lendemain matin, il lui donna cinq minutes pour quitter la ville, où il ne reparut pas de quelques semaines.

Il n'y avait plus de bals, ni de *fandangos*. Trop de familles pleuraient des êtres chers.

Quelques semaines après ces évènements, Robert accepta l'offre qui lui avait été faite, de San Francisco, d'accompagner au Mexique une cargaison de marchandises et de la vendre.

Lorsqu'il quitta San Juan, tous ses camarades de la compagnie de pompiers l'accompagnèrent au terminus du chemin de fer, en uniforme. Et lorsque le train se mit en marche, et que tous poussèrent trois hourras en son honneur, Robert sur la plateforme du wagon, avait le cœur gros et les larmes aux yeux.

BANTAS STATION

CHAPITRE 1^{er}

Lorsqu'en 1869, la station de Bantas, sur le chemin de fer d'Oakland à Sacramento, via Stockton, fut ouverte, le village ne comptait encore que l'hôtel et l'échoppe d'un forgeron.

Dans l'espace de six semaines, deux magasins de marchandises générales, un restaurant, trois cabarets, un marchand de bois de construction et un autre forgeron s'y établirent. Et dans les six semaines qui suivirent, dix autres maisons sortirent de terre.

Toute la plaine, au Sud de la concession Fremont jusqu'au pied des collines, était cultivée. C'étaient des fermes de 160 acres, terres que les occupants avaient trouvé vacantes et que, selon la loi concernant les terres du gouvernement fédéral, ils avaient déclaré prendre, occuper et cultiver, et qu'ils promettaient de payer dans les délais voulus, à raison d'un dollar et quart par acre.

D'aucunes sections de 640 acres avaient été réclamées, en vertu de leur concession, par les constructeurs du chemin de fer. Et les seizième

et trente deuxième sections avaient été vendues au bénéfice de la caisse des écoles.

Le Congrès avait voté la construction d'une ligne de chemin de fer allant de l'Océan Pacifique à la rivière Missouri, d'où plusieurs lignes étaient déjà construites jusqu'à New-York.

La concession offerte à toute personne ou société construisant ce chemin de fer, comprenait : 1^o la garantie du gouvernement fédéral de l'intérêt et du remboursement de dix mille dollars d'obligations, par mille construit dans la plaine, et de quarante mille dollars par mille dans la montagne ; 2^o la cession de dix sections de terre vacante de chaque côté de la ligne construite.

Mais, avant que cette garantie ne soit donnée et ces terres cédées, cent milles de chemin de fer devaient être construits et équipés.

La loi accordant ces subsides pour la construction de ce chemin de fer avait été votée, surtout, en raison de la guerre de sécession.

Dès l'abord, on prévoyait l'impossibilité, ou, au moins, les plus grandes difficultés pour la traversée de la Sierra Nevada où la neige était éternelle. Mais il se trouva des hommes audacieux qui s'organisèrent pour entreprendre cette œuvre gigantesque.

Une compagnie se forma qui commença les travaux au Missouri. Cette compagnie entreprenait de traverser les Montagnes rocheuses, tandis qu'une autre compagnie s'était organisée en Californie, à

Sacramento, pour construire à partir de cette ville, vers l'Est, à travers la Sierra Nevada.

Quelle était la compagnie qui entreprenait ces travaux d'hercule devant lesquels les compagnies les plus puissantes avaient reculé ?

C'étaient quatre négociants de la ville de Sacramento. Un ancien Gouverneur de la Californie, négociant en huile de pétrole, deux quincailliers associés, et un petit marchand de tissus. La fortune totale des quatre, était estimée au-dessous de trois cent mille dollars. Mais si leur courage et leur énergie eut pû être monnayée, elle aurait atteint bien des millions de dollars.

Ce courage et cette énergie, si haut qu'ils atteignissent, pourraient-ils remplacer les millions nécessaires et indispensables pour construire les cent premiers mille obligatoires, pour que l'émission des obligations garanties fut permise ?

Eh bien, oui, les quatre associés se partagèrent la besogne, et, sans même risquer leur propre capital, ils obtinrent des prêts, des subsides des villes, des comtés, et des états que la ligne devait traverser, suffisamment pour atteindre le but.

L'ancien Gouverneur et l'un des quincailliers, politiciens intriguants se chargèrent d'obtenir les subsides. Telle ville récalcitrante était menacée d'être contournée et de voir la gare à distance. Pour les états et les comtés, on avait l'influence des élections de leurs législatures et de leurs conseils, afin que les candidats favorables soient élus.

L'influence de la Compagnie, qui allait employer tant de monde et donner de grands contrats, grandissait dans les deux partis politiques.

Les difficultés ne leur firent pas faute, les obstacles ne leur furent pas épargnés, mais ils réussirent finalement à construire et équiper cent milles de route, de Sacramento à Dutch Flat. et alors, si je puis dire, ils travaillèrent sur le velours.

Ces obligations, garanties par le gouvernement, suffisaient pour le coût de la construction. Ils ne vendirent les terres qu'au double ou au quadruple du prix auquel le gouvernement vendait les siennes.

Sur la construction de la ligne et sur son équipement ils firent des bénéfices en passant les contrats à une compagnie de construction et d'équipement, organisée par eux-mêmes, et dont eux seuls détenaient les actions.

Ce fut à Ogden, au Lac Salé, qu'ils rencontrèrent la ligne venant du Missouri, celle de l'Union Pacific Railway company, laquelle avait traversé les Montagnes rocheuses, et avait construit une ligne d'environ un tiers plus longue que la leur, dénommée : le Central Pacific Railroad.

Là, fut établie, en grande cérémonie, la jonction des deux lignes. Les deux terminus furent scellés par des éclisses, des boulons et de gros clous d'or pur.

CHAPITRE II

Nous sommes en 1869. Tout le long du nouveau chemin de fer, ainsi que tout au long de la ligne qui le prolongeait, de Sacramento à Oakland, à chaque station, de nouvelles villes, des villages sortaient de terre, comme des champignons après la pluie.

A Bantas, trois mois après l'ouverture de la gare, vingt-cinq maisons avaient été élevées.

Robert L. et Auguste B. avaient ouvert le magasin le plus important du village. Les marchandises de toutes sortes, achetées à San Francisco, qui devaient garnir le magasin, étaient arrivées. Depuis le lever du soleil ils avaient travaillé à tout installer dans les rayons, sous les tables, sur les comptoirs et dans la soupente, derrière le magasin.

Les caisses de tissus, de vêtements pour hommes, de chaussures et de quincaillerie, les ballots de couvertures et de literie, les barils de faïence, de verrerie, avaient été déballés et rangés. La grosse alimentation, les articles de ménage et les outils agricoles étaient étalés dans la soupente.

Tout avait reçu un emplacement définitif ou provisoire. Les lits des deux associés étaient dressés dans la soupente. Les deux amis, épuisés

d'avoir travaillé dix-huit heures, sans cesse, allaient éteindre les lampes et se reposer jusqu'au matin. Auguste racontait que, récemment, à San Luiz-Obispo, un marchand avait été assassiné la nuit, après avoir ouvert à des malfaiteurs qui avaient frappé à la porte, et il demandait à Robert ce qu'il ferait dans un cas semblable, lorsqu'ils entendirent les pas d'un cheval s'approchant, et deux coups furent frappés à la porte du magasin.

Robert sursauta disant à Auguste : « N'ouvre pas ! »

Auguste, de dix ans plus âgé que Robert, avait vivement réfléchi que, nouveaux arrivants, et ayant besoin du bon vouloir des habitants, ils ne pouvaient s'exposer à refuser, peut-être, un secours à un malade. Il dit à mi-voix à Robert : « Toi, derrière le comptoir, la main sur ton revolver ». Puis il ouvrit la porte, ayant lui-même, mis son revolver dans la poche de son veston.

C'était un fermier qui venait demander une bouteille de whisky ou de rhum, pour alléger les douleurs d'estomac de sa femme.

Robert et Auguste avaient pris leur repas à l'hôtel de Bantas adjacent à leur magasin, mais le soir ils n'avaient pu manger à cause des insectes mille-pattes, parasites qui sortaient de la terre vierge, fraîchement retournée et qui, attirés par la clarté des lampes, avaient pénétré dans l'hôtel, grimpant sur les tables, dans les plats, les assiettes et les tasses ; lorsqu'on les chassait elles revenaient, et

quand on les écrasait, elles répandaient une odeur insupportable. Ils avaient dû se contenter de souper d'une boîte de sardines et de biscottes.

L'espoir d'une bonne récolte avait fait place à une déception amère. Leur première année à Bantas était une année stérile, par suite du manque de pluie. Sept pouces seulement étaient tombés au premier avril. Rien n'avait poussé. L'herbe des récoltes de blé et d'orge n'était sorti de terre qu'à une hauteur de quelques centimètres, à peine assez pour un très mince pâturage.

Ils durent restreindre les crédits et réduire leurs affaires. Puis, la guerre ayant éclaté entre la France et l'Allemagne, Robert avait fait venir un drapeau français, et demandé à un ami de San Francisco de lui télégraphier chaque nouvelle de victoire. Il ne prévoyait la possibilité d'aucune défaite. A peine les hostilités ouvertes, il reçut un télégramme lui annonçant que Sarrelouis et la citatelle étaient pris. Ce fut avec joie qu'il monta sur le toit du magasin et y planta le grand drapeau, dont la vue excitait la curiosité des voyageurs des trains transcontinentaux. Mais il était seul, avec Auguste, à se réjouir d'une victoire française. La presse américaine, et, partant, les Américains, donnaient leur sympathie à l'Allemagne. Les Allemands étaient nombreux en Californie et, de plus, on n'avait pas encore oublié, ni pardonné, l'expédition du Mexique et l'établissement d'un empire sur le continent américain, imputable à

la France, et en contradiction avec la doctrine de Monroé.

Dans le courant de l'après-midi, un grand gaillard de fermier prussien, venant au village et apercevant le drapeau français, entra au magasin, et, s'adressant à Robert, lui dit que si, dans cinq minutes, le drapeau n'était pas enlevé, il l'abattrait d'un coup de feu. Et il s'en fut emprunter un revolver. Robert était monté sur le toit avec son fusil de chasse armé. Quand le prussien, repassant devant le magasin, aperçut Robert sur le toit avec son fusil, il oublia sa menace, sans doute, car il ne chercha pas à l'exécuter.

Robert, indigné de l'attitude de la presse américaine et de l'appui moral qu'elle donnait à l'Allemagne, appui justifié quelque peu du point de vue des neutres, par la dépêche d'Ems, écrivit une lettre à l'*Alta California*, le plus grand journal de San Francisco, rappelant aux Américains l'appui que Lafayette et Rochambeau, avec des troupes françaises, des navires et de l'or, leur avaient prêté lors de la lutte pour leur indépendance. L'*Alta California* publia la lettre en première page, mais, seuls, les Irlandais, en Amérique, faisaient des vœux pour la France. Les originaires du Sleswig Holstein, qui étaient en petit nombre aux environs de Bantas, étaient aussi pour la France, mais leur sympathie changea de direction après les victoires allemandes. Le quatre septembre, la nouvelle de la défaite de

Sedan était arrivée. Ce jour-là, un marchand de Hill's Ferry, un allemand descendu à Bantas du train de San Francisco, était entré au magasin et narguait Auguste, lui racontant des détails sur la bataille. Cent vingt-cinq mille prisonniers y compris l'Empereur. Auguste se refusait de croire à semblable défaite, attribuant ce qu'il pensait être une fausse nouvelle à une manœuvre électorale de la part des républicains pour flatter les allemands et attirer leur vote. Il fit, avec le marchand allemand, un pari de trois cents dollars que la nouvelle ne serait pas confirmée. L'Allemand n'ayant que cent dollars sur lui, chacun versa cette somme qui devait être complétée huit jours après, ou abandonnée par celui qui ne verserait pas le complément. Huit jours après, Auguste ne croyait pas encore à la réalité de la défaite de Sedan, et il versa deux cents dollars.

L'hiver de 1870 à 1871 avait été encore plus dépourvu de pluie que le précédent. Pas le moindre brin d'herbe ne sortait de terre sur la vaste plaine. Auguste, miné par le chagrin que lui avait causé la guerre, sans nouvelles de sa famille enfermée dans Metz, ayant en lui le germe de la maladie qui devait l'emporter, était parti aux Iles Sandwich.

Robert se trouvait seul au magasin avec Tom

Paine le receveur de la poste, et il était complètement seul la nuit.

Tom Paine était le plus ancien habitant du pays. Il était anglais de naissance. Personne ne savait rien de son passé avant qu'il ne vint s'établir, en l'année 1855, sur un bras du fleuve San Joaquin auquel on avait donné son nom : *Tom Paine's slough*. Un petit pont traversait ce bras de fleuve, et c'était à cet endroit que Tom Paine avait établi son petit cabaret. Il s'était approprié les principes libéraux et de philosophie de son homonyme, le politicien anglais du dix-huitième siècle, qui avait combattu en Amérique avec l'armée de Washington pour l'indépendance, et qui avait été membre de la Convention en France. Il n'avait aucune ambition, était serviable, charitable pour les défauts et les fautes d'autrui, et n'avait qu'un défaut, l'abus de whisky.

Il avait abandonné son cabaret, lorsque son ami Banta avait construit l'hôtel sur la ligne du chemin de fer, alors projeté, pour habiter chez Banta, dont il était devenu une sorte de factotum. Mais lorsque la gare fut ouverte, et que le village prit de l'importance, il fallut à Banta un homme plus jeune, plus agile, et à l'esprit plus ouvert. Alors Tom Paine fut délégué au magasin d'Auguste et Robert, comme receveur de la poste. Cela était devenu sa seule occupation, et il l'exerçait comme un culte. Il avait obtenu le privilège de boire gratuitement au bar de l'hôtel Banta, attendant au

magasin, où le même privilège lui avait été accordé. Mais il était arrivé un moment où, ayant abusé de ce privilège, sa santé en avait été affectée. Alors, d'un commun accord, Banta et Robert lui avaient demandé de ne plus boire.

Sans aucune observation, il avait cessé d'aller quatre ou cinq fois par jour, au bar de l'hôtel, et autant à la soupente du magasin, où des barils de whisky étaient rangés sur un chai. Il en alla bien ainsi pendant quelques jours, d'autant plus que deux missionnaires protestants étaient venus à Bantas prêcher la tempérance.

Ces deux missionnaires, tout de noir habillés, redingote boutonnant jusqu'au col, col droit et cravate blanche, chapeau de feutre souple, étaient descendus du train de San Francisco à la gare et, portant leur valise, allant à l'hôtel, s'étaient arrêtés au magasin où, avisant Robert et Tom Paine, ils leur avaient dit : « Comment êtes-vous au sujet de la tempérance ? » Tom Paine souriait narquoisement, tandis que Robert répondait : Nous vendons toutes sortes de liqueurs, et l'on en vend dans plusieurs autres établissements. Si tous ceux qui en vendent cessaient de le faire, je n'hésiterais pas à faire comme eux. »

Alors les deux missionnaires tombèrent à genoux au seuil du magasin et chantèrent un hymne, puis un autre. Lorsqu'ils se relevèrent ils dirent qu'ils prêcheraient trois soirs consécutifs, avant le coucher du soleil. L'après-midi, ils

allèrent, séparément, faire des prosélytes chez les habitants du village, et les fermiers qui vinrent nombreux et se tinrent debout.

Le plus jeune des deux missionnaires, un homme jeune, à la barbe noire, le teint pâle et les yeux brillants, prêchait avec une grande ardeur. Il fit un tableau tragique de l'esclavage des ivrognes qui éprouvent une irrésistible passion pour les liqueurs fortes, et de leur fin misérable, les montrant dans les affres du *delirium tremens*, empreints de terreur, se croyant la proie de serpents et de rongeurs qui mordent leurs extrémités. Il les supplia de venir à Dieu, de faire le vœu de tempérance, les menaçant de tous les maux et des foudres du ciel, s'ils ne renonçaient aux tentations de Satan.

L'autre missionnaire, lorsqu'à son tour il monta sur la chaise, décrivit d'une façon humoristique les ridicules de l'ivrogne, les atteintes à sa situation sociale et financière, ainsi que le mauvais exemple qu'il donnait à ceux de sa famille, et l'opprobre auquel il s'exposait, tandis que ceux qui se reformeraient et qui viendraient à Dieu, pourraient, comme le prophète Elysée, monter au ciel dans un char de feu, et fréquenter là-haut, des hommes comme Moïse et Aaron, David et Salomon, Saint-Pierre et Saint-Jean.

Le lendemain, la jeune femme d'un fermier qui était venue au magasin, disait à Robert qu'elle avait eu la visite du missionnaire à la barbe

noire, lequel, après lui avoir parlé de religion et de tempérance, avait alors essayé de lui inculquer la passion d'un culte tout autre que celui de la vertu et de la religion.

Ce même soir, ce missionnaire commença son prêche en se frappant la poitrine, et en s'accusant tragiquement, avec des cris de désespoir, d'avoir enfreint les préceptes du Seigneur, d'avoir pêché, d'avoir écouté Satan, et s'engageant envers Dieu à faire pénitence.

Le seul résultat visible, qu'eurent, à Bantas, ces prêches pittoresques, fût qu'un fermier perdit la raison, s'imaginant être monté au ciel et fréquenter les prophètes et les saints du Paradis.

Mais Tom Paine n'avait pas été convaincu. Privé de whisky depuis un mois, il était triste, toujours triste. Il causait peu, se nourrissait peu et semblait devenir neurasthénique. Beaucoup remarquaient sa déchéance morale. Alors Banta, craignant pour la santé de son vieil et fidèle ami, proposa à Robert que tous deux lui rendissent le privilège de boire, tout en lui commandant de n'en pas abuser.

Il en usa, et en usa trop pour sa santé et pour son âge. Mais il était toujours le philosophe et l'homme de bonne compagnie qu'il avait été.

Un soir d'hiver, après le dîner, Robert remarqua qu'il tremblait de tous ses membres et avait peine à se mettre en route pour regagner sa demeure, située à un kilomètre de Bantas. Il lui conseilla,

avec insistance, de rester et de se coucher dans le lit d'Auguste, dans la même chambre que Robert. Tomeût une crise de *delirium tremens* qui empira durant la nuit. Robert s'en fût réveiller le docteur, qui habitait l'hôtel, et qui était, lui-même, un fervent de l'alcool.

Il n'y avait rien à faire pour soulager le malade. Il ne parlait pas, cherchant quelquefois à prononcer des paroles qui étaient inintelligibles. Quelquefois, il secouait ses jambes comme pour les dégager d'une étreinte. Le docteur dit à Robert qu'à ce moment Tom Paine devait se croire la proie d'animaux rampants et rongeurs.

Il ne respirait plus que péniblement. A cinq heures du matin, le Docteur, qui était resté à son chevet avec Robert, dit qu'il était à l'agonie. A huit heures, Tom rendit le dernier soupir.

On ne lui connaissait aucun parent. Il ne recevait de lettres de personne. Mais, dans le pays, tous étaient ses amis, et longtemps on regretta de ne plus le voir là, bon, serviable et souriant, le plus ancien habitant connu du pays.

Au nord de la voie du chemin de fer, le sol, moins fertile que celui du sud, faisait partie de la concession qui avait été donnée autrefois au Général Frémont par le gouvernement mexicain et qui s'étendait jusqu'au fleuve.

Le Général Frémont, né en Géorgie, avait été un des généraux de l'armée confédérée, lors de la guerre de sécession. Comme général, il n'avait réussi qu'à se faire battre, ainsi qu'il l'avait fait comme candidat présidentiel en 1856.

Mais, où il prit sa revanche, ce fut lorsque, après avoir obtenu la concession de terre du gouvernement mexicain, il leva une troupe de flibustiers, avec lesquels il organisa une révolte contre ce gouvernement, et contribua grandement à faire annexer la Californie aux Etats-Unis.

Il réussit encore, lorsque, nommé Président du Memphis et El Paso Pacific Railroad, il pût vendre un gros paquet d'obligations de cette ligne, alors en mauvaise situation, à d'innocents banquiers parisiens, ce qui lui valut une condamnation que lui infligea le tribunal de la Seine.

Le général n'avait pas gardé longtemps la concession de terres. Il en avait fait argent peu après l'annexion, mais en réservant un droit de pâturage pour un jeune métis nègre qu'il avait amené du Sud et qu'il avait élevé.

Ce jeune nègre était resté sur le San Joaquin. Y avait-il quelque relation mystérieuse entre lui et le général, chose assez commune autrefois sur les plantations du sud, à l'époque de l'esclavage ?

Le nègre avait possédé un certain nombre de bêtes à cornes, qui paissaient et se multipliaient. Il n'en vendait que peu, pour ses modestes besoins, et, à l'époque de la création du village de Bantas, son

troupeau était très important. Il avait quarante-cinq ans, et ne savait ni lire ni écrire. L'école ouverte, il avait fait partie des élèves, et bientôt il put écrire son nom pour signer. Il fut très flatté lorsqu'un élégant monsieur, un anglais, lui demanda d'avaliser un effet afin de lui permettre d'acheter un bateau à vapeur pour le transport des blés sur le fleuve. Mais lorsque la traite fut impayée et qu'il eût à vendre plus de cent têtes de bétail pour la payer, il réfléchit, et le résultat de ses réflexions fût qu'il cessa d'aller à l'école et ne sût plus écrire son nom.

Le village de Bantas battait alors son plein. Ses habitants prévoyaient un bel avenir pour la station, entourée de plus de cinquante mille acres de terre cultivée et dont la gare recevait le frêt pour un territoire considérable vers le Sud, ainsi que les produits de ce vaste territoire, durant les nombreux mois où le fleuve n'était pas navigable.

Ils s'ingéniaient à attirer les fermiers d'alentour, et, pour ce faire, on dansait beaucoup à Bantas. Ces belles soirées d'automne on dansait dans la rue, sans se soucier de la poussière, au son du violon et du banjo. Et le samedi, les musiciens aveugles, Smith et Fuller, venaient de San Francisco, faire danser, soit dans la salle-à-manger de l'hôtel, soit dans la partie vacante du grenier à foin du loueur de voitures O'Brien.

Pour les valse, très en vogue alors, c'était toujours la même valse lente, avec le cornet à

piston et la guitare; tandis que, pour le quadrille, Smith reprenait son violon et criait les figures de l'ancienne contre-danse française. Les autres danses étaient plus rares. Mais la tradition voulait que l'on dansât au moins un quadrille des lanciers, malgré que les danseurs s'y embrouillassent toujours, et qu'avant le souper, à minuit, on dansât la *Virginio reel*, chacun avec la danseuse qu'il avait invitée pour le souper.

D'aucuns venaient à ces bals du Samedi, de huit à dix mille à la ronde.

CHAPITRE III

La station rivale, Ellis, à six milles à l'ouest, ne possédait pas de jeunesse âpre au plaisir. Ses habitants avaient des goûts plus sérieux. Ils avaient organisé un service divin, le dimanche, dans l'école. C'était le juge de paix Hayes, un fermier, qui, étant aussi pasteur presbytérien, prêchait la bonne parole.

Ils avaient aussi formé une loge de l'ordre des *Old Fellows*, pour laquelle les membres avaient loué une salle construite pour eux au-dessus de l'hôtel.

Il n'y avait eu que deux membres de cet ordre dès l'abord, dans le pays, mais ceux-ci eurent des adhésions suffisantes pour que des dignitaires d'une loge de Stockton vinssent initier une fournée de candidats et inaugurer la nouvelle loge.

D'autres furent admis, et bientôt il y eut une trentaine de membres.

Les adeptes qui désiraient être initiés aux bienfaits et aux mystères de l'ordre, frappaient à la porte de la loge en session. Un guichet s'ouvrait et, de l'intérieur on demandait au néophyte qui il était et ce qu'il désirait.

« Je désire, disait-il, être initié à l'ordre des *Odd Fellows*. »

On le faisait pénétrer, les yeux bandés. Dès

l'entrée il entendait un bruit de chaînes de fer que l'on secouait. On lui posait quelques questions et, lorsque ses yeux étaient débandés, il se trouvait devant un squelette humain dans un cercueil. Mais à Ellis, on n'avait pu encore se procurer ce matériel coûteux, et on l'avait remplacé par un squelette peint en noir sur une bande de percale.

Un dignitaire à perruque et longue barbe, qui représentait le Temps, indiquait le squelette, en disant au néophyte que là était l'image de ce qu'il serait un jour. Et, devant le squelette, le néophyte faisait le serment de garder le secret sur les signes de l'ordre qu'on allait lui faire connaître. Puis, un autre dignitaire lisait un passage de la Bible, dans lequel il était dit que le jour viendrait où l'on changerait les épées en serpes à greffer et les boucliers en socs de charrue.

Ensuite tous les membres chantaient un hymne religieux, et le néophyte était amené devant le trône du noble grand, qui l'admettait officiellement comme membre de l'ordre indépendant des *Odd Fellows*, l'ordre le plus nombreux de toutes les Sociétés secrètes des Etats-Unis, et dont les principes sont tous de charité et d'amitié entre ses membres.

Les membres de cet ordre ne devaient pas lutter entre eux. Ils ne devaient pas entamer de procès contre un membre. Toute dispute entre deux membres devait être soumise à l'arbitrage du noble grand.

Le Président Wilson n'avait rien inventé lorsque, cinquante ans plus tard, il innova la Société des Nations.

Bantas avait été le premier village à construire une école. On avait fait une souscription qui avait rapporté de quoi construire l'armature, le plancher et le toit, ce que l'on avait fait de suite. Ensuite on avisa pour le reste. Des jeunes gens organisèrent une troupe d'amateurs minstrels. Ils étaient neuf, à part l'orchestre de trois musiciens amateurs. Les minstrels s'étaient noirci la figure et les mains. Au milieu était, sur la scène, l'interlocuteur, lequel annonçait les morceaux de chant et engageait le dialogue avec le joueur d'osselets au bout du demi-cercle à droite, ou avec le joueur de tambourin à l'autre bout. Ce dialogue devait toujours amener quelques réparties comiques ou spirituelles et était intercalé entre les chants, toujours avec reprise par le chœur.

Deux représentations rapportèrent de quoi finir l'école.

Les terres avaient étéensemencées, mais les pluies ne venaient pas suffisamment.

En novembre, on avait placé tout espoir dans le mois de décembre, mais la Noël et le Jour de l'an passèrent sans qu'il tombât plus de trois pouces de pluie. On avait alors placé tout espoir

dans le mois de janvier. Mais Janvier passa sans que l'on ait eu plus de cinq pouces. Et alors, tandis que des optimistes s'accrochaient à l'espoir de pluies tardives on dut abandonner tout espoir de bonne récolte.

Ce fut à peine s'il avait poussé quelques pouces d'herbe. Les affaires du village en souffraient, mais on continuait à danser. Les fermiers cherchaient des ressources dans l'élevage de volailles ou de porcs, réduisaient leurs dépenses et achetaient à crédit.

Vint l'hiver suivant, et ce fut pis. La terre était desséchée et il y eut encore moins de pluie. C'était l'année terrible en France, ce fut l'année terrible aussi sur toute la longueur du côté ouest de la vallée du San Joaquin, où la terre non sablonneuse comme la plaine à l'est du fleuve, avait besoin de plus de pluie.

Les crédits durent s'étendre. Quelques fermiers durent être aidés. Un certain nombre, pour ensemençer à nouveau leurs terres, durent s'engager à donner le quart de la prochaine récolte, en sacs, pour la semence et le fourrage nécessaire à la nourriture des chevaux de labour.

Enfin l'hiver de 1871-72 vint qui amena des pluies torrentielles. Il y eut seize pouces de pluie, à Bantas, avant le premier février. C'était la joie, la jubilation générale. Il y eut tant de pluie que la voie du chemin de fer fût emportée par les eaux, en divers endroits.

Dans les bas-fonds le long du fleuve, dans les pâturages maigres de la concession Frémont, après ces deux années stériles, le bétail n'avait plus la force de sortir des terres envahies par la crue du fleuve, et crevait sur place en nombre. On se contentait alors d'enlever la peau, dans laquelle il y avait de très gros vers, qui se logent dans les peaux des bêtes amaigries, et qui les font souffrir cruellement, et hâtent leur fin.

La récolte de l'été de 1872 fut un record. La terre, retournée et reposée deux années consécutives, produisit des récoltes extraordinaires.

CHAPITRE IV

Il y eut, cette année, la révolte d'une tribu d'Indiens, dans l'état d'Orégon.

On n'avait pas eu de révoltes d'Indiens, aux Etats-Unis, depuis plusieurs années. Aussi, celle-ci, quoique les révoltés ne fussent pas très nombreux, attira l'attention générale. Ces Indiens avaient un chef connu sous le nom de *Captain Jack*. Ils s'étaient embusqués dans la montagne parmi les trous et les rochers d'un ancien volcan éteint. C'était tellement accidenté que cela était imprenable.

Le Gouvernement fédéral envoya des troupes commandées par le général Davis.

Le captain Jack fit demander au général de se rencontrer avec lui pour palabrer. Il proposa un rendez-vous auquel il irait seul et sans armes. Le général accepta et y alla seul aussi.

Mais c'était un guet-apens, et le général fut tué.

Alors, on envoya des renforts de troupes. Les Indiens cernés et bombardés se rendirent.

Le captain Jack et dix Indiens furent pendus et leurs âmes allèrent retrouver celles de leurs ancêtres dans les terres de chasse heureuses, qui sont le paradis des Indiens.

Or, à Bantas, il y avait aussi un habitant, marié

à une femme bien plus jeune que lui, au nez retroussé, à la taille fine et la poitrine rebondie. Un monsieur Davis était leur commensal. Les mauvaises langues disaient que le mari était le plus heureux des trois, et que, tandis qu'il se baignaient ensemble, dans le fleuve, la Dame, ayant failli se noyer, Davis lui avait sauvé le vie, et qu'elle lui en témoignait sa reconnaissance.

Une feuille pamphlétaire de Stockton avait publié un entre-filet, disant qu'à Bantas le Captain Jack avait tué le général Davis parce que ce dernier lui avait pris sa *squaw*.

Or, s'il est une insulte ressentie fortement par une Américaine, c'est d'être comparée à la femme d'un Indien, considérée inférieure et plus dédaignée que le cheval.

Ceux à qui cela s'adressait, comprirent, et de plus, ils surent, par sa propre indiscretion, que leur voisin le sellier en était l'auteur.

Au bal du samedi suivant, la dame en question, accompagnée de Davis et de son propre beau-frère, vinrent au bal. Le sellier y était aussi. Entre deux figures du premier quadrille, la dame, sortant d'un pli de sa robe une cravache, s'approcha du sellier et, tandis que ses deux compagnons tenaient les bras du coupable, elle lui laboura la figure de sa cravache, en lui criant :
« Voilà comment les *squaws* punissent les lâches ! »

Le sellier ne savait s'il devait rire ou pleurer.

Dès qu'on le relâcha, il quitta le bal. Et le quadrille reprit, sans que personne s'exprima d'aucune façon sur l'incident. Néanmoins, cela avait jeté un froid, et ce bal fut moins gai que d'ordinaire.

CHAPITRE V

Dans la vallée, en bordure des collines, à mi-chemin entre Bantas et San Joaquin City, une vingtaine de familles s'étaient établies sur des fermes de 160 acres de terres du Gouvernement, proches les unes des autres. Elles étaient venues, pour la plupart, de Pensylvanie, et appartenaient à la section religieuse des Donkers.

Les hommes portaient toute la barbe et les cheveux longs. Ils observaient plusieurs des lois mosaïques, et particulièrement le commandement qui recommande l'amour du prochain. Ils étaient non-combatifs. Les préceptes de leur religion leur ordonnaient de ne pas se défendre s'ils étaient attaqués. Si on les frappait sur une joue, ils devaient tendre l'autre.

Un beau jour d'été, ils s'étaient réunis en nombre et en cérémonie au bord du fleuve et baptisaient des adeptes, sans doute, dans le Jourdain. Mais c'était le San Joaquin qui, pour l'occasion, avait été baptisé Jourdain. Des robes ou des peignoirs émergeaient à la surface de l'eau. Des têtes de femmes paraissaient au-dessus de la surface, puis le pasteur les plongeait à nouveau dans le fleuve, le corps disparaissant entièrement.

Le Révérend Elihu Samuel Burger était le

pasteur officiant de la secte, dans le pays ; mais il y avait un vieillard, Joseph Ebe qui était une sorte de prophète, supérieur du pasteur, et que les adeptes embrassaient sur la bouche lorsqu'ils le rencontraient.

La barbe et les cheveux mal soignés, les poils courts autour de la bouche édentée et saupoudrée de tabac à priser, des jeunes femmes Donkers, lorsqu'elles le rencontraient, l'embrassaient sur la bouche avec la vénération qu'elles auraient eu pour une idole.

Mat Fulmer, qui était originaire de Pensylvanie, racontait qu'autrefois chez les Donkers, nombreux dans cet Etat, lorsqu'un ami ou un coreligionnaire à qui on voulait faire honneur, recevait l'hospitalité chez un père de famille, il occupait le même lit que la fille aînée, mais qu'un sabre était placé au milieu du lit, et qu'aucun des occupants ne le franchissait.

Un tel, disait-il, avait été invité, en pareille occasion, à partager le lit *des enfants* qui étaient deux jeunes filles. Et l'on disait qu'il n'y avait jamais en d'exemple où cette confiance avait été trahie.

Or, un beau soir d'été, le train venant de San Francisco, avait amené la fille du Révérend Elihu, mariée récemment, et qui remit à Robert une lettre de son mari, par laquelle celui-ci le priait de conduire sa jeune femme à la ferme de son père.

En toute autre occasion, Robert se fût excusé. Mais la soirée était belle, la pleine lune illuminait la vaste plaine, et la jeune femme était agréable. Qui sait s'il ne songeait pas aux histoires de Mat Fulmer et s'il n'espérait pas quelque aventure de ce genre.

La ferme se trouvait à huit mille de Bantas. Le temps ne lui paraissait pas long, pendant les quarante minutes du trajet, sur ces routes bordées de terres couvertes d'une jeune moisson, parsemées de fleurs des champs qui embaumaient l'air pur du soir.

Lorsqu'ils arrivèrent à la ferme, le pasteur insista pour que Robert passât la nuit sous son toit. Allait-il se passer cette chose extraordinaire, coutumière chez les anciens Donkers !

Mais Robert déchantait lorsque le Révérend lui dit, d'un ton de prêche qu'il employait tous les jours :

« Il est l'heure à laquelle nous, travailleurs de la terre, allons nous reposer des fatigues du jour. Je vais vous conduire où vous passerez, je le souhaite, la nuit dans la paix du Seigneur. »

Et il le conduisit à la grange, où il lui indiqua le foin étendu sur le plancher, et le laissa là, sans lumière et sans une couverture.

Lorsque vers six heures du matin, Robert se réveilla, il aperçut dans le champs, le pasteur et son jeune garçon qui labouraient.

Bientôt, ils rentrèrent pour le déjeuner auquel Robert fut convié. Après la prière, dite avec

emphase, on servit le café au lait, accompagné de pain et de beurre. Un maquereau de conserve, sur une assiette, garnissait la table. Le pasteur en coupa deux morceaux, disant de son ton de prêche : « Ceux qui ont labouré auront du maquereau », et il les servit à lui-même et à son fils.

Robert trouvait que ce pasteur, qui ne souriait jamais, qui citait des passages de la Bible à tous moments, avait une façon toute particulière de pratiquer l'hospitalité et l'amour du prochain, et, en s'en retournant à Bantas, il jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

HILL'S FERRY

CHAPITRE 1^{er}

La petite ville de Hill's Ferry, dans le comté de Stanislaus, en Californie, ne dût son existence éphémère d'environ vingt-quatre ans, dans la deuxième moitié du xix^e siècle, qu'au manque d'un chemin de fer dans la vallée du San Joaquin, et à l'existence d'un bac traversant le fleuve de ce nom.

A ce point du fleuve, la rivière Merced déversait ses eaux sablonneuses dans le fleuve, navigable jusque-là.

Lorsque, plus tard, la Compagnie des chemins de fer du Pacific du Sud, jeta son dévolu sur un point à deux milles à l'ouest de Hill's Ferry, pour y faire une station de la ligne allant de Tracy vers le Sud, tout Hill's Ferry déménagea avec maisons, armes et bagages, pour s'installer à la ville nouvelle.

Le marchand Altman, de Hill's Ferry, qui possédait le quart de section choisi par la Compagnie, lequel ne lui avait coûté que la somme de onze cents dollars, exigea, en considération de la

moitié de ce terrain, qu'il concédait à la Compagnie, que son nom fut donné à la nouvelle station, afin qu'il allât à la postérité.

En l'année 1866, Hill's Ferry, ne comptait qu'un magasin, peu achalandé, un hôtel, un forgeron et l'inévitable cabaret.

Le côté de la vallée, à l'ouest du fleuve, bordé à l'est par les montagnes de la côte n'était presque pas cultivé.

La fréquence des années où les pluies étaient rares, avait empêché les émigrants de s'y fixer, tant que l'on trouvait des terres vacantes dans les vallées ou les collines, plus favorisées de la nature.

La loi autorisait les citoyens américains à acheter 160 acres de terrain vacant à un prix minime, et en facilitait le paiement.

Ce ne fut qu'en cette année 1866, que les contrées, où les pluies étaient plus abondantes, ayant été totalement occupées, le côté ouest du San Joaquin se peupla, de plus en plus, vers le Sud.

En 1867, Hill's Ferry comptait trois magasins, plusieurs artisans, quatre cabarets et une quinzaine de maisons d'habitation. Les habitants se cotisèrent alors, ainsi que de coutume dans les nouvelles agglomérations, pour construire une maison

d'école, laquelle servait toujours aussi de salle de réunions publiques ou religieuses, ainsi que de Tribunal.

Les troupeaux de moutons et de bêtes à corne qui, auparavant, paissaient dans toute l'étendue de la vallée, occupation primitive valant titre temporaire, furent repoussés dans les montagnes et dans le haut de la vallée.

La ville de Hills's Ferry était le centre d'approvisionnement pour les fermiers et les éleveurs à vingt milles à la ronde. Son port était le terminus navigable à la fonte des neiges de la Sierra, et, lors des grandes pluies, pour les petits vapeurs remorqueurs de bateaux plats qui chargeaient les récoltes de blé et d'orge.

CHAPITRE II

Un des premiers pionniers de la ville avait été le juge Newhall. Il avait construit un magasin et une échoppe de charron. Le magasin avait peu de marchandises et l'échoppe chômaît souvent. Il était aussi juge de paix.

Ceux qui le connaissaient du plus loin, disaient qu'il avait toujours, et partout, été juge de paix, excepté les deux années où ses concitoyens, dans le comté de Tuolumne, l'avaient élu pour les représenter à la Législature de l'Etat, à Sacramento.

Depuis lors, il ne rêvait que de politique. Il ne se plaisait à causer que de politique. Il était le Président et le principal orateur de toutes les réunions du parti démocrate, auquel il appartenait, et personne n'eut osé lui disputer ce privilège.

Lorsqu'il était parti occuper son siège de membre de la Législature à Sacramento, il avait emmené sa femme et ses enfants, dans la grande voiture de toile, dans laquelle ils avaient traversé les plaines et les Montagnes rocheuses pour venir en Californie.

Tandis que les autres membres de la Législature et les Sénateurs, habitaient le *Golden Eagle Hôtel* ou l'Hôtel du Capitole, lui et sa famille campaient

sous une tente dans la campagne environnant la Capitale. Son principal souci était de ne pas être confondu avec ces législateurs dont le vote était à vendre.

Un soir, parmi des collègues, autour du poêle du *Golden Eagle Hôtel*, il s'était vanté qu'aucun *lobbyist* n'avait jamais pu lui acheter un vote. Alors, un *lobbyist* présent lui avait dit qu'il n'avait pas eu à le lui acheter ; qu'il lui avait suffi d'apprendre qu'il favorisait certains projets pour vendre son vote à ceux que ces lois intéressaient.

Dès lors, il votait presque toujours contre tout projet.

Malgré son incorruptibilité, dont il faisait montre à chaque occasion, les citoyens de Tuolumne ne l'avaient pas réélu.

C'est alors que, secouant la poussière de ses souliers sur ses ingrats constituants, il alla s'établir à Hill's Ferry, où il était redevenu juge de paix.

Le docteur Müller avait été le seul médecin établi à Hill's Ferry. Ancien commis pharmacien à San Francisco, et sans que l'on sût s'il avait aucun diplôme, aucune loi ne l'empêchait de pratiquer la médecine et de guérir, ou non, ses semblables, hors des villes où l'exercice de la médecine nécessitait des diplômes. Il avait aussi établi une pharmacie dans sa maison, mais ne s'était jamais risqué à faire aucune opération chirurgicale. Avec son buggy et ses deux petits

chevaux, il était souvent appelé jusqu'à trente milles à la ronde. Ses prescriptions, si elles ne guérissaient pas toujours, n'avaient pourtant causé aucun accident mortel.

La récolte extraordinaire de 1872 lui avait amené un concurrent, dans la personne du docteur Martin. Celui-ci avait été reconnu par un des frères Lévy, les marchands de Hill's Forry, pour avoir été, en 1870, ouvrier de ferme près de Bantas. La saison sèche lui ayant fait perdre son emploi, il avait trouvé du travail chez un pharmacien d'un village à l'est de Stockton, où sa principale occupation était de laver les flacons et entretenir la propreté de la boutique.

Etant resté là dix-huit mois, et ayant souvent eu l'occasion d'exécuter des ordonnances médicales, il s'était cru capable, vers le début de 1872, d'exercer la médecine, et était venu s'établir à Hill's Ferry.

Habillé de noir, d'apparence vénérable, l'œil vil, toujours souriant, et ayant une grande assurance, il imposait confiance. Descendu à l'hôtel, il s'était arrangé avec les frères Lévy, qui avaient un rayon de médecines patentées et les principales drogues, pour opérer ses prescriptions chez eux.

Les médecines dûes au docteur Ayer, balsamiques, liniments, pilules, etc, qu'il changeait de flacons devaient servir à tous les cas de maladies.

Une vieille dame presque aveugle, avait fait la

demande au docteur Müller de venir lui poser des sangsues pour soulager ses rhumatismes. Le docteur lui dit que les sangsues n'étaient plus employées, et il offrit de lui donner des remèdes plus modernes. Mais elle ne voulut pas en démordre et fit demander au nouveau docteur son remède favori. Celui-ci ne fût pas embarrassé pour si peu. Avec des morceaux de feuilles de chou, pliées et traversées d'épingles, il la piqua tout le long des reins, et la vieille dame en ressentit un soulagement immédiat.

La petite ville comptait quatre bar-rooms, sans compter le bar de l'hôtel. Celui d'Abe Barnes était le plus achalandé. Il avait la clientèle des anciens pionniers du pays, des anciens vaqueros et bergers, étant lui-même un ancien habitant du pays. Il tirait aussi quelque profit de son petit restaurant, derrière le bar.

La barbe noire, presque toujours en manches de chemise, il avait le cœur fragile, mais était toujours optimiste. Dès que tombait un peu de pluie, il disait : « Ce sera cette année, la récolte pour laquelle j'ai ramé ». Mais, jusqu'en 1872, ses prévisions optimistes avaient été trompées. Ce ne fût qu'en cette année 1872 que le but vers lequel *il avait ramé* put être atteint. Il avait fourni à son cousin, fermier de la vallée, la semence de

blé nécessaire pour ensemençer 160 acres, dont le cinquième de la récolte devait lui revenir.

Il avait été, autrefois, constable de Los Bânos, village situé à vingt milles ou Sud de Hill's Ferry. D'un naturel nerveux et timide, il manquait totalement de bravoure. Lorsqu'il était ému, ou craintif, la pupille de son œil gauche vacillait dans son orbite.

Le Shériff du comté l'avait chargé d'arrêter un malfaiteur dangereux qu'on savait devoir fréquenter le côté ouest de la vallée. Ce malfaiteur avait déclaré, se sachant recherché, qu'on ne le prendrait jamais vivant. Un jour, Abe Barnes fut informé qu'il jouait au poker au bar de l'hôtel de Los Bânos. Il n'y avait pas à hésiter, force devait rester à la loi. Il fallait agir. Muni des menottes et de son revolver, Barnes, tremblant de peur, entra au bar et, s'approchant du malfaiteur lui pointa le revolver vers le front, en lui disant : « Haut les mains ! » Le malfaiteur le regarda une seconde, puis leva les mains et se laissa mettre les menottes. L'œil tremblottant de Barnes l'avait décidé à se laisser prendre.

« J'ai vu à votre œil, lui dit-il, que vous alliez tirer, sans quoi vous ne m'auriez pas eu vivant ! »

Le bar de Pat Manning, (un irlandais, petit de taille, blond, aux yeux gris acier mais vifs, d'un abord froid, peu communicatif, de manières réservées, faisant montre de distinction et de belles manières), était fréquenté par les gros

fermiers et les joueurs. Pat Manning était marié, sans enfants, mais sa femme, plus select encore que lui, n'avait de relations avec aucune dame de la ville, et ne sortait presque pas.

On disait de lui qu'il avait tué son homme autrefois, quelque part.

Planey Gardner était le type des tenanciers de bar de la Californie des placers. Grand, gros, le chapeau de feutre à larges bords, sur l'oreille, l'œil sarcastique, la bouche moqueuse, une éternelle chique de tabac dans la bouche, il était joueur de profession. Dans son bar, le revolver ne devait jamais être loin. Il était le genre d'hommes dont on disait qu'il mourrait dans ses bottes.

Lorsqu'une femme de mauvaise vie venait passer quelques jours à Hill's Ferry, c'était chez lui qu'elle descendait et exerçait son métier.

La clientèle de son bar était faite d'ouvriers de ferme de passage, nombreux à l'époque de la récolte, où l'on coupait et battait les grains sans relâche. Son cabaret au bord du fleuve était le mauvais lieu de l'endroit. Ceux qui le fréquentaient en sortaient, le plus souvent, ivres et dépouillés.

Pendant cette année 1872, une couturière était venue s'établir à Hill's Ferry. Elle était jeune et jolie. Elle avait loué une maisonnette appartenant à l'allemand Wagner, propriétaire de la plupart des maisons de la ville.

Le fils de Wagner passait trop de son temps

chez la couturière, au gré de son père, qui lui faisait aussi un brin de cour. Les remontrances du père ne changèrent rien, et le résultat fut que la couturière, accusée de mauvaise conduite, par le père Wagner, reçut son congé.

Furieuse et indignée, la jeune femme, emménagea alors chez Planey Gardner où elle n'exerça pas le métier de couturière.

On était alors en pleine récolte, et, au premier dimanche, des ouvriers de ferme, venus à Hill's Ferry toucher leur salaire dans les magasins, disaient que chez Gardner on donnait des numéros pour être présenté chacun à son tour à sa locataire.

Le scandale, qui ne dura que peu de temps, ne toucha pas les Wagner. Le père se posait en justicier et gardien de la morale de la ville, tandis que le fils se croyait la victime de l'amour contrarié. Quant à Gardner, il semblait nager dans son élément habituel. Il fit de brillantes affaires pendant les deux semaines où la couturière resta chez lui.

CHAPITRE III

Un jour, un berger vint au magasin des frères Lévy, avec un ordre de paiement. Ce n'était pas un berger ordinaire. D'environ quarante ans, brun, mince, assez grand, ses yeux étaient vifs, ses traits réguliers et il avait laissé croître toute sa barbe.

Il s'était habillé de neuf des pieds à la tête, d'un complet foncé, chemise blanche, bottes fines, puis il s'en fût chez le barbier.

Lorsqu'il revint au magasin, la barbe rasée, sauf la moustache, les cheveux coupés et bouclés, à la mode, il avait une telle allure, que l'un des frères Lévy lui dit : « Vous avez l'air d'un avocat.

— C'est ce que je suis, dit-il, et je vais m'établir ici, comme tel.

— Vous ne trouverez pas beaucoup de causes à plaider ici.

— C'est ce que nous verrons.»

Et il loua, à Wagner, une maisonnette qu'il meubla d'une table de bois blanc et de trois chaises de paille. Sur la table, trois codes, du papier, un encrier et une plume.

Il écrivit, lui-même, sur un morceau de carton :

J. W. FITZPATRICK
attorney-at-law

et le cloua sur sa porte extérieure. Après quoi, il fût prêt pour des procès. Et il y en eut ! Des gens qui avaient toujours réglé leurs affaires sans difficultés, devinrent procéduriers. Des voisins qui n'avaient jamais eu de différends, eurent des altercations et s'attaquèrent en justice de paix.

La fonction de juge de paix cessa d'être une sinécure pour le juge Newhall, si bien qu'aux élections bi-annuelles la commune de Hill's Ferry, ayant droit à deux juges de paix, le forgeron William, qui autant qu'une carpe ignorait le Code, se présenta seul candidat ; il fut élu.

Il s'en fut alors à Modesto, investi de sa nouvelle dignité, prendre langue avec les avocats de la ville et se présenter au juge du Comté et, à son retour, dit à ses voisins qu'il avait appris une chose qu'il ne savait pas : c'est qu'il y avait une loi écrite et une loi non écrite. Un voisin lui demanda s'il s'était procuré celle-ci, et il répondit qu'il ne l'avait pas trouvée, et que, du reste, puisqu'elle n'était pas écrite, on ne devait pas pouvoir la trouver.

Mais, pour engager une procédure, on s'adressait, de préférence au Juge Newhall, dont l'audience ne chômait pas souvent depuis l'arrivée de l'avocat Fitzpatrick.

Ce dernier essayait d'en imposer au juge Newhall, de le terroriser, de l'obliger à donner les décisions selon son désir. Mais il apprit qu'on ne pouvait pas prendre le juge à rebrousse-poil.

Un jour l'avocat s'emporta jusqu'à lui dire qu'il était un âne. Alors, ce dernier ordonna au constable d'amener l'avocat à la barre séance tenante. L'avocat saisit son code et le jeta à la tête du juge.

Ce fut la fin de la période de procédure à Hill's Ferry.

Le juge Newhall ordonna au constable d'arrêter l'avocat et de le mener à la prison du Comté pour être jugé par la Cour supérieure pour insultes et voies de fait contre la Cour, dans l'exercice de ses fonctions.

C'était un cas grave. L'avocat avait préjugé du résultat de son audace. Le juge Newhall ne s'était pas laissé *bulldoser*, selon l'expression d'alors.

Fitzpatrick fit, d'abord, quinze jours de prison préventive. Puis l'avocat, qui avait accepté de le défendre, vint à Hill's Ferry voir le juge Newhall, et il obtint que celui-ci retirât sa plainte à condition que Fitzpatrick ne revint plus jamais à Hill's Ferry. Ainsi fût fait.

Hill's Ferry avait regagné son calme habituel. Plus d'avocat, plus de procédure. Le blé et l'orge, en profusion cette année, avait été expédié, par les bateaux du fleuve, ou emmagasiné, dans les magasins à blé des Lévy frères ou d'Altman, au bord du fleuve.

Les *headers* et les machines à battre le blé avaient été rentrées dans leurs hangars et les ouvriers de ferme de la récolte étaient partis pour des régions où les récoltes étaient plus tardives.

Le fleuve baissait journellement, la fonte des neiges dans la sierra étant terminée. A cent mètres en aval de Hill's Ferry, un banc de sable atteignait presque la surface du fleuve. Les saumons, en bande de plusieurs centaines à la fois, descendaient vers la mer, et là, sur ce banc de sable, des pêcheurs amateurs avec une fourche à foin, les enfourchaient au passage les rejetant sur le bord.

Dans un coin du magasin de blé des Lévy frères, une belle pile de douze cents sacs de blé, dont chaque sac était marqué A. J. B. en grosses lettres, constituait la part qu'Abe Barnes avait eu pour la semence fournie à son cousin. Il ne s'était pas décidé à vendre son blé, disant qu'il attendait un prix meilleur. Mais il y avait une autre raison qui le poussait à ne pas vendre encore ; c'est que chaque matin il allait dans le *warehouse* regarder son blé qui était encore à lui et dont il s'enorgueillissait. Il disait au garde-magasin, ou aux personnes présentes, montrant cette belle pile de sacs à sa marque : « *This is the year I have been pulling for* » (c'est là, l'année pour laquelle j'ai ramé).

Il savait bien que le jour où il se déciderait à vendre son blé, son compte chez Lévy étant réglé, il ne lui reviendrait rien. Plus de belle pile de blé à admirer, chaque jour, en se caressant la barbe ; rien que l'espoir d'une autre année pluvieuse, pour laquelle il aurait ramé....

DON QUICHOTTE ET SA DULCINÉE

CHAPITRE I

Dona Refugia Steinmetz était une Californienne grosse, ronde, au teint cuivré sur de gros traits, qui avait largement dépassé la cinquantaine. Elle était l'épouse de l'Allemand George Steinmetz, éleveur de moutons. Ils habitaient une ferme située sur la rivière Merced, à trois milles à l'Est de Hill's Ferry, où ils élevaient quelques vaches laitières, tandis que les 4.000 moutons que Steinmetz possédait, en commun avec son gendre Runner, paissaient dans les montagnes de la côte, aux environs du *ranch* Quinto.

Lorsque la senora Steinmetz allait à Hill's Ferry faire des achats, au magasin des frères Lévy où se servait son mari, elle se couvrait la tête du châle noir traditionnel chez les Californiennes, et dont un pan était rejeté par dessus l'épaule gauche. Ce châle couvrait et protégeait la tête, le buste et les mains. Il pouvait aussi recouvrir de petits paquets ainsi que de petits larcins opérés dans les magasins.

Un an, environ, avant l'époque où se place cette histoire, la senora Steinmetz était venu faire

l'achat d'une robe à Hill's Ferry. Son châle était de grande taille et, à un moment où le marchand lui tournait le dos, elle s'empara d'une pièce de mérinos qu'elle cacha sous son châle.

Le marchand, après son départ, s'était aperçu que la pièce en question manquait. Il était certain de l'avoir descendue du rayon, et il s'était aperçu, lorsque dona Refugia avait quitté le magasin, que sa taille, déjà forte, avait beaucoup grossie.

Ne pouvant savoir combien de mètres la pièce comptait encore, la pièce entière fut débitée au compte de Steinmetz. Lorsque celui-ci régla son compte, lors de la tonde des laines, il dit au marchand, indiquant cet article sur la note.

— « Je n'ai pas eu ceci.

— Non, répondit le marchand, mais votre femme l'a eu. »

Le compte fut réglé, et il ne fut plus question de cela.

Un jour, à l'époque que nous décrivons, dona Refugia venue en ville avec sa fille, Mrs Runner, s'en fut chez Lévy et demanda à voir des bottines. Or, les bottines neuves sont un luxe très prisé des Californiennes. Elles consentent à porter longtemps leur robe et leur châle, déjà bien usés, mais elles feraient tout au monde pour porter toujours des bottines neuves.

Lévy lui en montra de tous genres : à boutons, à lacets et à élastiques, en chevreau glacé, en chevreau verni, et en lastingue.

Aucun genre ne semblait lui convenir. Elle quitta le magasin sans en acheter, mais Lévy s'était aperçu qu'elle en avait glissé une paire sous son châle. Sans agir avec la discrétion de son prédécesseur dans une semblable occurrence, il fit prier la fille de la senora Steinmetz, qui était en ville, de venir le voir.

— « Votre mère, lui dit-il, a, par inattention, mis une paire de bottines sous son châle.

— Vraiment, vous en êtes certain ?

— Tout à fait certain.

— Eh bien, je vais lui en parler », dit-elle et elle s'en fut vers l'hôtel.

Peu après, elle revint au magasin et demanda à Lévy de lui parler en particulier. Elle aussi avait le châle sur la tête, et tenait quelque chose sous son châle, qui pouvait être les bottines qu'elle rapportait.

Lévy la fit entrer dans son bureau particulier. Alors de dessous son châle elle sortit un long revolver, qu'elle avait été emprunter à l'hôtel, et le braquant sur la tête du marchand, elle lui dit :

— « Alors, vous dites que ma mère vous a pris une paire de bottines ? »

Lévy, tout pâle, répondit hâtivement : « Non... non... je me suis trompé, j'ai retrouvé les bottines. »

Mrs Runner remit le revolver sous son châle, en disant :

— « Alors, c'est all right... » et elle s'en retourna à l'hôtel, où sa mère l'attendait.

CHAPITRE II

Un des bergers de Steinmetz et Runner était un jeune mexicain de vingt-quatre ans, nommé Manoël, qui était une sorte de Don Quichotte épris de romanesque. Dans son isolement il rêvait d'une Dulcinée à qui adresser les élucubrations de son cerveau, échauffé par la lecture d'anciens romans espagnols. Il s'était offert comme féal chevalier de plusieurs senoras. Une seule avait accueilli ses déclarations; c'était dona Refugia, qui aurait pu être sa grand'mère. Elle en fut flattée et répondit à ses épîtres, qui ne dépassaient pas les règles de la bienséance.

Dans ses heures de liberté, il faisait quinze milles à cheval, du Quinto à la ferme Steinmetz, pour faire visite à sa dame.

Don Quichotte n'était pas plus respectueux, envers Dulcinée du Toboso, que ne l'était Manoël envers dona Refugia.

Lors des grandes crues des rivières, en été, ou lors des grandes pluies d'hiver, il n'avait pas hésité, après avoir fait quinze milles à cheval, à traverser la rivière Merced à la nage, tenant ses vêtements en l'air d'une main et nageant de l'autre, pour pouvoir causer une heure avec la

dame de ses pensées, échanger des propos romanesques et chevaleresques, pour ensuite, parcourir la même route au retour.

Il dépensait son salaire en cadeaux pour sa dame. Ils avaient été reçus avec une telle joie, qu'il rêvait de lui offrir pour la Noël prochaine un cadeau royal.

Il avait vu, chez Altman, dans la vitrine aux bijoux, des montres de dame et deux sautoirs en or. Mais son salaire de plusieurs mois aurait suffi à peine à semblable dépense.

Il lui avait écrit récemment : « Pour vous, *senora de mi corazon*, je donnerais ma vie avec bonheur. » La senora était flattée des déclarations de son amoureux, tout en s'en amusant avec sa fille, et elle acceptait ses cadeaux.

Il n'y avait plus que huit jours pour la Noël. Manoël avait demandé un congé de quelques jours, à ses patrons, pour aller à Firebaugh, voir son frère. Ce village, était au bout de la vallée, et était habité par des Californiens, dont plusieurs étaient soupçonnés de vivre du vol de chevaux.

Le lendemain de son départ, Jerry Sturgeon, un fermier, non loin du Quinto, vit dès son lever que sept, de ses dix chevaux de travail, n'étaient plus dans son corral. Il avait fait des recherches, mais rien n'avait pu lui apprendre ce qu'ils étaient devenus. Seules, les traces de sabots indiquaient qu'ils avaient dû être dirigés vers les collines et vers le Sud.

Le sixième jour de son congé, de bonne heure, Manoël arriva à Hill's Ferry, s'arrêta devant le magasin d'Altman, où il descendit de cheval et attacha sa monture.

Il entra dans le magasin acheta la plus jolie montre de dame et le sautoir le plus cher, et retourna au *ranch* de la montagne.

CHAPITRE III

Le lendemain était la veille de Noël. Des avis apposés aux magasins et à l'hôtel, par les soins du comité de l'arbre de Noël, composé de trois dames et de trois jeunes gens, annonçaient qu'il y aurait un arbre de Noël à la maison d'école. Tous étaient invités à y assister et à apporter, pour être placés sur l'arbre, les cadeaux qu'ils destinaient à leurs familles et à leurs amis. Il y aurait bal de nuit et souper à l'hôtel, dont le prix serait de un dollar par tête.

Les frais de l'arbre et du bal avaient été couverts par une souscription. Depuis deux semaines, les magasins avaient fait venir de San Francisco, des jouets qui étaient journellement admirés par les enfants. Dans les vitrines, sur les comptoirs, de nouveaux bijoux d'or, d'argent et de doublé, excitaient l'envie des dames et des jeunes filles.

Chez Altman, on avait vu deux petites orgues de barbarie et deux grandes poupées qui disaient : « Papa » et « Maman », tandis que chez Lévy frères, il y eut un cheval mécanique que tous les enfants vinrent admirer, deux tambours et trois petites voitures de ferme, en bois blanc. Cet après-midi, les magasins firent de bonnes affaires. Des jeunes gens venus pour le bal, achetèrent,

qui une chemise blanche, qui un col, qui des bottes ou un complet. On achetait aussi divers objets destinés à l'arbre de Noël. La femme du docteur Muller avait acheté trois paires de chaussettes de laine pour son mari, à destination de l'arbre. L'arbre brillait de plus de cent petites bougies allumées, de nombreuses boules miroitantes, de rubans et d'ornements d'or et d'argent. Des jouets pendaient tout autour, et de nombreux paquets étaient empilés au pied de l'arbre. Des bancs étaient disposés autour de la salle, et douze lampes à pétrole étaient pendues au plafond et éclairaient la salle. Sur le côté, une table sur laquelle étaient deux chaises pour les musiciens, presque aveugles, Smith et Fuller, venus de San Francisco.

Tous les habitants de la ville étaient là, ainsi que les enfants assez grands pour rester éveillés. Beaucoup étaient venus également des fermes environnantes.

A neuf heures précises, le juge Newhall, se plaçant devant l'arbre, ouvrit la séance par un discours qu'il voulait humoristique, mais dans lequel il ne put s'empêcher de glisser un peu de politique le concernant.

Il termina son discours en disant que Christ était venu sur terre, il y avait près de vingt siècles, pour sauver l'humanité, laquelle n'avait pas encore mérité d'être sauvée, parce que, dans tous les pays, il s'était toujours trouvé des hommes

qui ne remplissaient pas leurs devoirs, ni envers Dieu, ni envers leur prochain ; parce qu'il se trouvait aussi des femmes qui ne servaient pas de bonne soupe à leurs maris, des jeunes filles qui flirtaient avec Tom, Dick et Harry, et des jeunes gens qui jouaient au poker et qui s'enivraient, ainsi que des enfants qui réveillaient leurs mamans la nuit.

Il afirma, aussi, que ces méfaits avaient été la cause des saisons sèches qui avaient frappé la vallée de San Joaquin. Mais Santa Claus allait venir, et si chacun en son âme et conscience faisait le vœu d'être bon à l'avenir, de se réformer et d'assister à l'instruction religieuse du Dimanche, tous les péchés seraient pardonnés, tout serait *hunky dory*, et il n'y aurait plus que de belles récoltes.

Alors, aussi, chaque brebis aurait, au moins, deux agneaux et chaque jeune fille aurait un *beau*.

Il termina en disant que les cadeaux entretiennent l'amitié, qu'il y en avait tellement sur l'arbre, qu'il allait donc y avoir une ère où tous s'aimeraient, les uns les autres, ce qui produirait la félicité sur terre.

Et alors les musiciens, Smith et Fuller, l'un sur le piston, l'autre sur la guitare, jouèrent l'hymne national, repris en chœur par l'assistance.

Johnny Barker et Herb Rose, du comité hommes, et M^{rs} Green et M^{rs} Black, du comité dames, s'avancèrent, les hommes décrochant les cadeaux

et annonçant les noms, tandis que les dames les remettaient à qui de droit. Des exclamations d'admiration retentissaient lorsque de jolis objets étaient remis et on entendait à tous moment, M^{rs} Elisha Robinson s'écrier ; « *Ain't that nice Lische !* »

La montre et le sautoir en or, provoquèrent des cris d'admiration. C'était le cadeau le plus riche de la soirée. Lorsque ces bijoux furent remis à la senora Refugia, qui était venue avec sa fille, Manoël, qui était assis près d'elle, se leva et lui dit : « Senora, s'il avait fallu combattre un dragon ailé pour vous apporter un trésor, je l'aurais fait sans crainte. »

La Senora rougit, peut-être de plaisir, mais, sous son teint cuivré, cela ne s'aperçut pas.

Il était onze heures lorsqu'on commença à danser. Ce furent des valse^s lentes, avec le piston et la guitare, puis Smith prenant son violon, jouait des quadrilles dont il appelait les figures à haute voix, et ces appels des figures se faisaient en un vieux français travesti, mêlé à de l'anglais moderne. C'étaient des « *Sachez* » pour « *chassez*, » à la « *main left* » — « *dos à dos* » — « *Dos et balonnez* ».

A une heure on dansa une *virginia reel*, et puis on alla souper à l'hôtel, chacun emmenant sa chacune, retenue d'avance pour le souper. De l'école à l'hôtel, il y avait des flaques d'eau. Pour éviter que les pieds soient mouillés, on avait installé

des planches tout le long du chemin, posées sur des blocs de bois, et sur lesquelles on marchait en file indienne. Des jeunes filles, marchant devant leur cavalier, se laissaient prendre la taille, ce qui était le maximum de privauté que les jeunes gens les plus osés pouvaient se permettre.

Le menu du souper était : le potage aux huitres de conserve, la dinde traditionnelle avec les *cranberries*, de minces tranches de langue froide avec de la salade assaisonnée de vinaigre, et le pudding de Noël.

Aucun des jeunes gens ne demanda de vin, ni aucune boisson alcoolique, par égard pour la jeune fille qui l'accompagnait.

La danse, à l'école, reprit, jusque vers quatre heures du matin, lorsque les derniers danseurs rentrèrent chez eux, d'aucuns ayant dix à quinze milles à faire, baillant et rompus de fatigue. Mais tous déclaraient que jamais ils ne s'étaient tant amusés.

CHAPITRE IV

Manoël avait montré publiquement que c'était lui, le donateur de la montre et du sautoir. Cela devait causer sa perte.

Jerry Sturgeon et ses voisins et amis, apprirent son absence, datant de la nuit où les chevaux avaient disparu, et l'achat des bijoux pour une somme qu'il ne pouvait posséder. Cela provoqua un échange de remarques, duquel il résulta qu'il avait dû avoir volé les chevaux, qu'il aurait conduits à Firebaugh et vendus.

Apprenant les soupçons qui pesaient sur lui, il disparut avec son cheval.

On apprit, peu après, qu'il avait été vu à Los Banos, où il avait acheté un rifle et des munitions.

La senora Steinmetz reçut une lettre de lui, disant qu'il allait peut-être mourir pour elle, mais qu'on ne le prendrait pas vivant.

Jerry Sturgeon avait déposé une plainte, et le shériff avait reçu un mandat d'arrestation. Mais il n'était pas pressé de se mettre en chasse, dans l'incertitude où il était de prendre Manoël et de recouvrer ses frais, tandis que la possibilité d'un mauvais coup à recevoir était plus probable.

On savait que Manoël passait souvent ses nuits

dans une hutte de berger, abandonnée, dans les environs du Quinto.

Un nouveau médecin qui était venu à Hill's Ferry, le docteur Anderson, était un fervent chasseur de gros gibier. Pat. Manning, le tenancier du bar, lui aussi, était chasseur et bon tireur. Ils s'entendirent pour aller prendre le voleur de chevaux, la nuit, dans son repaire, comme ils eussent été chasser, à l'affut, un ours ou un daim.

Ils obtinrent du shériff un mandat de députés shériffs, avec ordre d'arrêter Manoël, mort ou vif. Pour les deux chasseurs, c'était du sport. Encore ne désiraient-ils pas risquer leur vie, tout déterminés qu'ils fussent à s'emparer du voleur.

Ils partirent en voiture, emportant des provisions pour quelques jours.

Ils avaient aussi emporté un piège solide qu'ils avaient posé près de l'entrée de la hutte où Manoël venait souvent passer la nuit, lorsque celle-ci était tombée.

La deuxième nuit, Manoël avait été happé, une jambe prise dans le piège, qui l'avait blessé assez grièvement. Il était armé de son rifle et de son revolver, mais il n'avait pu tirer dans l'obscurité.

Lorsque vint le jour il avait perdu tant de sang, qu'il se trouva trop affaibli pour se défendre.

Les deux chasseurs l'amènèrent à Merced, ligotté et couché dans la voiture.

Il fut jugé à la première session et condamné

seulement à deux ans de prison d'Etat, parce qu'il n'était accusé que du vol des chevaux.

De sa prison, il avait écrit plusieurs lettres à sa Dulcinée, mais elle ne lui répondait plus.

LE DÉFENSEUR IMPROMPTU

CHAPITRE 1^{er}

L'allemand Rudolf Frentzel avait déjà cinquante ans lors qu'il émigra aux Etats-Unis, espérant, par là, adoucir son sort.

Il ne possédait aucun métier, avait eu maintes vicissitudes, et avait toujours vécu à la dure. Sa faiblesse physique et morale et sa timidité l'avaient toujours fait l'objet des railleries et des brimades de ses compagnons et des rebuffades de ses supérieurs. La nature elle-même l'avait disgracié, lui ayant donné un visage triste.

Il avait pu se faire accepter comme garçon de cuisine sur un voilier qui partait de Hambourg pour San Francisco, avec escale à New-York et à différents ports de l'Amérique du Sud.

Sur le navire, il en fût pour lui de même que dans la vie à terre. Là, aussi, il fût en but aux railleries et aux grossièretés de l'équipage. Il lui semblait naturel de recevoir les mauvais traitements et d'avoir à faire les besognes les plus désagréables.

Mais comme il était discipliné, et comme il acceptait tout sans aucune révolte, on avait fini, au bout de quelques semaines, par le traiter avec plus d'aménité, et la vie à bord avait alors été presque agréable pour lui.

Aux escales il n'était presque pas allé à terre, de sorte que, cinq mois après son départ de Hambourg, il arriva au port de San Francisco, jusqu'où il s'était engagé, possédant cent cinquante dollars.

Fortifié par son voyage de cinq mois sur mer, il se trouvait riche et heureux en mettant pied à terre sur ce sol, où le climat était doux, et où tous les hommes paraissaient être égaux.

Ainsi qu'on le lui avait conseillé, il était descendu au *What Cheer House*, hôtel de troisième ordre, dans la rue Sacramento, fréquenté par la meilleure classe des matelots, par les manœuvres, et les ouvriers agricoles au repos. En cet hôtel, la pension n'était que de un dollar par jour, mais les chambres étaient à deux lits, pour deux pensionnaires; heureusement pour Rudolf Frentzel car, en montant se coucher, le premier soir, le garçon d'hôtel ayant allumé le seul bec de gaz, Frentzel l'éteignit en soufflant dessus. La travée au-dessus de la porte était fermée, et le gaz se répandit dans la chambre. Lorsque l'autre occupant de la chambre monta à son tour, il s'aperçut, dès la porte ouverte, qu'il y avait une forte fuite, et il eut la présence d'esprit de ne pas allumer une allu-

mette. Il sonna le garçon de chambre qui ouvrit la fenêtre et tourna le bouton.

Et lorsque le gaz se fût échappé de la chambre et qu'on put allumer, on trouva Frentzel presque asphyxié dans son lit. C'était la première fois de sa vie qu'il avait eu affaire à un bec de gaz.

Après s'être reposé cinq jours, heureux d'être arrivé dans le pays de ses rêves, se sentant plus riche qu'il n'avait jamais été, il avait trouvé un emploi comme berger de moutons chez Miller et Lux, pour la vallée du San Joaquin.

CHAPITRE II

Henry Miller et Charles Lux, l'un allemand, de taille moyenne, aux yeux vifs, à la barbe en collier, courte, à la figure sanguine, au parler rapide; l'autre, Lux, alsacien, grand et gros, imberbe, à la parole lente; le premier plein d'énergie et d'activité, le second calme et réfléchi.

Ils avaient débuté ensemble, à San Francisco, aux environs de 1850, comme garçons bouchers. Puis, dès qu'ils eurent amassé quelque argent, ils avaient colporté la viande, de porte en porte, pour leur propre compte. Etablis bouchers en détail, puis bouchers en gros, ils avaient escaladé tous les degrés de la grande prospérité. En l'année 1875, où se passe cette histoire, ils constituaient la plus grande firme de bouchers en gros et d'éleveurs en Californie. On abattait, chez eux, journellement, cent bêtes à corne et cinq cents moutons et porcs. Leur fortune en terre et en bétail était devenue énorme. Dans la seule vallée du San Joaquin ils possédaient une terre d'une seule pièce, de plus de 150 kilomètres le long du fleuve, avec une largeur de six à dix kilomètres. Ils possédaient des *ranchos* entre l'Orégon et San Francisco, et entre l'Etat de Névada et cette même ville, ce qui leur permettait de conduire leurs

troupeaux, de ces Etats aux *ranchos* de repos, près de leurs abattoirs, en passant chaque nuit sur l'un de leurs *ranchos*.

Ils possédaient plus de quarante mille bêtes à corne, cent mille moutons et cent mille porcs.

Lorsque la faillite du roi du blé, Isaac Friedlander, causa la vente forcée du canal d'irrigation de la vallée de San Joaquin, ce furent eux qui s'en rendirent acquéreurs. Et ce fût une belle affaire, non seulement à cause de son rendement, mais encore parce qu'ils avaient une grande étendue de terres pouvant être irriguées par ce canal et qui pourraient alors produire cinq coupes de luzerne par an. Ils avaient ainsi la possibilité d'engraisser là tous les animaux demandés par leur boucherie, avant de les envoyer à l'abattoir.

Ils étaient tout-puissants dans la vallée du San Joaquin, où personne n'eut osé résister à aucun de leurs désirs.

Henry Miller s'occupait plus spécialement de l'élevage, de l'agriculture, de l'extérieur, tandis que Lux dirigeait les abattoirs et la partie commerciale et financière à San Francisco.

Ce fut donc chez Miller et Lux que Frentzel se fit embaucher, et il resta à leur service, comme berger de moutons trois années pleines, sans avoir pris aucun congé ; après lesquelles il se trouva riche de douze cents dollars.

Il acheta alors trois cents brebis et une demi-douzaine de boucs, qu'il emmena dans la montagne

aux environs du Quinto, où il trouva une terre non-occupée et une source copieuse. Il marqua de courts pieux cent soixante acres, sur lesquelles se trouvait la source, et fit sa demande d'achat de cette terre au gouvernement fédéral. Chaque citoyen, ou toute personne ayant déclaré qu'elle désirait devenir citoyen des Etats-Unis, pouvait s'installer sur toute terre non-occupée, et acquérir titre de 160 acres, moyennant une faible somme, pour laquelle un long crédit était accordé.

Or, les montagnes de la côte, parallèles à la Sierra-Nevada, n'étaient encore occupées que partiellement, et seulement par des éleveurs. Ceux-ci ne pouvaient acquérir, par préemption, que 160 acres. Mais la coutume du pays leur accordait le privilège de faire paître leurs animaux sur les terres environnantes, nécessaires à l'importance de leurs troupeaux.

L'important était d'avoir l'eau pour les abreuver durant les mois de sécheresse, l'hiver étant la saison des pluies, rares durant le reste de l'année.

Or, les sources n'étaient pas fréquentes dans ces parages, et les pâturages ne pouvaient s'utiliser, huit à neuf mois de l'année, qu'à condition d'environner une source.

Frentzel construisit une hutte de planches, qui lui servait de demeure, près d'un bouquet de chênes, et il creusa et garnit de planches un long abreuvoir où s'écoulait l'eau de la source.

La terre qu'il avait choisie, et sur laquelle était

la source, la seule, sur deux lieues de terres environnantes, pouvait assurer le pâturage de troupeaux dix fois plus nombreux que le sien, et sa source pouvait abreuver, au besoin, dix mille moutons.

Il avait aussi construit un *corral* de pieux et de planches, près de la hutte, pour y enfermer son troupeau la nuit. Son chien de berger, qui était sien depuis plus d'un an, surveillait le troupeau le jour, l'empêchant de s'éparpiller, ramenant bien vite les brebis indisciplinées, et il l'eût réveillé de ses aboiements la nuit, si quelque chacal ou quelque chat-huant eût osé s'approcher du *corral*. Frentzel avait, en cette prévision, son fusil chargé toujours près de son lit.

Il n'était éloigné que de cinq milles du Quinto ranch, dont le propriétaire Dick Wilson, un bon voisin, lui avait vendu ses trois cents brebis.

Il vivait là tranquille, gêné par personne, suivant et guidant son troupeau du soleil levant à la nuit, avec l'aide de son chien fidèle. Il faisait sa cuisine pour deux jours, réchauffant les restes. C'étaient du lard fumé, des pommes de terre faites d'abord en robe de chambre puis, pour le repas suivant pelées, coupées en tranches et sautées dans la poêle avec du lard. Ou bien alors, les pommes de terre étaient cuites dans le four creusé dans la terre et chauffé avec le bois mort. Son premier repas était le café additionné du lait de quelque brebis. Peu à peu, il s'était organisé pour se faire

du fromage avec du lait de brebis et, deux fois par semaine, il cuisait son pain dans le four bien chauffé. Plus tard, il avait construit un petit poulailler, avait acheté quelques poules et un sac de balayures de blé pour les nourrir. Alors son menu s'était augmenté et enrichi de deux ou trois œufs chaque jour, et il prévoyait le jour où il pourrait s'offrir la poule au pot chaque dimanche. Il lui arrivait aussi, parfois, de pouvoir tirer quelques perdrix où quelque lièvre égaré dans la montagne. Il se félicitait journellement d'être venu dans ce pays de ressources et de liberté, ne s'étant jamais senti si heureux.

Il ne quittait pas son *ranch*, n'allait pas au village. Le majordome du Quinto-ranch, qui passait près de lui, lorsqu'il allait s'approvisionner à Hill's Ferry, lui apportait, au retour, ce dont il avait besoin.

Au bout d'un an, il avait eu deux tondes qui donnèrent deux mille livres de laine, lesquelles lui rapportèrent sept cents dollars, et ses brebis lui donnèrent trois cents agneaux.

Après trois mois, il put vendre cent cinquante agneaux gras, pour la boucherie, et l'année suivante le vit en possession de six cents brebis.

Il avait pu alors se faire construire une maisonnette meilleure, y mettre un lit et un tourneau de cuisine, et s'acheter un cheval, pour lequel sa hutte devint une écurie.

Un manteau de cavalerie, à large pélerine, le

protégeait de la fraîcheur du matin et couvrait son lit la nuit. Et lorsque la pluie était trop forte, il couvrait sa tête et ses épaules de trois ou quatre sacs vides.

Son chien, gardien fidèle de son troupeau et de sa personne, ne lui coûtait aucun soin. Il était infatigable à ramener auprès du troupeau toute brebis qui s'en écartait, et se contentait des déchets de ses repas, ou de taupes, ou quelque autre petit gibier qu'il parvenait à surprendre.

Le chien, dit-on, est l'ami de l'homme. Le chien de berger lui est un précieux auxiliaire, dont il ne pourrait se passer. Malgré cela, lorsque l'âge ou la maladie ne lui permettent plus d'être l'esclave de son maître, celui-ci le laisse presque toujours crever misérablement.

CHAPITRE III

A cette époque, deux autres éleveurs étaient venus s'établir dans la montagne aux environs du Quinto. C'étaient Runner, l'associé de Steinmetz, qui possédaient quatre mille moutons, et James Marshall qui en avait deux mille.

Ni l'un ni l'autre n'avaient trouvé de site aussi avantageux et aussi agréable que celui de Frentzel. Les sources auprès desquelles ils s'étaient établis, ne débitaient que suffisamment d'eau pour les besoins de leurs troupeaux en hiver, lorsque l'herbe verte permet presque de se passer d'eau. Mais, durant huit mois, ou tout au moins six mois de l'année, ils avaient à trouver des pâturages où l'eau était moins rare. De plus, les collines qui les environnaient, étaient raides et abruptes, où la pluie ne pénétrait pas dans la terre, tandis que la plus grande partie du pâturage de Frentzel était un plateau où la pluie pénétrait, et qui produisait une herbe haute et épaisse.

Frentzel s'était montré bon voisin. Il leur avait offert de laisser leurs troupeaux venir, tout en paisant sur son *ranch*, se désaltérer une fois chaque jour à son abreuvoir, qu'il allongea dans ce but..

Mais Marshall et Runner virent qu'ils avaient

affaire à un être timide, d'une nature faible et craintive, sans amis, et ne sachant s'exprimer que difficilement dans la langue du pays. Ils auraient voulu le voir disparaître, afin de s'emparer de son *ranch*, de quelque façon que ce soit.

Ils lui offrirent d'acheter son *ranch* et ses moutons, offrant peu d'argent comptant, car leurs moyens et leur crédit étaient limités. Mais Frentzel dit qu'à aucun prix il ne voulait vendre.

Runner et Marshall entrevoyaient de grandes difficultés dans un proche avenir. Ils décidèrent ensemble qu'il leur fallait absolument le ranch de Frentzel, lequel pourrait entretenir de nombreux troupeaux, et qu'il leur faudrait l'avoir de gré ou de force. Runner était un être borné et flegmatique. Marshall était plus réfléchi et plus énergique. Il n'avait guère de scrupules, étant d'avis, ainsi qu'il le dit à Runner, que la fin excuse les moyens.

Un matin, alors que Frentzel faisait boire ses moutons, Marshall et Runner vinrent et, cherchant parmi son troupeau, lui montrèrent successivement, cinq moutons dont les oreilles portaient leur marque et celle de Frentzel. Ils s'emparèrent de ces cinq moutons et les emmenèrent avec eux.

Mais, avant de partir, Marshall avait dit à Frentzel :

— « Décidément, vous ne voulez pas nous vendre votre *ranch* ? »

Marshall avait fait cette question, le poing tendu, et d'un ton menaçant qui fit frémir Frentzel.

— « Non, dit ce dernier, non, je ne peux pas. »
Marshall s'en fût, sans une autre parole.

Le jour même, Marshal et Runner vinrent à Hill's Ferry et déposèrent une plainte chez le juge Newhall, contre Frentzel, pour vol (*grant larceny*) accusant ce dernier de s'être emparé de trois moutons, propriété de Marshall, et de deux autres propriété de Runner et Steinmetz, de les avoir détournés vers sa propre écurie ; puis, leur avoir taillé à l'oreille sa propre marque et les avoir mélangés à son troupeau, où Marshall et Runner les avaient trouvés.

Le juge Newhall, juge de paix, agissant comme juge d'instruction, selon la loi, émit un mandat de comparution contre Frentzel, pour le jeudi suivant.

Lorsque le constable Barker remit le mandat à Frentzel, celui-ci, rempli d'effroi et tremblant, après avoir demandé au majordome du Quinto d'envoyer un de ses *boys* surveiller son troupeau durant son absence, alla consulter son voisin de *ranch*, Dick Wilson, à sa ferme de los Banos.

Dick lui dit, avec un gros rire, et le regardant fixement de ses grands yeux doux :

— « Avez-vous fait ce qu'ils disent ? »

Les larmes vinrent aux yeux du pauvre homme.

— « Comment pouvez-vous imaginer que je l'aie fait. Je n'ai jamais volé, et je ne le ferai jamais. »

— « J'en suis certain, et je crois Marshal capa-

ble de tout. Ne vous inquiétez pas. Restez calme. Allez jeudi matin, de bonne heure, voir mon père, à Hill's Ferry, de ma part. Vous lui conterez votre affaire, et vous lui demanderez son aide. Mercredi soir, un de mes *boys* sera chez vous qui gardera vos moutons jusqu'à votre retour. Dites bien à mon père que je compte sur lui pour vous tirer de là. »

Puis il ajouta :

— « C'est l'heure du lunch, vous allez luncher avec nous. »

Le repas de midi se prenait dans la cuisine des communs. Wilson à la tête de la table, et ses garçons de ferme assis tout autour.

Pendant le repas, il n'était guère question du travail de la ferme. Wilson, d'un naturel gai et bon garçon, dirigeait la conversation sur des sujets agréables et qui prêtaient au rire.

Le repas consistait en œufs au lard, ragoût de mouton, pommes de terre au four avec beurre, compote de fruits, fromage, café ou thé.

Pour le repas de midi, madame Wilson le prenait avec ses enfants dans la salle à manger de la famille. Quant au repas du soir, Wilson le prenait en famille.

Madame Wilson était grande dame, autant que pouvait l'être une jeune femme dans ce milieu et dans ce pays isolée dans une ferme. Elle était une des rares dames de la région qui avaient un salon et un piano, sur lequel elle savait jouer des morceaux, pas trop difficultueux.

Elle avait été élevée dans la vallée de Sacramento, sur les bords de la baie, où les récoltes étaient plus régulières, les fermiers heureux et cossus. Son mari, Dick Wilson, était aux petits soins pour elle. Il lui reconnaissait une supériorité, et il lui procurait toutes les rares distractions que comportaient le pays et l'entourage, et que permettaient ses occupations nombreuses, sans jamais rien laisser paraître, devant elle, de ses soucis qui étaient nombreux.

En effet, les deux années de sécheresse avaient réduit ses troupeaux, et leur conservation l'avait endetté fortement. Les semences et le labour sans résultat aucun, de ces deux années, avaient ajouté aux dettes qu'il avait dû contracter. Son personnel, fidèle et dévoué, l'avait aidé à traverser ces temps de crise, ne faisant appel à la caisse que pour ce qui était indispensable. Il était un de ces hommes à qui l'on s'attache, toujours d'humeur égale, philosophe, industriel, indulgent aux fautes des autres, et toujours probe.

Maintenant, il allait traverser la période des vaches grasses. L'un des premiers, il avait préparé sa ferme de los Banos pour l'irrigation et pour engraisser ses troupeaux. Il allait récolter, indépendant des pluies, souvent rares dans la contrée, le prix de sa patience et de son labeur.

Madame Wilson, qui avait passé ses jeunes années, près de la petite ville de Vallejo, où le voisinage de l'arsenal maritime créait une cer-

taine animation et de la vie sociale, s'était résignée à la vie somnolente du *ranch*, où elle était comme une reine pour ceux qui l'entouraient. Dans ce pays, les femmes étaient des ladies et, pour son entourage, elle était une lady parmi les ladies. Elle citait parfois, en ses heures de tristesse ou d'ennui, cette phrase de la Bible : « Tout, sur cette terre, n'est que déception et vexation », qui paraissait la consoler.

CHAPITRE IV

Le père de Wilson, appelé familièrement Pap Wilson, avait passé 70 ans. Il habitait à Hill's Ferry avec un jeune garçon d'une douzaine d'années qu'on disait être son fils naturel, tandis que Dick, âgé de 40 ans, était son fils légitime. Mais l'état civil n'avait qu'une importance relative dans ce pays, où il n'existait que dans les grandes villes.

Une jeune mulâtresse habitait aussi avec lui, et s'occupait des soins de la maison. Les mauvaises langues disaient que celle-ci avait aussi des liens de famille avec le vieux Wilson.

Ce dernier, grand comme Dick, portait toute sa barbe grise sur un visage bruni, et marchait un peu courbé par l'âge.

Il était le plus ancien habitant de la petite ville. Il avait possédé le bac et la ville, lorsqu'elle n'était qu'un tout petit village.

Il avait eu le premier magasin ouvert à Hill's Ferry, et y avait établi l'hôtel. Il possédait encore deux mille acres de terre, touchant la ville, et son fils Dick les cultivait en partie.

De ce grand fils, Pap Wilson était fier, Dick étant le fermier gentleman du pays.

Le jeudi matin, Frentzel était parti de bonne heure de son *ranch*, à cheval, et il arriva chez

Pap Wilson vers neuf heures. Ce dernier était déjà quelque peu au courant de son affaire, par la rumeur publique.

Frentzel lui fit part du message de son fils.

Pap Wilson lui posa maintes questions sur ses rapports de voisinage avec ses adversaires, et puis il lui dit :

— « Restez calme, n'ayez aucune crainte. Ce sont de dangereux coquins qui voudraient vous envoyer aux travaux forcés, pour s'emparer de votre *ranch*, mais nous les confondrons. Je vous défendrai devant la Cour.

— Ils sont deux contre moi. Ils veulent ma perte. Ils ont dû prendre de mes moutons et les marquer à leur marque, et puis les remettre dans mon troupeau. Comment l'ont-ils fait ! Qu'advient-il de moi si le juge les croit et m'envoie à Modesto, en Cour d'assises. Que deviendrait mon troupeau !

— Nons n'en sommes pas là. Soyez tranquille. Si le juge vous envoyait à Modesto, je trouverais quelqu'un qui, avec moi, se porterait garant de votre comparution en Cour d'assises. Mais cela n'ira pas jusque là, je l'espère bien. »

CHAPITRE V

A onze heures précises, le constable Barker, devant la maison d'école, où siégeait le juge Newhall, cria par trois fois : « *Oyez ! voyez ! voyez !* » la cour de justice de paix, est maintenant ouverte.

Ce constable prononçait : *Oh ! yes !* ne sachant pas que la tradition, venue d'Angleterre, qui existait depuis Guillaume le Conquérant et qui était observée dans tous les Etats-Unis, provenait des appels par lesquels les anciens hérauts d'armes, en vieux français, appelaient l'attention publique.

Peu à peu, la salle fut occupée par un public nombreux, assis sur les bancs de l'école. Le juge, assis derrière une table, avait mis sa redingote des grands jours, et avait un air solennel. Il passait parfois sa main, brunie et ridée, sur ses longs cheveux grisonnants, les lissant, ce qu'il ne faisait que dans les grandes occasions.

La circonstance était grave, car la liberté, l'honneur, presque la vie d'un être humain allait se décider.

Pap Wilson et Frentzel étaient assis devant la table du juge. Le constable était là, sur le côté, prêt à exécuter les ordres de la Cour.

Le juge appela : « Le peuple des Etats-Unis contre Rudolz Frentzel. »

Puis eut lieu la déposition, sous serment, de Marshall. Son témoignage fût court. Il dit que Frentzel l'avait autorisé, lui, ainsi que Runner, à faire boire leurs troupeaux à son abreuvoir, lorsque l'eau serait rare sur leurs *ranchos*. Mais que cette permission n'était qu'un moyen employé par Frentzel pour voler leurs moutons. Ils venaient de le prendre sur le fait et d'obtenir des preuves flagrantes, mais il était probable, que précédemment, et plusieurs fois, peut-être, il avait profité de leur manque de surveillance pour s'emparer de leurs moutons.

Le juge lui demanda, alors :

— « Comment avez-vous appris que Frentzel prenait de vos moutons ?

— Un de mes bergers, John Wiggs, qui est ici pour témoigner, a vu, il y a quelques jours, Frentzel, qui avait détourné son attention, chasser trois de mes moutons dans son écurie. C'est alors que Runner et moi avons été voir son troupeau où nous avons trouvé, de suite, mes trois moutons et deux de Runner, nos marques encore visibles, et la sienne existant aussi. »

Le juge dit alors :

— « La défense peut interroger le témoin. »

Pap Wilson, qui pendant la déposition de Marshall avait coupé de minces copeaux d'un

morceau de bois tendre, avec son couteau de poche, ainsi qu'il faisait habituellement lorsque son attention était très intéressée, se leva et questionna Marshall :

— « D'où avez-vous eu les trois moutons que vous dites vous appartenir et que vous avez trouvés dans le troupeau de Frentzel ? »

— Ce sont des brebis que j'ai élevées.

— Avez-vous proposé à Frentzel de vous céder, à vous et à Runner, son *ranch*, lui disant qu'il vous le fallait ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Lui avez-vous dit que s'il ne vous le cédait pas, vous l'auriez quand même ?

— Je ne me souviens pas lui avoir dit cela.

— C'est bien, cela suffit ! »

Le constable appela alors Runner, qui déposa comme l'avait fait Marshall. Au contre examen, Wilson lui demanda quel était le berger qui avait aperçu Frentzel s'emparer de deux de ses moutons.

— « Il m'a quitté depuis huit jours, et je ne sais où il est maintenant.

... D'où avez-vous eu ces deux moutons ? »

— Je les ai élevés. »

On appela alors John Wiggs, le berger de Marshall.

Celui-ci confirma, en tous points, ce qu'avait témoigné son patron.

A ce moment, la pendule marquant midi, le juge leva l'audience jusqu'à deux heures précises.

La salle se vida. Frentzel alla luncher avec Wilson. Il était abattu, et se voyait déjà passant encour d'assises, condamné, emprisonné et ruiné.

Pap Wilson releva son courage, lui disant qu'il voyait déjà venir son acquittement. Il lui demanda d'où il tenait les cinq moutons que ses adversaires prétendaient leur avoir été volés.

«— Ils faisaient partie des trois cents brebis que j'ai achetées à Dick.

— Alors, c'est très bien, je crois que je les tiens », dit Pap en riant.

CHAPITRE VI

Après le déjeuner, il chemina seul dans Hill's Ferry, jetant un regard de ci de là, dans les bars, dans les magasins, lorsqu'il aperçut John Wiggs dans le bar d'Abe Barnes.

John Wiggs avait été, pendant deux ans, au service de Dick Wilson, et avait le plus grand respect pour tout ce qui était Wilson.

Pap entra dans le bar, et s'asseyant à une table avec Wiggs, lui dit :

— « John, vous avez témoigné tout à l'heure, de façon à envoyer un pauvre homme, qui est innocent, à la prison d'Etat. Savez-vous que si cela n'est pas vrai, si cet homme n'a pas volé ces moutons, vous serez la cause de sa ruine, et probablement de sa mort ; que vous en aurez du remords durant toute votre vie, et que vous aurez à en rendre compte dans la vie future ? »

John Wiggs, alors, faiblement et les yeux humides, répondit :

— « Je ne l'ai pas vu détourner aucun mouton de Marshall. C'est mon patron qui m'a dit de témoigner ainsi. C'est moi qui ai aidé Marshall et Runner à marquer les cinq moutons, pendant que Frentzel déjeunait.

— Je savais bien que vous n'étiez pas malhon-

nête. Retournez à la Cour, à deux heures, il faut que vous débarrassiez votre conscience et que vous m'aidiez à sauver ce malheureux,

— Vous pouvez être tranquille. Je regrette déjà d'avoir fait cela, et je veux m'en décharger, après quoi je quitterai Marshall.

— Et vous pourrez retourner chez Dick. Vous lui direz que c'est moi qui vous ai envoyé. »

Lorsqu'à deux heures, la cour s'ouvrit, avec le même cérémonial du constable devant la porte, le juge dit :

— « Nous continuons la plainte du peuple des Etats-Unis contre Frentzel. La défense a la parole pour l'interrogatoire de John Wiggs. »

Pap Wilson dit, s'adressant à John Wiggs :

— « Vous avez témoigné, ce matin, avoir vu le défendant pousser dans son écurie des moutons appartenant à Marshall. Etes-vous bien certain d'avoir vu cela ?

— Non, je n'en suis pas certain.

— Seriez vous prêt à affirmer de nouveau que vous avez vu cela ?

— Non, je ne voudrais plus l'affirmer.

— Pourquoi, alors, avez-vous ainsi témoigné ?

— Parce que mon patron me l'avait ordonné.

— Et que savez-vous des cinq moutons en question ?

— Je sais que ce sont des brebis de Frentzel sur lesquelles Marshall et Runner ont taillé leur marque.

— C'est bien, cela suffit ! »

Ce fût un coup de théâtre. Marshall rougit de colère, ses poings se serraient. Runner avait disparu.

Alors, Pap Wilson demanda la comparution des cinq moutons, ce que le juge ordonna.

Sous la direction du constable, les moutons tout bêlants furent amenés devant la Cour.

Pap Wilson défit un paquet dans lequel était des ciseaux à tondre la laine. L'un après l'autre, le constable les tenant couchés, il tondit, la longueur de la main, le flanc des moutons, et il fit apparaître l'empreinte noire existant encore du W dans un cercle qui était la marque de Wilson après la tonde.

Puis il fit observer au juge que la taille à l'oreille, qui était la marque de Marshall et de Runner, était relativement fraîche, en comparaison de celle de Frentzel qui était ancienne.

Le juge demanda alors à Marshall s'il avait d'autres témoignages à produire. Celui-ci fit un signe de tête négatif.

Alors, le juge se leva et dit :

— « Je suis honteux d'avoir eu à m'occuper d'une accusation aussi fausse et aussi grave. Les plaignants, dans ce cas, méritent le sort qu'ils souhaitaient à l'accusé. Rudolz Frentzel, vous êtes déchargé de toute accusation. Vous êtes libre ! »

Le pauvre vieux Frentzel tomba assis sur sa

chaise et éclata en pleurs, en serrant la main de Pap Wilson.

Ce dernier, félicité par plusieurs assistants, dit :

— « J'étais certain de son innocence. Je n'aurais pu de longtemps dormir tranquille si je ne l'avais pas fait acquitter. »

CINQ ANS APRÈS

CHAPITRE 1^{er}

Avec le temps, la petite ville de Hill's Ferry avait grandi. Il s'était même formé un village chinois près de la rivière Merced et de l'endroit où elle se jette dans le San Joaquin. Des chinois de Canton étaient venus travailler au canal d'irrigation. D'autres, venus de Shang Haï, avaient suivi. Ils avaient été importés sous contrat et sous condition qu'en cas de mort leurs ossements seraient envoyés à leur famille, en Chine. Ces Chinois, terrassiers ou manœuvres, ainsi que ceux des villes, artisans de travaux plutôt féminins tels que blanchisseurs, cigariers ou domestiques, ne s'habillaient que de vêtements venus de Chine, ne se nourrissaient que de riz et de poissons séchés, venus également de Chine, ne consommaient rien des produits du pays où ils étaient venus, n'y laissant pas même leurs ossements. Et c'était une des causes qui les rendaient odieux aux blancs.

A part cela, on leur reprochait de faire baisser les salaires ; d'accaparer les travaux féminins,

d'exhaler une odeur désagréable aux blancs, tels les nègres et les Indiens. Mais peut-être en est-il de même pour les blancs envers les autres races. La maison qu'avait habitée, non pas un Chinois, mais des Chinois, car ils remplissaient les maisons en grand nombre, ne pouvait plus être habitée par des blancs. L'odeur qui s'en dégageait se répandait dans le voisinage ; de sorte que les maisons attenantes à celles habitées par des célestes, étaient vite vendues à des Chinois nouveaux arrivants. Et le quartier chinois des villes s'élargissait comme une tache d'huile. C'était pour eux que les villes avaient dû décréter des ordonnances nécessitant un minimum de mètres cubes d'air par habitant, car, jusqu'alors, ils couchaient dans des casters établis autour d'une chambre, à vingt cinq ou trente par chambrée.

Alors, étant devenus propriétaires des maisons du quartier chinois, ils creusèrent cinq à six sous-sols, de façon à pouvoir y habiter à peu près aussi nombreux qu'auparavant. Et l'on racontait que, dans ces sous-sols, il y avait non-seulement des maisons de jeux où l'on jouait des jeux interdits, mais encore que des tribunaux de sociétés secrètes, telles que la *mafia* ou la *main noire*, y prononçaient des sentences, et qu'il s'y trouvait des prisons et que l'on y exécutait les sentences.

Maintes fois des descentes de police à San Francisco n'avaient pu parvenir jusqu'à ces repaires fermés et scellés.

Dans les pays nouveaux, comme la Californie, la main-d'œuvre chinoise avait été appréciée, lorsqu'elle avait été utile pour les travaux de terrassements des chemins de fer, des canaux, le traitement des minerais précieux à faible rendement, travaux que les compagnies ne payaient qu'à raison de un dollar par jour, tandis que ces travaux accomplis par des blancs auraient coûté trois fois autant, ce qui aurait empêché bien des entreprises. Enfin, la main-d'œuvre chinoise avait été précieuse lorsque, seuls, on pouvait avoir les chinois comme cuisiniers ou domestiques d'intérieurs dans les petites villes, les villages et les campagnes, où les servantes, irlandaises pour la plupart, refusaient d'aller parce qu'il ne s'y trouvait pas d'église catholique, ou parce qu'elles ne voulaient habiter que les grandes villes. Mais il vint un moment où la tache d'huile devint trop grande, et où la population de ces pays avait tellement augmenté que la main-d'œuvre blanche se trouvait en nombre suffisant. Alors on estima que les chinois étaient de trop. Du reste, il n'y avait plus de grands travaux de terrassements à accomplir, la machine ayant, en de nombreux cas, réduit les besoins de la main d'œuvre.

CHAPITRE II

Mais revenons au village chinois de Hill's Ferry. Il comprenait une douzaine de petites maisons de bois, et formait une rue unique. D'un côté, sept maisons habitées par des chinois de Canton. De l'autre, cinq maisons appartenant à ceux de Shang-Haï. Cinq chinois venus de Stockton, originaires de Canton, mais d'une classe supérieure à celle des manœuvres, avaient acheté du terrain près de la rivière Merced et en dehors de la ville, et avait fait construire une maison de bois par le charpentier ; maison à un étage et deux chambres.

Pendant que ce dernier et son aide travaillaient à élever la maison, nos chinois, assis sur des planches, observaient attentivement le travail. Lorsqu'au bout de deux jours la maison fut terminée, ils congédièrent les charpentiers. Dès le lendemain, ils achetèrent des poutres, des planches, les portes et fenêtres et les outils ainsi que la quincaillerie nécessaire, et construisirent eux-mêmes six autres maisons en tous points pareilles à la première.

Quelques jours après, des Chinois, originaires de Shang-Haï, étaient venus et s'y prirent de la même façon pour élever cinq maisons de l'autre côté de la même rue.

Ces Chinois, tant ceux de Canton que ceux de Shang-Haï, étaient d'une classe qui donnaient

des blanchisseurs de linge, les cuisiniers des villes et les petits marchands.

Des douze maisons du village chinois, deux étaient des blanchisseries, quatre des hôtels pour les Chinois de passage, deux paraissaient faire un trafic de vêtements et de banque, tandis que les autres, aux portes et volets des fenêtres toujours fermés, avaient un air de mystère. La nuit, des raies de lumière traversaient les fentes des deux portes extérieures, jusqu'à une heure avancée. On soupçonnait que ce devaient être des maisons de jeu où, à l'instar des blancs, des joueurs de profession dépouillaient les travailleurs naïfs de leurs salaires durement gagnés.

La paix avait régné entre ceux de Canton et ceux de Shang-Haï, entre lesquels il restait une sorte de rivalité, jusqu'à ce que, une après-midi, pour une cause qui ne fut pas divulguée, une bataille générale eut lieu dans la rue chinoise. Une vingtaine de Chinois y participaient. De nombreux coups de revolvers furent tirés, mais aucun ne porta, parce que les tireurs détournaient la tête en pressant la gâchette. Il y eut néanmoins un blessé qui avait reçu deux coups de hachette sur la tête. Il fut ramassé par ses compatriotes, saignant abondamment, et caché dans une maison.

Mais le constable Barker était venu, attiré par les coups de feu. Il avait vu une grande flaque de sang, et avait fini par découvrir le blessé, très mal en point.

Il fallait qu'il y eut un coupable. Le constable avait menacé d'arrêter tous les Chinois s'il n'était pas dénoncé. Ce fut alors que celui-ci fut désigné. C'était le cuisinier de Robert Lévy. Barker voulut l'arrêter, mais Robert qui tenait à garder son cuisinier, déjà initié à la cuisine bourgeoise, fournit une caution pour sa comparution devant le juge Newhall, une semaine plus tard. Le matin du jour fixé pour la comparution, le juge, passant devant le magasin, et voyant Robert devant la porte, s'approcha et lui dit : « Qu'est-ce donc que cette affaire dans laquelle votre cuisinier est impliqué ? » Tout en dégustant un verre de whisky avec le juge. Robert lui dit que son cuisinier était un Chinois paisible, d'une classe supérieure aux coolies, dont faisait partie le blessé, lequel était connu comme un Chinois dangereux, et que son cuisinier n'avait fait que se défendre, l'autre ayant pointé son revolver sur lui. La hachette, il l'avait apportée au village chinois pour la faire aiguiser. Le juge lui conseilla de venir assister à l'instruction, afin de témoigner si cela était nécessaire.

A deux heures, l'audience était déclarée ouverte, par l'appel traditionnel du constable, devant la porte.

Le blessé, la tête enveloppée, était venu. Il faut croire, qu'ainsi qu'on le dit, les Chinois ont la tête dure, pour que celui-là ait pu venir en cour de justice au bout de huit jours, alors

qu'il avait reçu deux estafilades ayant pénétré la boîte crânienne!

Après avoir appelé la cause des Etats-Unis d'Amérique contre Sam Lee, le constable fit sa déclaration, et puis le blessé, Hong-Kee, fut examiné en qualité de témoin de l'accusation. Le juge ne put tirer autre chose de lui que ceci, en mauvais anglais : « Sam Lee couper tête moi. »

Interrogé, à son tour, Sam Lee dit : « Lui tiré moi, lui pas tiré moi, moi pas couper tête. »

Et Hong-Kee de répliquer :

« Lui pas couper tête, moi pas tirer lui. »

Le juge prononça alors son jugement : Il déclara que les Chinois, admis à habiter dans le pays, ne se conduisaient pas paisiblement. A l'avenir, si une autre bataille ou une autre dispute surgissait à nouveau, il les enverrait tous à Modesto pour être jugés par la Cour du Comté.

Et Sam Lee put retourner à son fourneau.

CHAPITRE III

Un après-midi du mois de mai, Robert s'en fut voir son client : J.-D. Chedister, qui était sur le point de faire tondre son troupeau de moutons, afin de tâcher de lui acheter sa laine. Chedister était un homme méthodique et décisif. Il avait l'habitude de souligner ses phrases d'un mouvement horizontal de la main, semblant éloigner de lui toute objection à ce qu'il venait de dire, ou tout obstacle à ce qu'il avait décidé. Ce mouvement horizontal de sa main essayait tout ce qui se trouvait à sa portée, de sorte qu'il était difficile de savoir si c'était le désir de la propreté autour de lui, ou pour rendre définitif ses paroles, qu'il faisait constamment ce mouvement d'éloignement.

Après avoir traversé le San Joaquin sur le bac, la route était sablonneuse, et les sabots des chevaux, le vieil et fidèle Georges, gris pommelé, et la brune Marie, s'enfonçaient dans le sable chauffé, par un soleil ardent. Quoique Robert ne poussait pas les chevaux, la transpiration apparaissait sur leur poil. Les mouches et les moustiques attirés par la végétation luxuriante de la rive Est du fleuve, poursuivaient les chevaux et les harcelaient sans répit. En passant près du

ranch de Steinmetz, Robert songea qu'il aurait à aller à Merced examiner l'enregistrement au sujet de ce *ranch*, sur lequel son frère avait hypothèque, prise sans examen préalable.

Lorsqu'il arriva à la maison de Chédister, la femme de ce dernier, voyant, par la porte moustiquaire, le buggy de Robert arrêté là, se coiffa d'un chapeau de paille à larges bords, et vint sur le pas de la porte.

— « Mon mari, dit-elle, est dans les bas-fonds de la rivière. Vous allez savoir dans quelle direction. » Et, décrochant un clairon, près de la porte, elle le porta à ses lèvres et en tira deux ou trois notes en gamme ascendante. Peu après on entendit le son d'un cor de chasse, venant du bas fonds, vers la droite. Là était Chedister. Robert félicita Mrs Chedister sur cette façon pratique de correspondre avec son mari à travers champs et, ayant attaché là ses chevaux, il se dirigea, à pied, vers la rivière.

En arrivant près des arbrisseaux qui bordaient la rivière, Robert trouva devant lui un mur de moustiques d'environ trois mètres de haut et tout aussi épais. Les moustiques, voltigeant sur place, étaient si serrés que l'on ne pouvait voir au travers.

Sans hésiter, Robert traversa ce mur et fut sérieusement piqué. Ce fut là qu'il gagna la fièvre intermittente qui l'obligea à prendre le lit quelques jours après.

Chedister était près du bord de la rivière, dirigeant la construction d'un *corral* pour tondre les moutons. Robert le questionna sur la qualité de laine de son troupeau et sur quelles terres il l'avait fait paître récemment. Apprenant que les moutons étaient de laine mérinos, donc lourde et huileuse, et que le troupeau n'avait pas quitté le bord de la rivière Merced depuis trois mois, Robert se promit d'agir avec beaucoup de précautions et de méfiance lorsque cette laine, sans doute très lourde de sable, serait en vente.

Chedister montra à Robert comment il allait se servir des déclivités du terrain pour établir avec moins de peine et plus avantageusement que sur terrain plat, la piscine dans laquelle il ferait passer ses moutons dans un bain sulfureux, après la tonde, ce que tous les éleveurs faisaient afin de les guérir de la gale, produite par la trop grande promiscuité des troupeaux, de mille à deux mille têtes. Et, tout en discutant, il répétait le mouvement horizontal de sa main droite, semblant éloigner des obstacles ou établir quelque chose de définitif.

Au retour, Robert laissa ses chevaux aller à volonté. Il avait noué les guides autour du fouet et, invité par la chaleur du jour, s'était laissé aller à sommeiller, appuyé contre le fond de la capote, certain que le vieux George guiderait Mary jusqu'au bas du fleuve.

CHAPITRE IV

Deux jours plus tard il partit pour acheter la laine des frères Cardozo, qui avaient amené leurs huit mille moutons dans la Sierra Nevada à environ trente mille de Modesto. Le pâturage étant devenu rare dans la vallée, à l'ouest du fleuve, ainsi que dans les collines des montagnes de la côte, ils avaient acheté un *ranch* dans la Sierra, sur lequel il y avait peu de constructions, et qu'ils avaient pu acquérir avantageusement. Là, ils venaient de tondre leurs moutons et offraient à Robert d'acheter leur laine.

Robert connaissait la laine de leurs moutons, laquelle était légère et devait être propre, leurs troupeaux étant depuis deux mois, dans la Sierra où il n'y avait ni sable ni plantes parasites qui s'accrochent dans la laine, et qui y laissent de minuscules parties, même après nettoyage. Dans la vallée, la chaleur était grande. Il était parti couvert seulement d'un long paletot de toile sur son gilet et sans aucune précaution contre la fraîcheur des nuits dans la Sierra dont il ne connaissait pas les changements de température. Du reste, il croyait devoir arriver au but de son voyage avant la nuit. La seule précaution qu'il avait prise était d'emporter une gourde de whisky. A

Modesto, il eut à subir un retard pour se procurer deux chevaux frais pour remplacer George et Mary qu'il avait laissés dans l'écurie du loueur.

Arrivé dans la montagne, il n'y avait plus de route. On lui avait indiqué qu'il devait tenir à sa gauche les pics et les arêtes des collines, jusqu'à ce qu'il rencontrât un réservoir naturel, et alors de le traverser et de tenir à sa droite les pics et les arêtes des collines, et de ne pas s'engager dans les hautes altitudes.

De réservoir, il n'en avait pas rencontré. La nuit était venue. Une nuit sans lune et froide. Une bise soufflait, qui traversait ses minces vêtements et le faisait frissonner. Depuis six heures, il n'avait rencontré personne et n'avait vu aucune maison. Il employa sa dernière allumette pour voir l'heure à sa montre. Il était dix heures passées. L'air devenait de plus en plus vif, et il allait contre le vent. Il se sentait très faible et fatigué du dos, des reins et des épaules. A un moment, il allait s'évanouir lorsque, vite, il porta sa gourde de whisky à la bouche, ce qui le ranima.

Il allait toujours où le seul instinct des chevaux le conduisait, lorsqu'il crût apercevoir, dans l'obscurité, une maison à sa gauche. Il guida ses chevaux dans cette direction et lorsqu'il y parvint, il vit que c'était un haut rocher aux côtés duquel d'autres rochers, moindres, était accoudés.

Alors il voulut retrouver la direction qu'il avait

suivie auparavant. Pour cela il dut descendre du buggy et, tenant un des chevaux par la bride, suivre de la main les traces des roues, jusqu'à ce qu'il crût se trouver à l'endroit et dans la direction voulue.

L'obscurité était telle qu'il ne pouvait voir à un mètre devant les chevaux. Deux fois encore il dût se servir du whisky pour entretenir un peu de chaleur en lui, et éviter de s'évanouir de faiblesse.

Enfin, arriva un moment où il crût entendre l'aboiement d'un chien. Bientôt cet aboiement s'accrut. Les chevaux, quoique paraissant fatigués, levaient la tête et augmentaient leur allure d'eux-mêmes. Une lueur parut, et il reconnut qu'il approchait d'une maison près de laquelle il arrêta les chevaux.

Un homme, qui portait une lanterne, sortit de la maison. Arrivé près du buggy, il leva la lanterne, éclairant la figure de Robert. Ce dernier avait ouvert la bouche pour parler, mais à la vue de l'homme, il s'arrêta frappé d'étonnement, et presque de stupeur. L'homme parla le premier.

— « Où allez-vous comme cela ? » dit-il.

— « Je voulais aller au *ranch* des Cardozo, dit Robert, mais je me suis perdu dans la montagne. Je suis très fatigué et je souffre du froid. Puis-je passer la nuit sous votre toit ? »

— Oui, nous arrangerons cela. Vous n'êtes qu'à cinq mille du *ranch* des Cardozo, mais vous lui

tournez le dos. Venez dans la maison, on allumera un feu et on vous donnera un lit. »

Les deux hommes entrèrent dans la maison, après avoir attaché les chevaux à une barrière. Bientôt, les deux filles du propriétaire vinrent avec une lampe et allumèrent un feu de branches et de racines qui pétilla dans lâtre.

L'homme était sorti, disant qu'il allait mettre les chevaux à l'écurie. Pendant ce temps, Robert se chauffait et était tout rêveur. L'homme rentra et lui dit qu'il pourrait passer la nuit dans le lit de ses filles, qui coucheraient avec leur mère. Quant à lui, il coucherait dans le foin. — « Je ne puis assez vous remercier, dit Robert, de me donner une aussi bonne hospitalité. Il est une heure », ajouta-t-il, en regardant sa montre. « A quelle heure vous lèverez-vous ? »

— A cinq heures, car je dois conduire un chargement de dindons à Merced.

— Voulez-vous me réveiller à cette heure ? »

L'homme montra à Robert la chambre qui lui était destinée et tous deux se souhaitèrent une bonne nuit.

CHAPITRE V

Lorsque Robert fût couché, il songea.

C'était bien lui, cet homme, grand, à la figure et la barbe rouge. C'était bien l'Australien qu'il avait connu à Bantas. Il le revoyait encore dans son souvenir, poursuivant, jusque dans le magasin, son patron Ramsay, un grand couteau ouvert à la main. Ramsay, grand, lui aussi, mais faible et timide, avait couru se réfugier derrière le comptoir, puis derrière les petits casiers couverts de verre à l'extérieur, de la poste. L'Australien, en fureur allait sauter par dessus le comptoir, lorsque Robert lui cria : « Prenez garde à ce que vous allez faire, c'est la poste des Etats-Unis ! »

Cela arrêta l'Australien, et le fit réfléchir un instant. Robert lui dit alors que c'eût été grave de commettre un meurtre, peut-être, dans le bureau de poste fédéral où, seul, le *Potsmaster*, devait pénétrer. Il avait alors arrangé la difficulté qui avait surgi entre les deux adversaires.

Depuis lors, l'Australien avait loué un terrain et acheté des vaches laitières. Mais il n'avait tenu que deux ans ; son tempérament violent et ses habitudes d'intempérance l'avaient empêché de réussir dans ce métier où d'autres gagnaient leur vie.

Un matin, le constable James Peck vint dans

son buggy, prévenir en toute hâte Robert que l'Australien avait vendu son fourrage et ses veaux, et se mettait en route vers le haut de la vallée avec sa famille, sa voiture et ses vaches.

Il devait trois cents dollars à Robert. Montant dans le buggy du Constable ils s'en furent chez le juge Hayes, lui firent remplir hâtivement une formule de plainte et de saisie, et purent rejoindre l'Australien et sa caravane près de San Joaquin City, avant qu'il n'eut quitté le Comté, où existait légalement l'autorité judiciaire du juge et l'autorité exécutive du Constable.

L'Australien, pris comme dans un filet, dût régler sa dette, ainsi que les frais, avec le produit de la vente qu'il avait faite, mais il ne le fit que furieux et menaçant.

Comme un kaleidoscope vivant, tous ces faits reparaissaient dans le cerveau de Robert, déjà agité par la fièvre qui naissait en lui, et le faisaient songer. Devait-il dormir ? L'Australien ne voudrait-il pas se venger de lui, puisqu'il le tenait en son pouvoir. S'il disparaissait on ne songerait pas à le chercher dans une direction opposée à celle où il devait aller.

Enfin, terrassé par la fatigue, il s'endormit.

Il fut réveillé à cinq heures par les coups frappés à sa porte. Lorsqu'il sortit de la maison, il vit son hôte attelant ses chevaux au buggy. Il lui souhaita le bonjour, le remerciant encore de son hospitalité. Celui-ci lui dit alors :

— « Je vous ai reconnu, lorsque vous êtes arrivé. Ne croyez pas que je vous ai gardé rancune. Ce que vous avez fait, vous étiez en droit de le faire. J'avais mal agi. J'ai mal agi tout le temps que j'ai vécu à Bantas. Par ma faute, je n'ai pas réussi. Ici, dans la montagne, loin de tout cabaret, conseillé et aidé par ma femme et mes filles, grandies, je me suis amendé. Plus de whisky, la boisson ne me convient pas. Je possède actuellement ce *ranch*, entièrement payé, je n'ai pas de dettes. Même ce que vous avez fait pour moi a été un bien. Lorsque je me suis trouvé presque sans argent, dans une situation difficile, allant sans but défini, j'ai senti que je devais changer de route. Et, depuis lors, j'ai marché droit. Je n'ai pas à m'en repentir, car nous vivons maintenant très heureux ici.

— Je ne puis vous exprimer, lui dit Robert, combien je suis heureux de vous avoir rencontré, et d'apprendre ce que vous venez de me dire. Soyez certain que je ne manquerai pas de vous citer en exemple, lorsque l'occasion se présentera, à des gens qui auront besoin de changer de route.

— Maintenant, allons déjeuner, » dit l'Australien.

Après le récit de son hôte, Robert se disait qu'il lui paraissait avoir une autre physionomie que celle qu'il avait connue autrefois. Les traits semblaient s'être arrondis, son regard s'était adouci, ses manières n'étaient plus brusques.

Les deux jeunes filles firent à Robert les hon-

neurs du déjeuner, qui se composait de café au lait, œufs au lard, morue et pommes de terre au four, et marmelade de pommes.

Lorsque les deux hommes sortirent, pour le départ, Robert demanda à son hôte ce qu'il lui devait.

— « Rien, répondit-il, mais vous pouvez, si vous le voulez, donner quelque chose à mes filles. »

Robert leur donna dix dollars et prit congé de tous, après qu'on lui eut indiqué la route.

CHAPITRE VI

Pendant trois mille environ, Robert suivit en sens contraire, le chemin qu'il avait suivi la veille dans l'obscurité. Il vit qu'à plusieurs reprises il avait cotoyé, de très près, des précipices. En deux endroits les roues du buggy avaient laissé leurs traces à dix centimètres d'un abîme. Il en eût frissonné si cette sensation eût pu exister encore en lui, après toutes les circonstances où sa vie avait été en péril.

A sept heures il arriva chez les Cardozo. La tonde était terminée. Leurs troupeaux étaient presque tous de la race des moutons d'Australie à laine longue et dure, mitigée par un peu de croisement du mérinos d'Espagne. La laine était propre, et ils convinrent vite d'un prix.

Les Cardozo voulurent le garder jusqu'au lendemain. Mais il était pressé de rentrer. Il se sentait fatigué, quelque peu fiévreux, et il ressentait des douleurs dans les articulations. Il leur demanda de le laisser partir, et les pria d'avancer pour lui l'heure du lunch. Les Cardozo lui firent faire le tour du propriétaire, lui montrant les nouvelles constructions qu'ils avaient ajoutées aux anciennes, de façon à pouvoir abriter, au besoin, dix mille moutons sous plusieurs toits.

Deux *corrals* séparés par un couloir, bordé de barrières, étaient installés pour l'application d'un fort liquide sur les plaques de gale, après le bain de soufre dans la piscine et après la tonde semi-annuelle.

Les moutons suivaient dans le couloir, l'un derrière l'autre. Un homme de chaque côté des barrières leur appliquait au passage le liquide sur le dos ou sur les côtes. Le seul travail de la tonde durait, chez eux, trente jours, et le travail de pansage durait autant.

Robert se mit en route à midi. A trois heures et demie, il était à Modesto, où il reprit ses propres chevaux, Georges et Mary. La descente de la montagne s'était faite plus rapide que ne s'était faite la montée. De Modesto, les chevaux, sentant qu'ils allaient vers leur écurie, trottaient allègrement sans contrainte. Mais Robert sentait augmenter en lui la fièvre et les douleurs du dos et des reins. Arrivé à cinq mille de Hill's Ferry il dut attacher les rênes autour du fouet et se coucher, comme il pût, sur le siège du buggy.

Le vieil et fidèle Georges avait guidé la brune Mary pour descendre sur le bac et traverser le San Joaquin, ainsi que pour monter la petite côte à l'autre bord. Arrivé chez lui Robert dût s'aliter. Chaque matin à onze heures, il grelottait et les ongles de ses mains bleuisaient. Puis venait la fièvre et une copieuse transpiration. Le docteur Muller le soignait. Il avait prescrit la quinine et la

diète presque complète, ne permettant comme boisson, et seulement trois fois par jour, qu'un verre à Bordeaux de limonade rafraîchie. Durant la fièvre, Robert rêvait de baquets remplis de cette limonade qu'il portait à ses lèvres comme il eut fait d'un verre.

Il était au lit depuis quatre semaines lorsqu'il essaya de se lever, mais ses forces l'avaient abandonné et il ne pouvait se tenir debout.

Peu de temps après, il était arrivé à pouvoir se tenir debout et marcher un peu. L'appétit lui était revenu quelque peu. Mais toujours encore journellement, à onze heures les frissons et puis la fièvre, quoique moins forte, le reprenaient.

Sur ces entrefaites, un de ses clients, Charles Johnson, un fermier qui habitait entre Cottonwoods et los Banos, vint dire au magasin que l'éleveur de moutons Mac Millian, qui avait eu, par contrat, depuis trois mois, quinze cents moutons du frère de Robert, alors à Paris, pour la moitié de la laine et de la reproduction, à charge par lui de les nourrir, voyant le pâturage lui manquer et devenir très rare dans le pays, avait abandonné son troupeau et était parti. Par désespoir, et manquant d'énergie pour trouver des pâturages ailleurs, ou quelque diable le poussant à rompre son contrat de cette façon, il s'était saoulé pendant trois jours, et puis était parti.

Que faire en cette occurrence ? Les moutons s'étaient éparpillés par petites troupes dans la

montagne. Toutes sortes de désagréments, et de pertes pouvaient survenir. Robert n'hésita pas. Son frère, à qui les moutons appartenaient, était loin. Il considéra qu'il devait se lever et agir. Et c'est ce qu'il fit.

Il demanda que Charles Johnson vienne le voir. Il le chargea de recruter trois bergers, ou hommes de bonne volonté pour rechercher et assembler les moutons, disant qu'il viendrait le lendemain en prendre possession.

Malgré l'avis du docteur et de son entourage, malgré l'orage de pluie qui sévit le lendemain, Robert se leva et partit seul en son buggy. Lorsque il arriva au *ranch* de Mac-Millian, les moutons avaient à peu près tous été retrouvés et ramenés. Il eut d'abord son frisson journalier et sa fièvre, dans la hutte du *ranch* puis, ayant engagé deux des bergers pour conduire le troupeau, sans savoir exactement où, il les dirigea vers Hill's Ferry, suivant dans son buggy.

Ce jour-là, le troupeau n'alla pas plus loin que le *ranch* de Clark, un client de Robert, où ils passèrent la nuit. Le lendemain, après avoir donné à manger aux moutons, ils se dirigèrent vers le *ranch* de Harvey Knight, qui avait exprimé un jour devant Robert le désir de posséder un troupeau de moutons, malgré la disette de pâturages dans le pays, Robert lui vendit le troupeau à crédit, contre une hypothèque sur sa terre, qui en était exempte.

Puis, il retourna à Hill's Ferry et se remit au lit ayant alors une très forte fièvre. Pendant la nuit, il eut une sorte de délire, s'imaginant qu'il était à la poursuite de quelques moutons s'enfuyant de tous côtés dans la montagne.

Lorsque le docteur Muller vint le voir, le lendemain matin, il le remit à la diète et défendit qu'il se levât. A onze heures le frisson vint plus fort qu'avant sa fugue. La fièvre aussi avait augmenté et dura une heure de plus qu'elle n'avait duré depuis un mois. Le docteur, alors, ajouta du calomel à la quinine. Huit jours après sa rechute, le docteur Muller vint vers cinq heures du soir. La femme de Robert (j'avais oublié de dire qu'il était marié, il avait même deux enfants) ayant accompagné le docteur jusque dans la pièce voisine, Robert entendit le docteur prononcer ces paroles : « Je ne puis que vous dire que vous devez vous attendre à tout. Une issue fatale est très possible. »

Lorsque sa femme rentra dans sa chambre. Robert lui dit : « J'ai entendu ce que le docteur t'a dit. Moi, je suis décidé à ne pas le laisser me faire mourir. Envoies au magasin, dire qu'on attelle demain matin pour aller prendre à Turlock le train de San Francisco. »

Sa femme, heureuse de quitter Hill's Ferry, ne protesta pas. Le lendemain matin, Robert dont l'appétit avait été aiguisé par le voyage et l'air frais, put prendre un petit déjeuner complet à

Turlock, alors que le docteur lui avait interdit toute nourriture solide, ce qui l'entretenait dans un état de faiblesse. Arrivé à San Francisco, une amélioration plus grande encore se produisit, due, sans doute, au changement d'air radical.

Et c'est ainsi que Robert quitta Hill's Ferry.

DEUX COQS VIVAIENT EN PAIX

Raoul Péliez et Charles Gaudichaud, étaient tous deux parisiens de Paris. Ils s'étaient connus lorsque Péliez était chanteur comique au concert du Cheval blanc, au Faubourg St-Denis, et que Gaudichaud, coiffeur pour dames, coiffait, pour la représentation, les chanteuses de ce concert. Gaudichaud était tout chaud, tout bouillant, d'une nature vive et enjouée, tandis que Péliez qui, sur la scène, débitait ses chansonnettes comiques d'un air sérieux et froid, s'efforçait d'être, dans la vie, un pince sans rire. Son plus grand plaisir était *d'épater le bourgeois*.

Lorsque Péliez montant en grade, chanta à l'Eldorado, il se trouva que Gaudichaud coiffait les dames de ce concert qui, à cette époque, étaient assises en demi-cercle, sur la scène.

Ils se lièrent plus intimement, et habitèrent la même maison sur la butte. Péliez était chanteur comique par goût, et à la suite d'une fugue. Sa profession avait été celle de dessinateur industriel. Il avait été élève aux Arts et Métiers, et avait fait un stage à l'Ecole Centrale. Lorsqu'il fit son

service militaire, on l'occupa comme dessinateur dans les ports, aux constructions navales. Il avait aussi travaillé au Creusot.

Mais son goût pour le café-concert l'avait emporté sur son métier de dessinateur, dans lequel il avait pourtant déployé beaucoup de talent.

Gaudichaud, lui aussi, était un artiste dans son art. Il était arrivé à remporter le premier prix dans un concours de coiffures. Un coiffeur établi à New-York lui avait offert, alors, une belle situation pour cette ville.

Péliez et lui étaient devenus de tels inséparables qu'il ne voulut pas accepter cette offre, à moins que Péliez ne l'accompagna. Celui-ci sacrifia le café-concert à l'amitié, sachant bien qu'en Amérique il ne trouverait à s'occuper que comme dessinateur.

Gaudichaud, coiffeur-artiste dans un salon de coiffure de la cinquième avenue, à New-York, avait acquis une situation qui lui permettait d'imposer ses conditions, tandis que Péliez n'avait pas encore trouvé l'occupation qui le sortit de pair. Mais, après deux ans de séjour à New-York, il fut engagé comme dessinateur pour constructions navales à Philadelphie, où il pût montrer ce dont il était capable. Gaudichaud l'avait suivi et s'était établi à Philadelphie.

Après avoir passé deux ans dans cette ville, une grande société de métallurgie de San-Francisco,

qui avait entrepris la construction de six navires cuirassés pour le Gouvernement des Etats-Unis, avait fait un pont d'or à Péliez pour lui faire accepter un engagement.

CHAPITRE II

Gaudichaud suivit Péliez sur la côte du Pacifique, et voilà nos deux amis à San-Francisco. habitant ensemble une villa ayant vue sur la mer, avec un domestique chinois, à qui ils enseignaient l'art de cuisiner à la française, que Gaudichaud avait pratiqué dans son jeune âge, et pour lequel tout français a du goût.

Ils n'avaient pas voulu faire le voyage par chemin de fer, quoiqu'ils eussent le choix de plusieurs lignes, traversant l'Amérique à différentes latitudes. Par les Montagnes rocheuses ; le Lac Salé et la Sierra Nevada ; par le Colorado, à une altitude de plus de trois mille mètres ; ou par le Mexique, l'Arizona et le Sud de la Californie, pays des orangers à perte de vue.

Ils auraient ainsi pu faire le trajet en cinq jours ; mais cela aurait été faire comme tout le monde. C'eût été « bourgeois ! » A ces artistes il fallait autre chose. Ils firent un long détour, afin de voir du pays, et mirent deux mois à faire le voyage.

Ils avaient passé par la Floride, l'île de Cuba, encore sous le joug des Espagnols, où sévissait la fièvre jaune et toujours en révolte ; Port-au-Prince, colonie française et Panama.

Lorsqu'ils débarquèrent à Colon, port de l'isthme sur l'Atlantique, une compagnie de soldats nègres, en uniforme blanc, faisait la haie sur le quai. La plupart étaient debout tenant le fusil à volonté, tandis que d'autres étaient assis par terre, d'autres couchés, mais tous dans le rang, ou à peu près.

C'était en Avril, la chaleur était accablante, et la fièvre de Panama faisait, leur avait-on dit, des ravages dans l'intérieur de l'isthme. On leur avait recommandé de ne pas manger de fruits du pays, bananes et ananas. Mais ils n'auraient pas été eux-mêmes s'ils s'étaient conformés à cette recommandation.

Ils traversèrent l'isthme en chemin de fer, avec de nombreux voyageurs qui allaient, eux aussi, s'embarquer le même soir dans le port de Panama, pour les ports de la Côte du Pacifique. Le train mettait cinq heures pour faire les trente-cinq kilomètres du trajet. De temps en temps, des bandes d'oiseaux de toutes couleurs, jaune, bleu et rouge, vert, rouge, ou bleu et vert, s'élevaient de la forêt dans les airs à l'approche du train. Nos deux amis, lorsque la route était montante, descendaient du train, marchaient pour se délasser, et puis attendaient que le train les rejoignit pour reprendre leur place.

Des huttes habitées par des nègres nus, devant la porte, se rencontraient de temps en temps. La végétation était luxuriante, mais il ne paraissait

pas y avoir de terrains cultivés le long de la route. Seuls, des bananiers et des ananas semblaient être sortis de terre sans aucune culture.

Lorsque le train les déposa sur le quai, près du bateau américain de la Pacific Mail, en partance pour San-Francisco, avec escale dans deux ports du Mexique, et qu'ils virent deux fiévreux, portés à bord sur des brancards, ils regrettèrent d'avoir peut-être été imprudents en mangeant deux ananas et plusieurs bananes, durant le trajet.

Ils s'arrêtèrent encore une semaine à Acapulco, puis prirent le bateau suivant pour Mazatlan où ils virent, dans la baie, des natifs plonger à la recherche de petites pièces d'argent que les passagers des navires jetaient dans l'eau.

CHAPITRE III

Enfin, le beau mois de Mai les vit débarquer dans le port de San-Francisco, dont la porte d'or commande l'accès.

La ville paraît toute en amphithéâtre, jusqu'à ce que le bateau arrive près du quai, et l'on s'aperçoit alors qu'une grande étendue de terrain plat, obtenue artificiellement en remplissant les bords de la baie avec le sable enlevé des collines, s'étend, parsemée de maisons, de tramways et de véhicules, toute grouillante de vie et d'animation.

Tandis que la voiture les conduisant au Palace Hôtel, parcourait la rue Market, artère centrale de la ville, ils furent frappés de voir, sur une sorte de refuge, à droite de la chaussée, une statue d'homme sans tête, sur un piédestal. On leur expliqua que c'était la statue d'un médecin qui, devenu riche, avait voulu passer à la postérité en se statufiant lui-même. La dépense de la glaise et du moule faite, il s'en était servi pour faire fondre vingt-cinq répliques de statue, qu'il avait expédiées à vingt-cinq villes différentes en les leur offrant, à condition que ces villes fournissent le piédestal avec inscription.

Quelques unes de ces villes, qui ne possédaient

aucun monument, avaient accepté la statue, et en avaient orné une place publique. Mais d'aucunes avaient laissé la statue pour compte à la gare.

C'était l'époque où la statue de la Liberté éclairant le monde gisait, non déballée, dans l'Île Bedloc, en rade de New-York, attendant que les Américains voulussent bien récolter la somme nécessaire pour l'élever sur son piédestal.

Toutes les vingt cinq statues du médecin de San Francisco étaient en fonte.

Comment advint-il que, certain matin, des gamins, allant à leur travail, jetèrent des pierres, visant la tête de la statue, à San Francisco ? Les journaux en parlèrent, et ce fut alors un exemple et une mode pour les gamins qui passaient dans la rue Market, avant que la rue ne soit animée, de jeter chacun sa pierre à la tête de la statue jusqu'à ce qu'elle fut décapitée. Et, ainsi, elle resta là, longtemps, statue sans tête.

Le Palace Hôtel avait été le premier Palace du monde. Il comportait mille chambres et mille salles de bains. Il avait été construit par Ralston, Président de la Banque de Californie, financier audacieux avec l'argent de la Banque et Directeur autocrate et tout-puissant. Il croyait que son devoir était d'employer les grands capitaux confiés à la Banque, à favoriser les industries du pays.

Il avait créé une fabrique de meubles, larges, confortables, en bois du pays, qu'il destinait à l'hôtel. Il voulut avoir une fabrique de montres,

à San Francisco, où les salaires élevés ne pouvaient lutter avec les produits similaires des villes industrielles des Etats de l'Est, ce que voyant, ses propriétaires l'offrirent au banquier, large et généreux ; et celui-ci acheta la fabrique.

Une grande fabrique de couvertures et flanelles avait été installée, et elle avait rapporté de gros bénéfices pendant la durée de la guerre de Sécession, alimentée qu'elle était, par les commandes pour l'armée. Mais, après cette époque, il n'en avait plus été de même. L'un des propriétaires de cette usine fit voir à Ralston les beaux côtés de l'exploitation, les bénéfices du passé, l'avantage pour la ville de l'existence d'une industrie si importante, sans insister sur les probabilités présentes et à venir.

Cela fût présenté de façon à flatter les idées de domination et de spéculation du financier, qui étaient son côté faible, et là encore il succomba à la tentation.

Mais qui trop embrasse, mal étreint. Et ce fut, comme dans la légende arabe, la dernière goutte qui brisa le dos du chameau. Le moment vint où les dépositaires de la Banque craignirent pour leurs dépôts et les retirèrent, et une panique se produisit.

La Banque dû fermer ses guichets. Le Conseil d'administration se réunit. Il demanda au Président Ralston de démissionner. Celui-ci se retira dans son cabinet pour écrire sa démission. Puis

il s'en fut à la baie ou il se baignait journellement, toute l'année ; il nagea vers la pleine mer jusqu'à ce que ses forces l'abandonnassent, et alors il coula à fond.

Il avait écrit un testament laissant toutes ses propriétés, tout son avoir, à son ami William Sharon, qui, pourtant, malgré sa toute puissance, n'avait rien fait pour le sauver, mais qui put, avec le temps que lui accordait le règlement de la succession, régler la situation et en retirer de nombreux millions pour lui-même.

CHAPITRE IV

Gaudichaud avait établi ses salons dans Van Ness avenue. Il avait deux aides et une secrétaire qui inscrivait ses rendez-vous et lui servait de caissière. Il ne donnait ses soins personnels que sur rendez-vous et, seulement, aux dames qui consentaient à les payer le triple du tarif ordinaire. Il avait adjoint à la pratique de son art un commerce de parfumerie composé d'articles à sa marque, et de flacons de cristal taillé, fabriqués pour lui, d'après des dessins de Péliez, et qu'il vendait au poids de l'or.

Quant à Péliez, son talent de dessinateur, joint à la science de la mécanique et de la construction qu'il avait acquis à Paris, aux Arts et Métiers et à l'Ecole Centrale, avec ce qu'il avait pu s'approprier du génie inventif des Américains, le faisait un collaborateur très apprécié du chef des *Union Iron Works*, la grande société de constructions.

Lorsque le premier grand cuirassé fût lancé, on le plaça, à la table du banquet, à côté des administrateurs, et son nom fût mentionné, dans les discours, comme l'un de ceux qui avaient le plus contribué à la perfection de l'unité qui allait être mise à la mer.

Les deux amis étaient souvent invités à des

soirées chez des compatriotes où Péliez était prié de chanter. Il donnait alors libre cours à sa verve comique, en ajoutant des faits locaux aux dernières créations des café-concerts parisiens qu'il recevait.

Son occupation préférée, en ses loisirs, étaient de peindre. Il avait copié des tableaux du Louvre, d'après des photographies, et en avait orné le salon de leur demeure. Ensuite, il avait copié des tableaux historiques de Versailles, mais en donnant aux personnages des figures et des poses caricaturales. Ceux-ci ornaient la salle-à-manger et l'entrée, de façon, disait-il, que ceux qui venaient chez eux sachent de suite quels types étaient les habitants de la maison.

Il leur était arrivé souvent de regretter qu'il n'y eut pas, chez eux, une femme pour recevoir les familles amies qui les invitaient.

— « Tu devrais te marier, » dit un jour Gaudichaud.

— « Tu crois, » dit simplement Péliez.

— « Oui, tu as tout ce qu'il faut pour cela, tu es sérieux, casanier, tandis que moi je suis tout le contraire, je voudrais changer de femme trop souvent.

— Et nous continuerions à habiter ensemble ?

— Certainement. Pour moi ce serait le rêve d'avoir un intérieur dirigé par une femme, sans chaîne qui me retienne à la maison. Quel intérieur charmant nous aurions à trois, avec une jeune

femme musicienne, de goûts artistiques ; nous donnerions des dîners, des soirées musicales. Notre situation sociale s'imposerait.

— Mais je ne saurai jamais choisir celle qui devrait avoir les qualités voulues.

— Je la choisirai pour toi ! » dit Gaudichaud.

Et il fit ainsi. A un bal de la société française de bienfaisance, Gaudichaud tomba en arrêt devant une jeune fille, parente d'une famille qui les avait reçus, et qui, disait-il à Péliez, lui rappelait une ancienne petite amie de Montmartre. Elle était blonde, aux yeux bleus, rieuse et gracieuse.

Gaudichaud dansa avec elle, puis il lui présenta Péliez, qui conversa avec elle au lieu de danser, et qui la fit rire aux éclats avec ses saillies de pince sans rire, ce qui le flattait.

Lorsque Gaudichaud lui demanda ce qu'il pensait de la jeune fille, il dit : « Quelle belle cruche cassée elle ferait ! »

— « Et toi, qu'en penses-tu, demanda Péliez ?

— Je la trouve tout à fait bien. Ce serait un plaisir de la coiffer, avec ses beaux cheveux. »

Gaudichaud parla de leurs projets aux parents de la jeune fille. En véritable artiste, Péliez n'agita pas la question de la dot. Du reste, elle était orpheline et n'avait pas de dot, ce qui n'était pas rare, alors, en Californie.

Le mariage eut lieu dans la plus stricte intimité. Le jeune couple alla passer la lune de miel

à Monterey. Mais Péliez avait insisté pour que Gaudichaud les accompagnât.

— « Je suis si peu habitué à la société des jeunes filles et je suis tellement accoutumé d'être avec toi, que, seul avec Julie, je crains de l'ennuyer ! »

CHAPITRE V

Péliez était amoureux de sa jeune femme, dont la beauté, la douceur et la gaité avaient séduit son cœur vierge.

Quant à la jeune femme, elle se plaisait en la société des deux amis, toujours inséparables. En ce beau site de Monterey, en ces belles journées d'été, dans le beau parc aux plantes tropicales, au bord de cette mer limpide, entre ces deux hommes si parisiens, si gais, elle eut souhaité que cela durât toujours.

Gaudichaud coiffait Julie, et il variait souvent sa coiffure, la recoiffant certains jours deux et trois fois.

Lorsqu'ils furent de retour chez eux, à San Francisco, Gaudichaud coiffait encore Julie, chaque matin et quelquefois le soir, tandis que Péliez dessinait sur une toile ou sur le papier. Gaudichaud essayait une coiffure à Julie, dans sa chambre, à l'étage, d'où leurs rires arrivaient à Péliez au rez-de-chaussée. A table, Gaudichaud était le bout-en-train et Julie riait fort de ses saillies.

Madame Péliez avait donné quelques dîners, et avait reçu quelquefois en soirée, mais c'était Gaudichaud qui dirigeait et organisait tout. Les

invités se demandaient quelquefois, lequel des deux était le mari. Et il arriva qu'un jour, pendant que Gaudichaud coiffait Julie, Péliez s'aperçut, par le plus grand hasard, que lui aussi était coiffé, et que son ami, aussi, était le mari.

Il était sur le palier de l'étage, hors de vue, silencieux et anéanti. Un moment, il resta appuyé au mur, les yeux clos, la tête en feu, les tempes battant fortement, puis, lentement, il descendit, sortit dans la rue, marchant tête nue vers la baie, puis le long du quai, durant une demi-heure, tantôt réfléchissant, tantôt se parlant à lui-même. Finalement, la figure composée et déterminé, il revint à la maison.

Il avait pensé au résultat de sa découverte ; la rupture du ménage : plus de femme, plus d'ami — son ami depuis tant d'années ! à qui il devait sa situation ! Et ce qui était arrivé était presque dû à la légèreté avec laquelle il les avait laissés ensemble si souvent, lui passionné et léger ! elle si jeune et si inexpérimentée !

Il s'était composé un visage, et il lui semblait jouer un rôle.

Les deux coupables ne se doutaient de rien, et Péliez s'était tû. Il réfléchit durant deux jours, puis le troisième jour, au dessert du déjeuner, il dit :

« Mes enfants, je me suis aperçu que toi, ma femme, tu aimes Charles mieux que moi. Et toi, mon ami, tu aimes Julie. Un bourgeois, à ma

place, ferait un esclandre et s'en irait. Moi, qui ne suis pas coupable, je ne veux pas perdre la société de mon ami de toujours, ni le confort de notre intérieur, et la présence d'une femme. Puisque ma femme ne m'aime plus, nous allons divorcer, et puisqu'elle t'aime et que tu l'aimes, tu l'épouserás ensuite, et nous continuerons à vivre ensemble sous ce toit. »

Ce fut Péliez, cette fois, qui dirigea les choses. Comme il n'y avait aucune défense, le divorce fut prononcé rapidement, puis un juge de paix maria Gaudichaud et Julie.

Leur vie commune continua avec cette différence que Julie était devenue Madame Gaudichaud, et que sa chambre n'était plus la grande pièce sur la rue, mais celle qu'avait Gaudichaud, et qui donnait sur le jardin.

Péliez, qui avait toujours évité intentionnellement le rire, devint plus morose surtout lorsqu'il était seul. Il peignait et il dessinait plus qu'autrefois. Et lorsqu'il chantait une de ses chansonnettes comiques, dans laquelle un mari était ridiculisé, il avait un rictus triste qu'on ne lui connaissait pas auparavant.

Avec son génie naturel, il aménagea sa grande chambre à nouveau. Le sommier de son lit devint un sommier à musique, qui jouait un air, toujours le même, dès qu'il s'étendait sur le lit. Il prétendait ne pouvoir s'endormir sans cette musique. Sur sa table de nuit, la veilleuse était

dans une tête de mort, et sa lumière rouge se projetait par les yeux et la bouche. Le lustre était fait de quatre têtes de mort, par les yeux et la tête desquelles sortaient quatre lumières différentes : jaune, rouge, verte et bleue. La lumière s'obtenait en pressant un bouton près du lit.

Mais l'harmonie restait parfaite entre le couple et entre les deux amis. Il n'y avait de changé que ceci, apparemment : Madame Gaudichaud recevait, et non plus Madame Péliez. Mais, dit la chanson, le bonheur ne dure qu'un jour.

Et ce fut ainsi. Il ne dura que deux ans. Julie fut prise d'une grippe qui se compliqua de pneumonie. Elle reçut tous les soins que les deux amis purent lui faire donner.

Mais la mort, la cruelle qui n'épargne pas les rois, n'épargna pas la jeune femme rieuse et pleine de gaité, qui avait voulu faire le bonheur de deux amis.

Et lorsqu'on la conduisit à sa dernière demeure, ses deux maris ensemble conduisaient le deuil, la tête découverte et les larmes aux yeux.

TABLE

	Pages.
<i>Préface</i> par SUZANNE TEISSIER.	5
RITA ET LE PETIT TAMBOUR.	9
LA LOI DU LYNCH.	21
LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE.	31
SAN JUAN DE MONTEREY.	57
BANTAS STATION.	105
HILL'S FERRY.	135
DON QUICHOTTE ET SA DULCINÉE.	149
LE DÉFENSEUR IMPROMPTU	163
CINQ ANS APRÈS.	189
DEUX COQS VIVAIENT EN PAIX.	213









ÉDITIONS SANS

7, Rue de l'Éperon. — PARIS-V

Chèques postaux : Paris 27.595. — Reg^{re} du Commerce : Se

COLLECTION DE ROMANS

ANDRÉ BILLY :

Bénoni 7 »

V. BOUYER-KARR :

La Détresse des Forts. . . 7 »

JEANNE BROUSSAN-GAUBERT :

L'Amour Jardinier 7 »

Josette Chardin 6 »

JEAN-PIERRE CHARDON :

Hermone ou ni l'absence,

ni le temps 6 75

Lydie ou ni la mort même. 6 75

EUGÉNIE CONTARD :

L'Ombre sur la Route . . . 6 75

MICHEL FÉLINE :

La mélancolie de son

Bonheur. 6 »

RENÉ GILLOUIN :

Ars et Vita. 7 »

ODETTE KEUN :

Les Maisons sur le Sable . 7 »

Mesdemoiselles Daise, de

Constantinople 7 »

HENRY DE LA TOMBELLE :

Histoires comiques et féroces 6 »

Le Bénitier de Sang. . . . 7 50

LEGRAND-CHABRIER :

Liroquois. 7 »

L'Amoureuse imprévue . . 7 »

WOLLA MERANDA et IANN KARMOR :

Pavots de la Nuit (*mœurs*

australien) 6 75

F.-T. MARINETTI :

Mafarka-le-Futuriste. . . . 7 »

EDGAR POE :

Les Lunettes. 7 »

ROBERT RANDAU :

Les Explorateurs.

Le Commandant et les

Foulbé.

Les Algériens

Celui qui s'endurcit

L'Aventure sur le Niger.

CHARLES RÉGISMANSI :

L'Ascète

La Femme à l'Enfant

Le Bienfaiteur de la Ville :

(*couronné par l'Académie*

française)

Les Lauriers salis.

Un Fou parmi les Hommes :

J.-M. ROUGÉ :

Contes Tourangeaux. . . .

MARC SAUNIER :

Au delà du Capricorne,

(roman d'un désincarné) . .

Fiancé à une Invisible . . .

EDOUARD SCHNEIDER :

Les Raisons du Cœur

ALPHONSE SÉCHÉ :

Le Miroir des Ténèbres . . .

IDA R. SÉE :

Du Ghetto à l'Université . .

H. SENTIS :

Blua Kardo (*trad. de l'Espé-*

ranto)

LOUIS DU SOMMERARD :

Vestales modernes.

LOUIS THOMAS :

Yette.

CLAUDE VARÈZE :

Au Pays blanc

Anguion 18 my 72

